39.1 t. p.
GENERAL LIBRARY,
UNIV. OF MICH.
MAY 16 1900

7e Année. N° 9. 1er Mai 1900.

LA REVUE DE PARIS

SOMMAIRE

		Pages.
Gabriel d'Annunzio	*Le Feu* (1re partie)	1
Lieutenant X.	*La Guerre de Course et la Défense navale.* — I.	62
Maurice Maeterlinck	*Le Mystère de la Justice*	93
Louis Coldre	*L'Impératrice Régente Sy-Tay-Heou*	113
Jacques Normand	*Visions familières*	140
José Vincent	*Sensations d'un Haschischin*	151
Auzias-Turenne	*Le Roi du Klondike* (fin)	166
Jules Combarieu	« *Pygmalion* » *ou l'Opéra sans Chanteurs*	201

PRIX DE LA LIVRAISON : **2 fr. 50**

PARIS
85bis, FAUBOURG SAINT-HONORÉ, 85bis

1900

LIVRES NOUVEAUX

THÉATRE DE MEILHAC ET HALÉVY,
— Premier volume. —

Enfin paraît le premier volume de ce répertoire fameux, éparpillé jusqu'ici en brochures, qui témoignera sur la seconde moitié du XIXe siècle, auprès de la postérité, comme celui de Marivaux sur le XVIIIe, avec plus d'ampleur peut-être et de variété, ici plus proche de la réalité moyenne, et là poussant plus loin dans la fantaisie. Songez que dans ce premier volume se trouvent réunis *Froufrou* et la *Belle Hélène*, l'*Été de la Saint-Martin* et le *Roi Candaule;* et qu'il y en aura huit ou dix, de la même richesse et de la même diversité! Songez enfin qu'après le *Théâtre de Meilhac et Halévy* on nous donnera le *Théâtre de Meilhac*, les pièces qu'il a signées seul ou avec d'autres collaborateurs, depuis l'*Autographe* et le *Petit-Fils de Mascarille*, jusqu'à *Décoré*, *Ma Camarade* et *Ma Cousine*!

THE TRANSVAAL OUTLOOK, by Alberi Stickney.

Parmi les innombrables publications qui ont trait à la guerre Sud-Africaine, il faut noter et distinguer ce livre. L'auteur est un Américain qui, dans le conflit, prend résolument parti pour les Boers, — ce qui n'est pas rare; — mais c'est aussi un homme réputé pour sa compétence militaire et pour la part qu'il a prise jadis aux guerres d'Amérique, et qui, pour des raisons précises, bien liées, croit à l'échec final des armées anglaises : — et cela est moins commun, et mérite considération. — Qu'en sera-t-il de ces prévisions, et l'auteur eût-il conclu de même s'il eût connu, lorsqu'il terminait son livre, la phase la plus récente de la guerre? c'est ce qui reste incertain, avec bien d'autres choses. Mais, quoi qu'il arrive, le livre garde sa valeur, qui est grande.

LA RÉNOVATION DE L'ASIE,
par **Pierre Leroy-Beaulieu.**

Entre deux voisins comme la Sibérie et le Japon, il était naturel que la Chine se renouvelât : elle apparaissait comme une proie trop facile à conquérir; et la récente guerre sino-japonaise a du moins montré au gouvernement du Céleste Empire la nécessité d'une transformation rapide et radicale. M. Pierre Leroy-Beaulieu a fait en ce livre l'étude minutieuse du problème chinois : un voyage d'un an à travers l'Asie l'a suffisamment renseigné sur les nombreux changements qui se préparent; il a vu de près le peuple chinois; il a observé ses mœurs, son esprit, son caractère, sa faiblesse aujourd'hui mise à jour. Et autant que la Chine il a étudié la Sibérie et le Japon, déjà rajeunis par cette civilisation européenne que les Célestes subiront tôt ou tard. Avec de vivantes descriptions, ce livre contient d'utiles renseignements.

AU TABLEAU, par Heldeu.

Tous ceux qui ont connu de près la vie militaire seront étonnés par la précision que les auteurs ont mis à l'évoquer. Et, sans doute, ce roman est triste; il est désenchanté, mais il est écrit avec une impartialité indiscutable, et on le lit avec un vif intérêt. Le héros est un jeune capitaine, ancien officier d'état-major détaché pour un stage de deux ans dans un régiment d'infanterie. Ses notes sont excellentes; sa carrière paraît assurée; mais il a une maîtresse, et, quelque discrétion qu'il y mette, cela se sait vite en province. Cette liaison est très digne; elle devient cependant un obstacle à l'avancement de l'officier et, découragé, il démissionne. Mais c'est ici que les auteurs ont su se garder du parti-pris : la vie civile est encore plus dure à l'officier que la vie militaire; en quelques mois, elle le brise, le déshonore presque, sans qu'il ait commis aucune faute, par le seul terrible hasard des circonstances. Sa maîtresse est morte; il est seul et désespéré. Patrice O'Nelly reprend du service comme sous-lieutenant à la légion étrangère. Il retourne à l'armée comme à un refuge secret et sûr.

L'ALLÉE DES SAULES,
par **Jean-Marie Mestrallet.**

Après les *Poèmes vécus*, M. Mestrallet publie aujourd'hui un nouveau recueil de vers mélancoliques. L'auteur se plaît aux anciennes formes poétiques : il rime volontiers des ballades et il aime à faire chanter doucement à la fin des tercets le refrain alterné des villanelles. Mais il s'efforce aussi en d'autres pièces de renouveler sa métrique; on trouve en ce livre des vers sans rime, soutenus de très vagues assonances. De là une variété de rythmes et d'aspect qui satisfait à la fois les yeux et l'oreille, sans que l'émotion y perde rien.

TROIS FEMMES DE LA RÉVOLUTION,
par **Léopold Lacour.**

La première de ces trois femmes, c'est Olympe de Gouges : les lecteurs de la *Revue* se souviennent de cette étude vivante et pittoresque; la seconde, c'est Théroigne de Méricourt, l'exaltée bizarre, l'agitée brillante, qui chavira dans la folie; la troisième, c'est Rose Lacombe l'« enragée », la plus simple et la plus « révolutionnaire » des trois. L'histoire de ces trois femmes est tourmentée, singulière et terrible; le style précis et coloré de M. Léopold Lacour donne à ces étranges figures un relief saisissant. Et ces trois biographies sont, comme l'a voulu l'auteur, autre chose encore que d'instructives études révolutionnaires : il s'agit bien ici des origines véritables du mouvement féministe, mouvement populaire et profond qui emporta, durant la Révolution, tout un peuple de femmes vers la conquête de leur droit nouveau.

mili-
s au-
oman
avec
ec un
, an-
stage
. Ses
urée;
étion
Cette
nt un
écou-
e les
a vie
a vie
e, le
cune
stan-
éses-
mme
ourne

ublie
élan-
ormes
s et il
s ter-
ais il
uveler
s sans
s. De
satis-
'émo-

lympe
e sou-
esque;
exaltée
ans la
« enra-
naire »
t tour-
écis et
à ces
es trois
, autre
révolu-
s véri-
vement
ant la
vers la

LA REVUE DE PARIS

39

LA

REVUE DE PARIS

95813

SEPTIÈME ANNÉE

TOME TROISIÈME

39

Mai-Juin 1900

PARIS
BUREAUX DE LA REVUE DE PARIS
85bis, FAUBOURG SAINT-HONORÉ, 85bis

1900

LES ROMANS DE LA GRENADE[1]

LE FEU

... fa come natura face in foco.
DANTE

I

L'EPIPHANIE DU FEU

— Stelio, le cœur ne vous tremble-t-il pas un peu, pour la première fois? — demanda la Foscarina avec un faible sourire, en touchant la main de l'ami taciturne assis à son côté. — Je vous vois pâle et pensif. Quel beau soir de triomphe, pour un grand poète!

D'un regard, divinement, elle recueillit dans ses yeux experts toute la beauté répandue à travers ce dernier crépuscule de septembre, de telle sorte qu'en leur vivant ciel brun les guirlandes de lumière créées sur l'eau par la rame environnèrent les hauts anges d'or qui resplendissaient au loin sur les campaniles de Saint-Marc et de Saint-Georges-Majeur.

— Comme toujours, — continua-t-elle de sa plus douce voix, — comme toujours, tout vous est favorable. Par un soir comme celui-ci, quelle âme pourrait demeurer close aux

1. Cette nouvelle série doit se composer de trois romans; — les deux suivants auront pour titre : *La Victoire de l'Homme* et *Triomphe de la Vie*.

L'auteur du *Feu* a tenu à honneur de remanier lui-même et de raccorder pour nous certaines pages, presque intraduisibles à cause de leur extrême « italianité ». Ailleurs encore, de-ci de-là, il s'est plu à retoucher quelques détails. Ainsi, par les doubles soins de l'auteur et du traducteur, la *Revue* est-elle heureuse d'offrir à ses lecteurs une version digne en tous points de leur attente.

rêves qu'il vous plaira d'évoquer par la parole? Ne sentez-vous pas déjà que la foule est disposée à recevoir votre révélation?

Ainsi caressait-elle son ami délicatement; ainsi elle l'exaltait par une louange incessante.

— Il n'était pas possible d'imaginer une fête plus magnifique et plus insolite, pour tirer de sa tour d'ivoire un poète dédaigneux tel que vous. A vous seul était réservée cette joie : communiquer pour la première fois avec la multitude en un lieu souverain comme cette salle du Grand Conseil, du haut de cette estrade où jadis le doge haranguait l'assemblée des patriciens, avec le *Paradis* du Tintoret pour fond et, sur votre tête, la *Gloire* du Véronèse !

Stelio Effrena la regarda au fond des prunelles.

— Vous voulez m'enivrer, — dit-il avec un rire soudain. — C'est la coupe que l'on offre au condamné s'acheminant vers le dernier supplice. Eh bien, mon amie, cela est vrai : je vous confesse que mon cœur tremble un peu.

Le bruit d'une acclamation s'éleva du *traghetto* de San-Gregorio, résonna dans le Grand Canal, se répercuta sur les disques de porphyre et de serpentin qui ornent le palais des Dario, incliné comme une courtisane décrépite sous la pompe de ses colliers.

La barque royale passait.

— Voilà celle de vos auditrices que l'étiquette vous prescrit d'enguirlander dans l'exorde, — dit la femme ingénieuse à flatter, faisant allusion à la Reine. — Vous avez, je crois, dans un de vos premiers livres, confessé votre respect et votre goût pour le Cérémonial. Une de vos imaginations les plus extraordinaires est celle qui a pour motif une journée de Charles II, roi d'Espagne...

Quand la barque passa près de la gondole, ils saluèrent tous les deux. La Reine, reconnaissant le poète de *Perséphone* et l'illustre tragédienne, se retourna par un mouvement de curiosité instinctive : — toute blonde et rose, toute fraîche dans la lumière de ce grand sourire inextinguible qui s'épanchait comme une source parmi les pâles méandres des dentelles de Burano. Elle avait à son côté cette Andriana Duodo qui, dans la petite île industrieuse, cultivait le jardin de fil où renaissaient merveilleusement ces fleurs anciennes.

— Ne vous semble-t-il pas que les sourires de ces deux femmes sont jumeaux? — dit la Foscarina en regardant l'onde bouillonner dans le sillage de la poupe fuyante, où semblait se prolonger le reflet de cette clarté double.

— La comtesse a une âme ingénue et magnifique, une de ces âmes vénitiennes, si rares, qui ont gardé le coloris des vieilles toiles, — dit Stelio sur un ton de gratitude. — J'ai une dévotion profonde pour ses mains sensitives. Ces mains-là frémissent de plaisir lorsqu'elles touchent une belle dentelle ou un beau velours, et elles s'y attardent avec une grâce presque honteuse d'être une volupté. Un jour que je l'accompagnais à travers les salles de l'Académie, elle s'arrêta devant le *Massacre des Innocents*, du premier Bonifazio (vous vous rappelez sans doute le vert de la femme abattue que le soldat d'Hérode se dispose à tuer : c'est une chose inoubliable!). Elle s'arrêta longuement, ayant diffuse par toute sa personne la joie de la sensation pleine et parfaite; puis elle me dit : « Allons-nous-en, mais conduisez-moi, Effrena; il faut que je laisse mes yeux sur cette robe, et je ne peux plus voir autre chose. » Ah! chère amie, ne souriez pas! En parlant ainsi, elle était ingénue et sincère; elle avait réellement laissé ses yeux sur ce morceau de toile dont l'Art, avec un peu de couleur, a fait le centre d'un mystère infiniment joyeux. Et c'était vraiment une aveugle que je conduisais, tout saisi de respect pour cette âme privilégiée où la vertu de la couleur avait suscité un enthousiasme capable d'abolir pour un temps les moindres traces de la vie ordinaire et d'empêcher toute autre communication. Comment appelez-vous cela? Remplir le calice jusqu'au bord, ce me semble. Voilà, justement, ce que je voudrais faire ce soir, si je n'étais pas découragé....

Une clameur nouvelle, plus forte et plus longue, s'éleva d'entre les deux tutélaires colonnes de granit, pendant que la barque royale abordait à la Piazzetta noire de peuple. Quand le bruit cessait, la foule épaisse avait des remous ; et les galeries du Palais des Doges s'emplissaient d'une rumeur confuse, pareille au bourdonnement illusoire qui anime les volutes des conques marines. Puis, tout à coup, la clameur rejaillissait dans l'air limpide, montait se briser contre la légère forêt marmoréenne, franchissait les têtes des hautes

statues, atteignait les pinacles et les croix, se dispersait dans le lointain crépusculaire. Puis, c'était une autre pause pendant laquelle, imperturbable, dominant l'agitation inférieure, continuait l'harmonie multiple des architectures sacrées et profanes où couraient comme une agile mélodie les modulations ioniques de la Bibliothèque et s'élançait comme un cri mystique la cime de la tour nue. Et cette musique silencieuse des lignes immobiles était si puissante qu'elle créait le fantôme presque visible d'une vie plus belle et plus riche, superposé au spectacle de la multitude inquiète. Celle-ci sentait la divinité de l'heure; et, lorsqu'elle acclamait cette forme nouvelle de la royauté abordant au rivage antique, cette fraîche Reine blonde qu'illuminait un inextinguible sourire, peut-être exhalait-elle son obscure aspiration à dépasser l'étroitesse de la vie vulgaire et à recueillir les dons de l'éternelle Poésie épars sur les pierres et sur les eaux. L'âme avide et forte des ancêtres saluant au retour les triomphateurs de la Mer se réveillait confusément chez ces hommes opprimés par l'ennui et par le labeur des longs jours médiocres; et elle se rappelait l'ondulation des grands étendards de bataille qui se repliaient comme les ailes de la Victoire après le vol, ou leur claquement sonore qui insultait jadis aux flottes fugitives, inapaisé.

— Connaissez-vous, Perdita, demanda soudain Stelio, connaissez-vous au monde un autre lieu qui, autant que Venise, possède, à certaines heures, la vertu de stimuler l'énergie de la vie humaine par l'exaltation de tous les désirs jusqu'à la fièvre? Connaissez-vous une plus redoutable tentatrice?

Celle qu'il appelait Perdita, le visage penché comme pour se recueillir, ne fit aucune réponse; mais elle sentit passer dans tous ses nerfs l'indéfinissable frisson que lui donnait la voix de son jeune ami, quand cette voix devenait révélatrice d'une âme véhémente et passionnée vers qui elle était attirée par un amour et une terreur sans limites.

— La paix, l'oubli! Est-ce que vous les retrouvez là-bas, au fond de votre canal désert, lorsque vous rentrez épuisée et brûlante pour avoir respiré l'haleine des foules qu'un de vos gestes rend frénétiques? Moi, lorsque je vogue sur cette

eau morte, je sens ma vie se multiplier avec une rapidité vertigineuse; et, à certaines heures, il me semble que mes pensées s'enflamment comme à l'approche du délire.

— La force et la flamme sont en vous, Stelio! — dit la Foscarina, presque humblement, sans relever les yeux.

Il se tut, absorbé : dans son esprit s'engendraient des images et des musiques impétueuses, comme par la vertu d'une brusque fécondation; et, sous le flot inattendu de cette abondance, il éprouvait un délice.

C'était encore l'heure vespérale que, dans un de ses livres, il avait appelée l'heure du Titien, parce que toutes les choses y resplendissent finalement d'un or très riche, comme les figures nues de cet ouvrier prestigieux, et illuminent le ciel plutôt qu'elles n'en reçoivent la lumière. De sa propre ombre glauque émergeait l'église octogonale que Baldassare Longhena emprunta au *Songe de Polyphile*, avec sa coupole, avec ses volutes, avec ses statues, avec ses balustres, étrange et somptueuse comme un temple neptunien imitant les torsions des formes marines, blanche d'une blancheur de nacre, où la diffusion de l'humidité saline semblait créer dans les creux de la pierre une fraîcheur gemmée qui leur donnait l'apparence de valves perlières entr'ouvertes sur les eaux natales.

— Perdita, — dit le poète qui, à voir ainsi tout s'animer autour de lui selon sa pensée, sentait courir par tout son être une sorte de félicité intellectuelle, — ne vous semble-t-il pas que nous suivons le convoi de l'Été, de la Saison morte? Elle gît dans la barque funèbre, vêtue d'or comme une dogaresse, comme une Loredana, une Morosina ou une Soranza du siècle vermeil; et son cortège la conduit vers l'île de Murano, où quelque maître du feu l'enfermera dans un coffre de verre opalin, afin que, submergée au fond de la lagune, elle puisse du moins, à travers ses paupières diaphanes, contempler les souples jeux des algues, avec l'illusion d'avoir toujours autour de son corps la vie de sa chevelure voluptueuse, en attendant que le Soleil la rappelle.

Un sourire spontané se répandit sur le visage de la Foscarina, coulant de ses yeux qui avaient eu la réelle vision de la belle morte. En effet, par l'image et par le rythme, cette

représentation poétique inattendue exprimait à merveille le sentiment dont étaient imprégnées les apparences environnantes. De même que le lait bleuâtre de l'opale est plein de feux cachés, de même l'eau immobile du grand bassin recélait une splendeur secrète, que réveillaient les heurts de la rame. Derrière la rigide forêt des vaisseaux fixés sur leurs ancres, Saint-Georges-Majeur apparaissait sous la forme d'une vaste galère rose, la proue tournée vers la Fortune qui l'attirait du haut de sa sphère d'or. Dans l'intervalle s'ouvrait le canal de la Giudecca, pareil à une paisible embouchure où les navires chargés, descendus par les voies des fleuves, semblaient apporter, avec leur cargaison d'arbres coupés et fendus, l'esprit des forêts inclinées sur les courants lointains. Et, du Môle où, sur le double prodige des portiques ouverts au souffle populaire, s'élevait la blanche et rouge muraille close pour enserrer la somme des volontés dominatrices, le quai des Esclavons allongeait doucement son arc vers les Jardins et vers les Iles, comme pour conduire au repos des formes naturelles la pensée exaltée par les sublimes symboles de l'Art. Et, pour favoriser l'évocation de l'Automne, passait une file de barques débordantes de fruits, semblables à de grandes corbeilles qui nageraient, répandant le parfum des vergers insulaires sur ces ondes où se mirait le perpétuel feuillage des ogives et des chapiteaux.

— Connaissez-vous, Perdita, — reprit Stelio en regardant avec un plaisir ingénu les figues violettes et les blonds raisins, accumulés non sans harmonie depuis la poupe jusqu'à la proue, — connaissez-vous une particularité gracieuse de la chronique des Doges? La Dogaresse, pour les frais de ses vêtements solennels, jouissait de certains privilèges sur l'impôt des fruits. Ce détail ne vous réjouit-il pas? Les fruits des Iles l'habillaient d'or et la couronnaient de perles. Pomone payant tribut à Arachné : voilà une allégorie que le Véronèse pouvait peindre à la voûte du Vestiaire. Pour moi, quand je me figure la noble dame dressée sur ses hautes socques gemmées, je suis heureux de penser qu'elle porte quelque chose d'agreste et de frais dans les plis de son lourd brocart : le tribut des fruits! Quelles saveurs acquiert ainsi son opulence! Eh bien, mon amie, figurez-vous que ces raisins et ces figues du nouvel

Automne acquittent le prix de la robe d'or où est enveloppée la Saison morte.

— Quelles fantaisies délicieuses, Stelio! — dit la Foscarina, qui retrouva sa jeunesse pour sourire, étonnée comme une enfant à laquelle on montrerait un livre historié. — Qui donc vous surnomma un jour l'Imaginifique?

— Ah! les images! — s'écria le poète envahi par une chaleur féconde.—A Venise, de même qu'il est impossible de sentir autrement que selon des modes musicaux, de même il est impossible de penser autrement que par images. Elles viennent à nous de toutes parts, innombrables et diverses, plus réelles et plus vivantes que les personnes qui nous heurtent du coude dans la ruelle obscure. En nous penchant, nous pouvons scruter la profondeur de leurs pupilles suiveuses et deviner, au pli de leurs lèvres, les paroles qu'elles vont nous dire. Les unes sont tyranniques comme d'impérieuses maîtresses et nous tiennent longuement sous le joug de leur puissance. Les autres sont enfermées dans un voile comme les vierges ou emmaillotées étroitement comme les nourrissons; et celui-là seul qui sait déchirer leur enveloppe peut les amener à la vie parfaite. Les dernières sont peut-être les plus nombreuses. Ce matin, au réveil, mon âme en était déjà toute pleine : elle ressemblait à un bel arbre chargé de chrysalides.

Il s'arrêta et se mit à rire.

— Si ces images s'ouvrent toutes ce soir, ajouta-t-il, je suis sauvé ; si elles restent closes, je suis perdu.

— Perdu? — dit la Foscarina en le regardant au visage, avec des yeux si pleins de confiance qu'il en éprouva une gratitude infinie. — Non, Stelio, vous ne pouvez pas vous perdre. Vous êtes sûr de vous, toujours; vous portez vos destinées entre vos mains. Votre mère, je crois, n'a jamais rien dû craindre pour vous, même dans les plus graves circonstances. N'est-il pas vrai?... L'orgueil seul fait trembler votre cœur...

— Ah! chère amie, combien je vous aime et combien je vous suis reconnaissant pour ce que vous me dites là ! — confessa-t-il avec candeur, en lui prenant une main. — Vous ne faites qu'alimenter mon orgueil et me donner l'illusion

d'avoir acquis déjà ces vertus auxquelles j'aspire sans cesse... Il me semble parfois que vous avez le pouvoir de conférer une qualité divine aux choses qui naissent de mon âme, et de faire qu'à mes propres yeux elles apparaissent distantes et adorables. Parfois, vous renouvelez dans mon esprit l'émerveillement de ce statuaire qui, ayant transporté le soir dans le temple les simulacres des dieux encore chauds de son travail et pour ainsi dire encore adhérents à son pouce plastique, le matin d'après les revit dressés sur leurs piédestaux, enveloppés dans un nuage d'aromates et respirant la divinité par tous les pores de la sourde matière en laquelle il les avait modelés de ses mains périssables. Vous n'entrez jamais dans mon âme, chère amie, que pour y accomplir de telles exaltations. Aussi, chaque fois que ma bonne chance m'accorde la faveur d'être auprès de vous, il me semble alors que vous êtes nécessaire à ma vie; et toutefois, pendant nos trop longues séparations, je puis vivre sans vous et vous pouvez vivre sans moi, quoique nous sachions tous deux quelles splendeurs pourraient naître de la parfaite alliance de nos deux vies. De sorte que, sachant tout le prix de ce que vous me donnez et plus encore de ce que vous pourriez me donner, je vous considère comme perdue pour moi, et, par ce nom dont il me plaît de vous appeler, je veux exprimer à la fois cette conviction et ce regret.

Il s'interrompit, parce qu'il avait senti vibrer la main qu'il tenait encore dans la sienne.

Et, après une pause :

— Quand je vous nomme Perdita, — reprit-il d'une voix plus basse, — je m'imagine que vous voyez mon désir s'avancer avec un fer mortel planté dans son flanc qui palpite...

Elle souffrait une peine bien connue, à entendre ces belles paroles couler des lèvres de son ami avec une spontanéité qui les démontrait sincères. Une fois de plus, elle éprouvait cette inquiétude et cette crainte qu'elle-même ne savait pas définir. C'était comme si elle perdait le sentiment de sa vie propre et qu'elle se trouvât transportée dans une sorte de vie fictive, intense et hallucinante, où sa respiration devenait difficile. Attirée dans cette atmosphère aussi ardente

que le foyer d'une forge, elle se sentait capable de toutes les transfigurations qu'il plairait à cet animateur d'opérer sur elle pour satisfaire son continuel besoin de beauté et de poésie. Elle comprenait que, dans cet esprit génial, son image était de même nature que celle de la Saison défunte, enfermée sous l'enveloppe de verre, évidente jusqu'à paraître tangible. Et elle fut assaillie par l'envie puérile de se pencher vers les yeux du poète comme vers un miroir, pour y contempler son visage véritable.

Ce qui rendait sa peine plus lourde, c'était de reconnaître une vague analogie entre ce sentiment inquiet et l'anxiété qui s'emparait d'elle au moment où elle entrait dans la fiction scénique pour y incarner quelque sublime créature de l'Art. — En effet, ne l'entraînait-il pas à vivre dans cette même zone de vie supérieure ; et, pour la rendre capable d'y figurer sans se ressouvenir de sa personne quotidienne, ne la couvrait-il pas de splendides déguisements? — Mais, tandis qu'il ne lui était donné, à elle, de se soutenir à un tel degré d'intensité que par un pénible effort, elle voyait l'autre y persister aisément, comme dans sa naturelle manière d'être, et jouir sans fin d'un monde prodigieux qu'il renouvelait par un acte de continuelle création.

Il était parvenu à réaliser en lui-même la concordance intime de l'art avec la vie et à retrouver ainsi au fond de son être une source d'harmonies intarissables. Il était parvenu à perpétuer dans son esprit, sans lacune, l'état mystérieux qui engendre l'œuvre de beauté, et, par suite, à transformer soudainement en types idéaux toutes les figures passagères de sa changeante existence. C'était pour célébrer cette conquête qu'il avait mis ces paroles dans la bouche d'un de ses héros : « J'assiste en moi-même à la continuelle genèse d'une vie supérieure, où toutes les apparences se métamorphosent comme par la vertu d'un miroir magique.» Doué d'une extraordinaire faculté verbale, il arrivait à traduire instantanément par les mots jusqu'aux faits les plus compliqués de sa sensibilité, avec une exactitude et un relief si vifs que parfois, sitôt exprimés, rendus objectifs par la propriété isolatrice du style, ils semblaient ne plus lui appartenir. Sa voix limpide et pénétrante, qui pour ainsi dire des-

sinait d'un contour précis la figure musicale de chaque mot, donnait plus de relief encore à cette singulière qualité de sa parole. Aussi tous ceux qui l'entendaient pour la première fois éprouvaient-ils un sentiment ambigu, mêlé d'admiration et d'aversion, parce qu'il se manifestait lui-même sous des formes si fortement marquées qu'elles semblaient résulter d'une volonté constante d'établir entre lui et les étrangers une différence profonde et infranchissable. Mais, comme sa sensibilité égalait son intelligence, il était facile à tous ceux qui le fréquentaient et l'aimaient de recevoir à travers le cristal de son verbe la chaleur de son âme passionnée et véhémente. Ceux-là savaient combien était illimité son pouvoir de sentir et de rêver, et de quelle combustion sortaient les belles images en lesquelles il avait coutume de convertir la substance de sa vie intérieure.

Elle le savait aussi, celle qu'il appelait Perdita; et, de même que l'âme pieuse attend du Seigneur un secours surnaturel pour opérer son salut, de même elle semblait attendre qu'il la mît enfin dans l'état de grâce nécessaire pour s'exalter et se maintenir en un feu de ce genre, vers lequel la poussait le désir de brûler et de se consumer, par désespoir d'avoir perdu jusqu'au dernier vestige de sa jeunesse et par effroi de se retrouver seule dans un désert de cendres.

— C'est vous, Stelio, — dit-elle avec ce faible sourire qui voilait sa pensée, en dégageant doucement sa main de celle de son ami, — c'est vous maintenant qui voulez m'enivrer... Regardez! — s'écria-t-elle pour rompre le charme, en montrant du doigt une barque chargée qui venait lentement à leur rencontre. — Regardez vos grenades!

Mais sa voix était émue.

Alors, dans le rêve crépusculaire, sur l'eau délicatement verte et argentée comme les jeunes feuilles du saule, ils regardèrent passer le bateau débordant de ces fruits emblématiques qui font penser à des choses riches et cachées, à des écrins en cuir vermeil surmontés de la couronne d'un roi donateur, les uns clos, les autres entr'ouverts sur les gemmes agglomérées.

A mi-voix, la tragédienne rappela les paroles adressées par

Hadès à Perséphone dans le drame sacré, au moment où la fille de Dêmêter goûte la grenade fatale :

Quando tu coglierai il colchico in fiore su'l molle
Prato terrestre...[1]

— Ah! Perdita, comme vous savez répandre l'ombre sur votre voix! — interrompit le poète, qui sentait une nuit harmonieuse enténébrer les syllabes de ses vers. — Comme vous savez devenir nocturne *innanzi sera*[2]!... Vous souvient-il de la scène où Perséphone est sur le point de s'abîmer dans l'Erèbe, tandis que gémit le chœur des Océanides? Son visage est pareil au vôtre, quand le vôtre s'obscurcit. Rigide dans son peplum couleur de safran, elle penche en arrière sa tête couronnée; et il semble que la nuit coule en sa chair devenue exsangue et s'amasse au-dessous du menton, dans la cavité des yeux, autour des narines, lui donnant l'aspect d'un sombre masque tragique. C'est votre masque, Perdita. Quand je composais mon Mystère, la mémoire que j'avais de vous m'a aidé à évoquer la personne divine. Ce petit ruban de velours safrané que vous portez habituellement au cou m'a indiqué la couleur convenable pour le peplum de Perséphone. Et un soir, dans votre maison, comme je prenais congé de vous sur le seuil d'une pièce où les lampes n'étaient pas encore allumées, — un soir agité du dernier automne, vous en souvient-il? — vous avez réussi, par un seul de vos gestes, à mettre dans la pleine lumière de mon âme la créature qui s'y trouvait encore gisante et enveloppée; et puis, sans vous douter de cette nativité subite, vous êtes rentrée dans l'intime obscurité de votre Érèbe. Ah! j'étais sûr d'entendre vos sanglots; et cependant il courait en moi un torrent de joie indomptable. Jamais, je crois, je ne vous ai raconté ces choses. J'aurais dû vous consacrer mon œuvre comme à une Lucine idéale.

Elle souffrait, sous le regard de l'animateur; elle souffrait de ce masque qu'il admirait sur son visage et de cette joie qu'elle sentait sourdre en lui continuellement, comme une fontaine perpétuelle. Elle souffrait d'elle-même tout entière :

1. « Quand tu cueilleras le colchique en fleur sur la molle prairie terrestre... »
2. « Avant le soir » (Dante).

de la mobilité qu'avaient ses traits, de la vertu mimique étrange que possédaient les muscles de sa face, et de cet art involontaire qui réglait la signification de tous ses gestes, et de cette ombre expressive que, tant de fois, au théâtre, dans une minute de silence anxieux, elle avait su étendre sur sa face comme un voile de douleur, et aussi de cette ombre dont s'emplissaient maintenant les sillons creusés par l'âge dans sa chair qui n'était plus jeune. Elle souffrait cruellement par cette main qu'elle adorait, par cette main si délicate et si noble qui, même avec un don ou avec une caresse, pouvait lui faire tant de mal.

— Ne croyez-vous pas, Perdita, — reprit Stelio après une pause, en s'abandonnant au cours lucide et tortueux de sa pensée qui, telle un fleuve dont les méandres forment, enserrent et nourrissent les îles dans la vallée, laissait isolés dans son esprit d'obscurs espaces où il savait bien qu'à l'heure opportune il trouverait quelque richesse nouvelle, — ne croyez-vous pas à l'occulte bienfaisance des signes? Je ne parle ni de science astrale ni de signes horoscopiques. Ce que je veux dire, c'est que, à la façon de ceux qui croient subir l'influence d'une planète, nous pouvons créer une idéale correspondance entre notre âme et un objet terrestre, de telle sorte que cet objet, s'imprégnant peu à peu de notre essence et magnifié par notre illusion, devienne à la fin pour nous le symbole représentatif de nos destinées inconnues et revête un aspect de mystère quand il nous apparaît en certaines conjonctures de notre vie. Voilà le secret pour rendre une partie de sa fraîcheur primitive à notre âme un peu desséchée. Je connais par expérience l'effet bienfaisant que nous procure l'intense communion avec une chose terrestre. Il faut que, de temps à autre, notre âme se fasse pareille à l'hamadryade, pour sentir circuler en elle la fraîche énergie de l'arbre auquel sa vie est unie... Vous avez déjà compris que je fais allusion aux paroles prononcées par vous tout à l'heure, quand passait la barque. Ces mêmes pensées, vous les avez exprimées avec une brièveté obscure, lorsque vous avez dit : « Regardez *vos* grenades! » Pour vous et pour ceux qui m'aiment, les grenades ne pourront jamais être que *miennes*. Pour vous et pour eux, l'idée de ma personne est indissolublement liée à ce fruit que j'ai choisi pour emblème

et chargé de significations idéales, plus nombreuses que ses grains. Si j'eusse vécu au temps où les hommes désensevelissaient les marbres grecs et retrouvaient sous terre les racines humides encore des fables antiques, nul peintre n'aurait pu me représenter sur la toile sans placer dans ma main la pomme punique. Séparer de ma personne ce symbole aurait semblé à l'artiste ingénu l'amputation d'une vivante partie de moi-même; car, dans son imagination païenne, le fruit aurait paru attaché à mon bras comme à sa branche naturelle; et, en somme, il n'aurait pas conçu de mon être une idée autre que celle qu'il devait avoir d'Hyacinthe ou de Narcisse ou de Cyparisse, qui précisément devaient tour à tour lui apparaître sous l'aspect d'une plante et sous la figure d'un jeune homme. Mais il existe encore à notre époque des esprits agiles et colorés qui comprennent tout le sens et goûtent toute la saveur de mon invention.

» Vous-même, Perdita, ne vous plaisez-vous pas à cultiver dans votre jardin ce grenadier, ce bel arbuste « effrénien », pour me voir fleurir et fructifier chaque été? Une de vos lettres, vraiment ailée comme une messagère divine, me décrivait la cérémonie gracieuse où vous l'avez orné de colliers, le jour même où vous reçûtes le premier exemplaire de *Perséphone*. Donc, pour vous et pour ceux qui m'aiment, j'ai véritablement renouvelé un mythe ancien lorsque, d'une manière idéale, je me suis assimilé à une forme de la Nature éternelle. C'est pourquoi, quand je serai mort (et puisse la nature m'accorder de me manifester tout entier dans mon œuvre avant que je meure!), mes disciples m'honoreront sous l'espèce de cet arbuste; et, dans l'acuité de la feuille, dans la flamme de la fleur et dans le trésor interne du fruit couronné, ils voudront reconnaître certaines qualités de mon art; et, par cette feuille, par cette fleur et par ce fruit, comme par autant d'enseignements posthumes du maître, leurs esprits, dans les œuvres mêmes, seront amenés à cette acuité, à cette flamme et à cette opulence enclose.

» Vous découvrez maintenant, Perdita, ce qui fait la réelle bienfaisance du signe. Moi-même, par affinité, je suis amené à me développer conformément au génie magnifique de la plante en laquelle il m'a plu de figurer mes aspirations vers

une vie riche et ardente. Cette image végétale de moi-même suffit à m'assurer que mes énergies se déploient toujours selon la nature pour atteindre naturellement la fin qui leur est assignée. « *Natura cosi mi dispone.* — Ainsi Nature me dispose », telle est la vincienne épigraphe que je plaçai au frontispice de mon premier livre. Eh bien, le grenadier fleurissant et fructifiant me répète continuellement cette simple parole. Nous n'obéissons qu'aux lois gravées dans notre substance; et, par ce moyen, nous demeurons intacts au milieu de dissolutions sans nombre, dans une unité et dans une plénitude qui font notre joie. Il n'existe nul désaccord entre mon art et ma vie.

Il parlait avec un fluide abandon, car il voyait l'esprit de la femme attentive se faire concave comme un calice pour recevoir cette onde et voulait le remplir jusqu'au bord. Une félicité spirituelle de plus en plus limpide se répandait en lui, jointe à une conscience vague de l'action mystérieuse par où son intelligence se préparait à l'effort prochain. De temps à autre, comme dans un éclair, tandis qu'il se penchait vers cette amie seule et entendait la rame mesurer le silence du large estuaire, il entrevoyait l'image de la foule aux visages innombrables, pressée dans la salle profonde; et un tremblement rapide lui agitait le cœur.

— C'est chose très singulière, Perdita, — dit-il en regardant les lointaines eaux pâles, où la marée descendante commençait à découvrir les bas-fonds noirâtres, — combien facilement le hasard vient en aide à notre fantaisie par le caractère mystérieux qu'il prête au concours de certaines apparences en rapport avec une fin imaginée par nous. Je ne comprends pas pourquoi les poètes s'indignent aujourd'hui contre la vulgarité de l'époque présente et se plaignent d'être nés trop tard ou trop tôt. J'ai la conviction que tout homme d'intellligence, aujourd'hui comme toujours, a le pouvoir de se créer dans la vie sa belle fable.

» Dans le tourbillon confus de la vie, il faut regarder avec ce même esprit imaginatif avec lequel Vinci conseillait à ses disciples d'observer les taches des murailles, la cendre du foyer, les nuages, la fange et autres objets de cette sorte, pour y trouver « des inventions admirables » et « une infinité de choses »,

— «*invenzioni mirabilissime*» et «*infinite cose*». — De même, ajoutait Léonard, vous trouverez dans le son des cloches tous les noms et tous les vocables qu'il vous plaira d'imaginer. Ce maître savait bien que le hasard — comme l'a démontré jadis l'éponge d'Apelles — est toujours ami de l'artiste ingénieux. Moi, par exemple, je suis sans cesse étonné par la facilité et la grâce que met le hasard à seconder le développement harmonique de mes inventions. Ne croyez-vous pas que le noir Hadès ait fait manger à son épouse les sept grains de grenade pour me fournir le sujet d'un chef-d'œuvre?

Il s'interrompit par un de ces éclats de rire juvéniles qui révélaient si clairement la persistance de la joie native au fond de son être.

— Voyez, Perdita, — reprit-il en riant, — voyez si je ne dis pas vrai. L'autre année, dans les premiers jours d'octobre, je fus invité à Burano par Donna Andriana Duodo. Nous passâmes la matinée dans le jardin de fil; et, l'après-midi, nous allâmes visiter Torcello. Comme, en ce moment-là, j'avais commencé à vivre dans le mythe de Perséphone et que déjà mon œuvre se formait secrètement au fond de mon esprit, il me semblait que je naviguais sur les eaux du Styx et que j'arrivais au pays des Mânes. Jamais je n'avais éprouvé un plus pur et plus doux sentiment de la mort; et ce sentiment me rendait si léger que j'aurais pu, sans laisser nulle trace de mes pas, cheminer sur la prairie d'asphodèles. L'air était humide, tiède et cendré; les canaux serpentaient parmi les bancs recouverts d'herbes pâles... Vous connaissez Torcello, peut-être, par le soleil?... Mais, de temps à autre, quelqu'un parlait, discutait, déclamait dans la barque de Charon! Le bruit de la louange me rappela de mon trépas. Francesco de Lizo, faisant allusion à ma personne, regrettait qu'un tel artiste, si magnifiquement sensuel (je répète ses propres termes), fût contraint de vivre à l'écart, loin de la foule obtuse et hostile, et de célébrer « les fêtes des sons, des couleurs et des formes » dans le palais de son rêve solitaire. Il s'abandonnait à un élan lyrique, rappelait la vie splendide et joyeuse des peintres vénitiens, la faveur populaire qui les portait comme un tourbillon jusqu'au faîte de la gloire, la beauté, la force et l'allégresse qu'ils multipliaient autour

d'eux en les reproduisant par d'innombrables images sur les voûtes concaves et sur les hautes murailles. Alors Donna Andriana dit : « Eh bien! je promets solennellement que Stelio Effrena aura sa fête triomphale à Venise. » La Dogaresse avait parlé. Au même instant, sur la rive basse et verdâtre, je vis un grenadier lourd de fruits qui, comme une hallucinante apparition, rompait la tristesse infinie de ces lieux. Donna Orsetta Contarini, qui était assise à mon côté, poussa un cri de joie et tendit ses deux mains, aussi impatientes que ses lèvres.

» Il n'y a rien qui me plaise tant que l'expression franche et forte du désir. « J'adore les grenades ! » s'écria-t-elle ; et on sentait que déjà elle en avait sur la langue la fine saveur aigrelette. Elle était enfantine comme son nom archaïque. Ce cri me toucha ; mais Andrea Contarini semblait désapprouver sévèrement la vivacité de sa femme. Voilà, ce me semble, un Hadès qui a peu de foi en la vertu mnémonique des sept grains appliquée au mariage légitime... Cependant les rameurs s'étaient émus aussi, et ils abordaient au rivage ; de sorte que je pus sauter le premier sur l'herbe et me mis à dépouiller l'arbre fraternel. C'était bien le cas de répéter, avec une bouche païenne, les paroles de la Cène : « Prenez et mangez, car ceci est mon corps, qui est donné pour vous; faites ceci en mémoire de moi... » Que vous en semble, Perdita? N'allez pas croire, au moins, que j'invente. Je dis la pure vérité.

Elle se laissait séduire à ce jeu libre et élégant où il essayait l'agilité de son esprit et la facilité de sa parole. Il y avait en lui quelque chose d'ondoyant, de mobile et de vigoureux qui suggérait à cette femme la double et diverse image de la flamme et de l'eau.

— Or, — continua-t-il, — Donna Andriana a tenu sa promesse. Guidée par ce goût héréditaire de la magnificence qui se conserve en elle si parfaitement, elle a préparé une véritable fête ducale dans le palais des Doges, à l'imitation de celles que l'on y célébrait vers la fin du XVIe siècle. L'idée lui est venue de tirer de l'oubli l'*Ariane* de Marcello et de la faire soupirer en ce même lieu où le Tintoret a peint la fille de Minos recevant d'Aphrodite la couronne d'étoiles. Ne recon-

naissez-vous pas dans la beauté de cette idée la femme dont les chers yeux furent pris par l'ineffable robe verte? Ajoutez que cette représentation musicale dans la salle du Grand Conseil a un précédent historique. Dans cette même salle, en 1573, fut jouée une composition mythologique de Cornelio Frangipani, avec musique de Claudio Merulo, en l'honneur du roi très chrétien Henri III... Avouez, Perdita, que mon érudition vous étonne. Ah! si vous saviez tout ce que j'ai recueilli là-dessus! Je vous lirai mon discours, un jour où vous aurez mérité quelque châtiment grave.

— Comment! vous ne le prononcerez pas ce soir, à la fête? — demanda la Foscarina surprise, craignant déjà qu'avec son insouciance bien connue des engagements, il n'eût résolu de tromper l'attente publique.

Il comprit l'inquiétude de son amie et voulut s'en amuser.

— Ce soir, — répondit-il avec une tranquille assurance, — j'irai prendre un sorbet dans votre jardin et me délecter à la vue de l'arbuste paré d'orfèvreries sous les étoiles.

— Ah! Stelio, qu'allez-vous faire? s'écria-t-elle en se levant à demi.

Dans cette parole et dans ce geste, il y avait un si vif regret et en même temps une si étrange évocation de la foule déçue et irritée, que cela le troubla. L'image du formidable monstre aux mille visages humains lui réapparut parmi l'or et la pourpre sombre de la salle immense, et il en pressentit sur sa personne le regard fixe et la chaude haleine, et il mesura soudain le péril qu'il avait résolu d'affronter en se fiant à la seule inspiration du moment, et il éprouva l'horreur de la soudaine obscurité mentale, du soudain vertige.

— Rassurez-vous, dit-il. J'ai voulu plaisanter. J'irai *ad bestias*, et j'irai sans armes. N'avez-vous pas tout à l'heure vu réapparaître le signe? Croyez-vous qu'après le miracle de Torcello il soit réapparu en vain? Une fois de plus, le signe est venu m'avertir que la seule attitude qui me convienne est celle à laquelle Nature me dispose. Or, vous le savez, mon amie, je ne sais bien parler que de moi-même. Donc, il faut que là, du trône des Doges, je ne parle à l'auditoire que de ma chère âme, sous le voile d'une allégorie séduisante, avec

le prestige de quelques belles cadences. Et je me propose de parler *ex tempore*, pourvu que, du haut de son *Paradis*, l'esprit enflammé du Tintoret m'en communique la fougue et l'audace. Le risque me tente. Mais en quelle singulière erreur étais-je tombé, Perdita! Lorsque la Dogaresse m'annonça la fête et me pria d'en faire les honneurs, j'entrepris de composer un discours d'apparat, une véritable prose de cérémonie, ample et solennelle comme une de ces grandes robes qu'enferment les vitrines du Musée Correr, non sans faire dans l'exorde une profonde génuflexion à l'adresse de la Reine, non sans tresser une pompeuse guirlande pour la tête de la Sérénissime Andriana Duodo. Et curieusement, durant plusieurs jours, je me complus à vivre en communion d'esprit avec un patricien de la Venise du XVIe siècle, « orné de toutes les bonnes lettres, — *ornato di tutte lettere* » comme le cardinal Bembo, membre de l'Académie des *Uranici* où des *Adorni*, hôte assidu des jardins de Murano et des collines d'Asolo. Je sentais, cela est certain, une sorte de correspondance entre le tour de mes périodes et les massives corniches d'or qui encadrent les peintures au plafond de la Grande Salle. Mais, hélas! lorsque j'arrivai hier matin à Venise et qu'en passant par le Grand Canal je baignai ma fatigue dans l'ombre humide et transparente où le marbre exhalait encore son esprit nocturne, j'eus l'impression que mes papiers valaient beaucoup moins que les algues mortes roulées par le flux; et ils me semblèrent aussi étrangers à ma personne que les *Triomphes* de Celio Magno et les *Fables marines* d'Anton Maria Consalvi, cités et commentés par moi. Que faire, alors?

Autour de lui, d'un regard il explora le ciel et l'eau, comme pour y découvrir une invisible présence, pour y reconnaître un fantôme survenu. Une lueur jaunâtre se répandait vers les dunes solitaires qui se dessinaient en linéaments minces, comme les veines sombres des agates. En arrière, vers la Salute, le ciel était parsemé de légères vapeurs, roses et violettes, qui le faisaient ressembler à une mer glauque, peuplée de méduses. Des Jardins, tout proches, descendaient les effluves du feuillage saturé de lumière et de chaleur, si lourds qu'ils semblaient visibles et flottants sur l'eau bronzée comme des huiles aromatiques.

— Sentez-vous l'automne, Perdita? demanda-t-il à son amie absorbée, d'une voix pénétrante.

De nouveau elle eut la vision de la Saison morte, enfermée sous l'enveloppe de verre opalin et submergée dans la prairie des algues.

— Oui, en moi! répondit-elle avec un sourire de mélancolie.

— Vous ne l'avez pas vu hier, lorsqu'il est descendu sur la ville? Hier, au coucher du soleil, où étiez-vous?

— Dans un jardin de la Giudecca.

— Moi, j'étais ici, au quai des Esclavons. Quand des yeux humains ont contemplé un pareil spectacle de beauté et de joie, ne pensez-vous pas que les paupières devraient s'abaisser et se sceller pour jamais? Ce soir, Perdita, je voudrais parler de ces choses vues intérieurement. Je voudrais célébrer en moi-même les noces de Venise et de l'Automne, à peu près dans la tonalité dont usa le Tintoret lorsqu'il peignit les noces d'Ariane et de Bacchus pour la salle de l'Anticollège : azur, pourpre et or. Hier, soudainement, s'est épanoui dans mon âme un germe ancien de poésie. Ma mémoire a retrouvé un fragment de ce poème oublié, que j'avais commencé d'écrire *in nona rima*, ici même, à Venise, il y a plusieurs années, la première fois que j'y suis venu, par mer, en un septembre de ma prime jeunesse. Ce poème avait justement pour titre : l'*Allégorie de l'Automne*; et le dieu y était représenté, non plus enguirlandé de pampres, mais couronné de gemmes comme un prince du Véronèse, enflammé de passion et de volupté, au moment où il approche de la Ville Anadyomène, aux bras de marbre et aux mille ceintures vertes. L'idée alors n'avait pas atteint le degré d'intensité qu'il lui fallait pour entrer dans la vie de l'Art; et, instinctivement, je renonçai à l'effort de la manifester tout entière. Mais comme, dans un esprit actif pas plus que dans un terrain fertile, aucune semence ne se perd, cette idée me revient aujourd'hui à l'heure opportune et réclame son expression avec une sorte d'urgence. Quelles fatalités mystérieuses et justes gouvernent le monde mental! Ce premier germe, il était nécessaire de le respecter pour le sentir aujourd'hui développer en moi sa vertu multipliée. Vinci, qui a plongé son regard dans toutes les choses pro-

fondes, a certainement voulu signifier une vérité de ce genre par sa fable du grain de mil disant à la fourmi : « Si tu me fais le grand plaisir de me laisser contenter mon envie de naître, *je te rendrai cent moi-mêmes.* » Admirez quelle touche de grâce avaient ces doigts capables de briser le fer. Ah! il reste bien toujours le maître incomparable. Comment ferai-je pour l'oublier et me donner aux Vénitiens?

Brusquement s'éteignit l'ironie enjouée que, dans sa dernière phrase, il s'adressait à lui-même; et il parut se replier tout entier sur sa pensée. La tête basse, le corps contracté par une sorte de correspondance avec l'extrême tension de son esprit, il tâchait maintenant de découvrir quelques-unes des analogies secrètes qui devaient relier les images multiples et diverses entrevues en de rapides éclairs; il tâchait maintenant de déterminer quelques-unes des lignes maîtresses suivant lesquelles devait se développer la nouvelle création. Tel était son effort qu'on voyait sous la peau trembler les muscles de son visage; et la tragédienne, en le regardant, éprouvait à son tour un malaise un peu semblable à celui qu'elle eût éprouvé si, en sa présence, il eût voulu tendre violemment la corde d'un arc gigantesque. Et elle le savait très loin, étranger, indifférent à tout ce qui n'était pas sa pensée propre.

— Il est déjà tard, l'heure approche; il faut rentrer, — dit-il, secoué par un sursaut, comme poursuivi par l'anxiété; car il avait vu réapparaître le formidable monstre aux mille visages humains, remplissant le large espace de la salle sonore. — Il faut que je regagne mon hôtel assez tôt pour m'habiller.

Puis, par un retour de sa vanité juvénile, il pensa aux yeux des femmes inconnues qui le verraient ce soir-là pour la première fois.

— A l'hôtel Danieli! ordonna la Foscarina au rameur.

Et, tandis que le fer dentelé de la proue évoluait sur l'eau avec une lente oscillation pareille à un mouvement animal, ils ressentirent l'un et l'autre une angoisse différente, mais également douloureuse, à l'instant où, laissant derrière eux le silence infini de l'estuaire envahi déjà par l'ombre et la mort, ils retournaient vers la ville magnifique et tentatrice dont les

canaux, comme les veines d'une femme voluptueuse, commençaient à s'embraser de la fièvre nocturne.

Ils se turent quelques minutes, absorbés par le tourbillon intérieur qui ébranlait leur être jusqu'aux racines, comme pour les arracher. Des Jardins, les effluves descendaient autour d'eux et nageaient comme des huiles sur l'eau qui, çà et là, portait dans ses plis le lustre du vieux bronze. Il y avait dans l'air comme un reflet épars du faste d'autrefois, et leurs yeux le percevaient de la même façon que, en contemplant les palais noircis par les siècles, ils avaient, dans l'harmonie des marbres durables, retrouvé la note éteinte de l'or. Il semblait qu'en ce soir magique revinssent tous les souffles et les mirages de l'Orient lointain, tels que les apportait jadis, dans ses voiles creuses et dans ses flancs recourbés, la galère pleine de belles proies. Et toutes les choses d'alentour exaltaient la puissance de la vie chez cet homme qui voulait attirer à soi l'univers afin de ne plus mourir, chez cette femme qui voulait jeter au bûcher son âme trop lourde afin de mourir pure. Et ils palpitaient l'un et l'autre, sous l'oppression d'une anxiété croissante, l'oreille attentive à la fuite du temps, comme si l'eau sur laquelle ils naviguaient eût coulé dans une clepsydre effroyable.

Ils sursautèrent l'un et l'autre, au fracas imprévu d'une salve qui saluait le pavillon amené sur la poupe d'un vaisseau de guerre à l'ancre devant les Jardins. Au sommet de la masse noire, ils virent le drapeau tricolore descendre le long du mât et se replier, comme un rêve héroïque évanoui. Pendant quelques secondes, tandis que la gondole glissait dans l'ombre plus épaisse, rasant le flanc du colosse armé, le silence parut plus profond.

— Connaissez-vous — demanda tout à coup Stelio — cette Donatella Arvale qui doit chanter dans *Ariane*?

Sa voix, en se répercutant contre le cuirassé, dans l'ombre plus épaisse, prit une sonorité singulière.

— C'est la fille du grand sculpteur Lorenzo Arvale, — répondit après un instant d'hésitation la Foscarina. — Je n'ai pas d'amie plus chère, et même je lui donne en ce moment l'hospitalité. Vous la rencontrerez chez moi, ce soir, après la fête.

— Hier soir, donna Andriana m'a parlé d'elle avec beaucoup de chaleur, comme d'un prodige. Elle m'a dit que la pensée de désensevelir *Ariane* lui était venue à entendre Donatella Arvale chanter divinement l'air : « *Come tu puoi — Vedermi piangere*[1]?... » Nous aurons donc chez vous une musique divine, Perdita. Oh! comme j'en ai soif! Là-bas, dans ma solitude, pendant des mois et des mois, il ne m'est donné d'entendre que la seule musique de la mer, trop terrible, ou la mienne, trop tumultueuse encore.

Les cloches de Saint-Marc donnèrent le signal de la Salutation angélique; et leurs puissants éclats se dilatèrent en larges ondes sur le miroir du bassin, vibrèrent dans les vergues des navires, se propagèrent sur la lagune infinie. De Saint-Georges-Majeur, de Saint-Georges-des-Grecs, de Saint-Georges-des-Esclavons, de Saint-Jean-en-Bragora, de Saint-Moïse, de la Salute, du Rédempteur, et, de proche en proche, par tout le domaine de l'Évangéliste, jusqu'aux tours lointaines de la Madonna dell'Orto, de Saint-Job, de Saint-André, les voix de bronze se répondirent, se confondirent en un seul chœur immense, étendirent sur le muet amas des pierres et des eaux une seule coupole immense de métal invisible dont les vibrations atteignirent le scintillement des premières étoiles. Ces voix sacrées donnaient une idéale grandeur infinie à la Ville du Silence. Partant de la cime des temples, des hauts clochetons ouverts aux vents marins, elles répétaient aux hommes anxieux la parole de cette multitude immortelle que recélaient maintenant les ténèbres des nefs profondes ou qu'agitaient mystérieusement les clartés des lampes votives; aux esprits fatigués par le jour elles apportaient le message des surhumaines créatures qui annonçaient un prodige ou promettaient un monde, figurées sur les parois des secrètes chapelles, dans les icones des autels intérieurs. Et toutes les apparitions de la Beauté consolatrice qu'invoque la Prière unanime s'élevaient avec cette immense rafale de sons, chantaient en ce chœur aérien, illuminaient la face de la nuit merveilleuse.

— Pouvez-vous prier encore? — demanda Stelio à mi-voix,

1. « Comment peux-tu — me voir pleurer ?... »

en regardant la femme qui, les paupières baissées et immobiles, les mains jointes sur les genoux, se recueillait toute dans une oraison intérieure.

Elle ne répondit pas ; et même, ses lèvres se serrèrent plus fort. Et tous deux restèrent à écouter, sentant revenir encore leur angoisse, comme un fleuve qui, après la cataracte, reprend la rapidité de son cours. Ils avaient tous deux la conscience confuse de l'étrange intervalle où avait soudainement surgi entre eux une figure nouvelle, où avait été proféré un nom nouveau. Le fantôme de la brusque sensation qu'ils avaient reçue en pénétrant dans l'ombre projetée par le flanc du vaisseau demeurait en eux comme un écueil isolé, comme un point indistinct mais persistant, autour duquel s'ouvrait une sorte de vide inexplorable. L'angoisse et la passion les reprenaient maintenant à l'improviste et les jetaient l'un vers l'autre, les rapprochaient avec tant de force qu'ils n'osaient pas se regarder dans les pupilles, par crainte d'y découvrir une convoitise trop brutale,

— Vous reverrai-je ce soir, après la fête? — demanda la Foscarina, avec un tremblement dans sa voix éteinte. — Êtes-vous libre?

Elle s'empressait maintenant de le retenir, de le faire prisonnier, comme si elle eût craint qu'il ne lui échappât, comme si elle eût espéré découvrir cette nuit-là quelque philtre capable de l'enchaîner à elle définitivement. Et, si elle comprenait que désormais le don de son corps était devenu nécessaire, pourtant, à travers la flamme qui la brûlait toute, elle reconnaissait aussi avec une atroce lucidité la misère de ce don refusé si longtemps. Et une pudeur douloureuse, mêlée d'effroi et d'orgueil, contractait ses membres défleuris.

— Je suis libre, je suis à vous, — répondit le jeune homme, tout bas, sans lever les yeux sur elle. — Vous savez que pour moi rien ne vaut ce que vous pouvez me donner.

Il tremblait, lui aussi, au fond de son cœur, devant les deux buts vers lesquels, ce soir-là, toute son énergie se tendait comme un arc : — la ville et la femme, toutes les deux tentatrices et mystérieuses, et lasses d'avoir trop vécu, et lourdes de trop nombreuses amours, et trop magnifiées par son rêve, et destinées à tromper son attente.

Son âme resta opprimée quelques instants, sous un flot impétueux de regrets et de désirs. L'orgueil et l'ivresse de son dur et persévérant labeur, son ambition sans frein et sans limite, resserrée dans un champ trop étroit, son âpre intolérance de la vie médiocre, sa prétention aux privilèges des princes, le goût dissimulé de l'action qui le poussait vers la foule comme vers la proie préférable, le songe d'un art plus grand et plus impérieux qui fût tout à la fois entre ses mains un flambeau de lumière et un instrument de domination, tous ses rêves superbes et empourprés, tous ses besoins insatiables de prééminence, de gloire et de plaisir, s'insurgèrent avec un tumulte confus et l'éblouirent et le suffoquèrent. Et le poids de la tristesse l'inclina vers le suprême amour de cette femme solitaire et nomade qui, dans les plis de ses vêtements, paraissait lui apporter, recueillie et muette, la frénésie de ces multitudes lointaines où son art avait excité le frisson divin et foudroyant par un cri de passion, ou par un sanglot de douleur, ou par un silence de mort; une trouble convoitise le plia vers cette femme savante et désespérée, où il croyait découvrir les vestiges de toutes les voluptés et de toutes les fièvres, vers ce corps qui n'était plus jeune, qu'avaient amolli toutes les caresses et qu'il ne connaissait pas encore.

— C'est une promesse? — reprit-il, le front penché, se resserrant tout entier en lui-même pour contenir son agitation. — Ah! enfin!...

Elle ne répondit pas; mais elle fixa sur lui un regard où brûlait une ardeur presque folle.

Stelio ne vit pas ce regard. Et ils demeurèrent silencieux, tandis que le bourdonnement du bronze passait au-dessus de leurs têtes, si fort qu'ils le sentaient dans la racine de leurs cheveux comme un frémissement de leur propre chair.

— Adieu, — dit-elle, au moment où ils abordaient. — A la sortie, nous nous retrouverons dans la cour, près du second puits, le plus voisin du Môle.

— Adieu, dit-il. Faites que je vous aperçoive au milieu de la foule, quand je serai sur le point de prononcer ma première parole.

Une clameur confuse arriva de Saint-Marc avec le son des cloches, se propagea sur la Piazzetta, se perdit vers la Fortune.

— Que toute la lumière soit sur votre front, Stelio! — dit-elle en guise de bon présage.

Et, passionnément, elle lui tendit ses mains arides.

*
* *

Lorsqu'il entra dans la cour par la porte du midi, Stelio, en voyant l'escalier des Géants assailli par la noire et blanche multitude qui fourmillait sous la rougeâtre lueur des torches fixées dans les candélabres de fer, eut un mouvement soudain de répugnance et s'arrêta sous le porche : il avait senti le contraste entre cette cohue mesquine et les aspects de ces architectures qui, magnifiées par l'insolite illumination nocturne, exprimaient avec des harmonies variées la force et la beauté de la vie d'autrefois.

— Quelle misère! — s'écria-t-il en se retournant vers les amis qui l'accompagnaient. — Dans la salle du Grand Conseil, sur l'estrade du Doge, trouver des métaphores pour émouvoir mille plastrons empesés ! Retournons en arrière ; allons respirer l'odeur de l'autre foule, de la foule véritable. La Reine n'est pas sortie encore du Palais Royal. Nous avons le temps.

— Jusqu'au moment où je te verrai sur l'estrade, — dit en riant Francesco de Lizo, — je ne serai pas sûr que tu parleras.

— Stelio, je crois, préférerait le balcon à l'estrade, — dit Piero Martello, qui voulait flatter chez le maître ce goût de sédition et cet esprit factieux qu'il affectait lui-même pour l'imiter. — Haranguer entre les deux colonnes rouges le peuple mutiné qui menacerait de mettre le feu aux Procuraties et à la Libreria Vecchia!

— Oui, certainement, dit Stelio, si la harangue avait le pouvoir d'empêcher ou de précipiter un acte irréparable. Je conçois que l'on use de la parole écrite pour créer une pure forme de beauté que le livre encore non coupé contient et renferme comme un tabernacle auquel on n'accède que par élection, avec la même volonté préméditée qui est nécessaire pour briser un sceau. Mais il me semble que le discours parlé, quand il s'adresse directement à une multitude, doit avoir pour fin l'action seule. C'est uniquement à cette condition

qu'un esprit fier peut, sans s'amoindrir, communiquer avec la foule par les vertus sensuelles de la voix et du geste. En tout autre cas, son jeu serait de nature histrionique. Aussi, ai-je un repentir amer d'avoir accepté cette fonction d'orateur décoratif et de pur agrément. Considérez, je vous prie, ce qu'il y a d'humiliant pour moi dans l'honneur qu'on me fait ; et considérez aussi l'inutilité de mon prochain effort. Tous ces gens-là, foule étrangère enlevée un soir à ses occupations médiocres ou à ses récréations favorites, viennent m'écouter avec la même curiosité vaine et stupide qui les porterait à écouter un « virtuose » quelconque. Pour les femmes qui m'entendront, l'art que je mets à composer le nœud de ma cravate sera beaucoup plus appréciable que l'art avec lequel je coordonne mes périodes. Et, au fond, il est probable que l'unique effet de mon discours sera un battement de mains assourdi par les gants ou un bref murmure discret auquel je répondrai par une gracieuse inclination de tête. Ne vous semble-t-il pas que je vais atteindre le terme suprême de mon ambition ?

— Tu as tort, — dit Francesco de Lizo. — Tu devrais te féliciter d'avoir cette heureuse occasion d'imprimer durant quelques heures le rythme de l'art à la vie d'une cité oublieuse et de nous faire entrevoir les splendeurs dont notre existence pourrait s'embellir par l'accord renouvelé de l'Art et de la Vie. Si l'homme qui éleva le Théâtre de Fête était là, il te louerait pour cette harmonie qu'il a prédite. Mais ce qu'il y a de plus admirable, c'est qu'en ton absence et à ton insu la fête semble avoir été préparée sous l'inspiration de ton génie. C'est la meilleure preuve qu'il est possible de restaurer et de répandre le goût, même au milieu de la barbarie présente. Ton influence est plus profonde aujourd'hui que tu ne le crois. La dame qui a voulu te glorifier, celle que tu nommes la Dogaresse, à chaque idée nouvelle qui lui venait à l'esprit se posait la question : « Cela plaira-t-il à Effrena ?... » Si tu savais combien de jeunes gens se posent aujourd'hui la même question, lorsqu'ils considèrent les aspects de leur vie intérieure !

— Et pour qui parleras-tu, sinon pour eux ? — dit Daniele Glàuro, le fervent et stérile ascète de la Beauté, avec cette

voix toute spirituelle où semblait se refléter l'ardeur candide et inextinguible d'une âme que le maître préférait comme la plus fidèle. — Si, quand tu seras sur l'estrade, tu jettes autour de toi un regard, tu les reconnaîtras aisément à l'expression de leurs yeux. Et ils sont là en grand nombre, et plusieurs sont même venus de très loin ; et ils attendent ta parole avec une anxiété que tu ne comprends pas, peut-être. Qui sont-ils? Ce sont tous ceux qui ont bu ta poésie, qui ont respiré l'éther enflammé de ton rêve, qui ont senti la griffe de ta chimère; tous ceux à qui tu as annoncé la transfiguration du monde par le prodige d'un art nouveau. Grand, très grand est le nombre de ceux que tu as séduits par ton espérance et par ta joie. Or, ils ont ouï dire que tu parlerais à Venise, dans le Palais des Doges, dans l'un des endroits les plus glorieux et les plus splendides qu'il y ait sur la terre. Ils pourront donc te voir et t'écouter pour la première fois au milieu de cette inestimable magnificence qui leur paraît le cadre approprié à ta nature. Le vieux Palais des Doges, resté dans les ténèbres pendant une si longue succession de nuits, s'illumine tout d'un coup et revit, ce soir. Pour eux, toi seul as eu le pouvoir d'en rallumer les torches. Comprends-tu, maintenant, leur anxieuse attente! Et ne te semble-t-il pas que c'est pour eux seuls que tu dois parler? Cette condition que tu imposes à l'homme haranguant une multitude, elle peut s'accomplir. Il dépend de toi de soulever dans leurs âmes une émotion forte qui les tourne et les oriente pour toujours vers l'Idéal. Combien d'entre eux, Stelio, garderont de cette nuit vénitienne un souvenir inoubliable?

Stelio mit la main sur les épaules prématurément courbées du docteur mystique et, en souriant, répéta les paroles de Pétrarque :

— *Non ego loquar omnibus, sed tibi, sed mihi, et his* [1]...

Il voyait en lui-même resplendir les yeux de ses disciples inconnus; et il entendait maintenant résonner en lui-même avec une clarté parfaite, comme une modalité tonique, l'accent de son exorde.

— Néanmoins, — répliqua-t-il gaiement en s'adressant à

1. « Je ne parlerai pas pour tous, mais pour toi, et pour moi, et pour ceux-ci...»

Piero Martello, — il serait plus amusant de soulever dans cette mer une tempête.

Ils étaient sous le portique, près du pilastre angulaire, en contact avec la foule unanime et bruyante qui se pressait sur la Piazzetta, s'allongeait vers la Zecca, s'engouffrait sous les Procuraties, barrait la Tour de l'Horloge, occupait tous les espaces libres comme eût fait l'onde sans forme, communiquait sa chaleur vivante au marbre des colonnes et des murs heurtés avec violence par son continuel remous. De temps à autre, une clameur plus forte s'élevait, lointaine, à l'extrémité de la Grande Place, et se propageait ; et tantôt sa force allait croissant jusqu'à éclater près d'eux comme un tonnerre, tantôt elle allait diminuant jusqu'à expirer près d'eux comme un murmure. Les archivoltes, les galeries, les flèches, les coupoles de la Basilique dorée, l'attique de la Loggetta, les architraves de la Bibliothèque resplendissaient d'innombrables petites flammes ; et la pyramide du Campanile, très haute, scintillante parmi les constellations silencieuses dans le sein de la nuit, évoquait sur la multitude ivre de clameur l'immensité du silence bleu, le navigateur à l'extrémité de la lagune où cette lumière lui apparaissait comme un phare nouveau, le rythme d'une rame solitaire agitant sur l'eau dormante le reflet des astres, la paix sacrée recueillie dans les murs de quelque couvent des Iles.

— Je voudrais, cette nuit, me trouver pour la première fois avec la femme que je désire, par delà les Jardins, vers le Lido, sur une couche flottante, — dit le poète érotique Pâris Eglano, un jeune homme blond et imberbe, dont la belle bouche purpurine et vorace faisait contraste avec la délicatesse presque angélique de ses traits. — A quelque amant néronien caché sous le *felze*, Venise offrira dans une heure le spectacle d'une ville délirante qui s'incendie.

Stelio sourit en remarquant à quel point ses familiers s'étaient imprégnés de son essence et combien profondément le sceau de son style s'était imprimé sur leurs esprits. Subitement s'offrit à son désir l'image de la Foscarina empoisonnée par l'art, chargée d'expérience voluptueuse, ayant le goût de la maturité et de la corruption dans sa bouche éloquente, ayant l'aridité de la vaine fièvre dans ses mains qui avaient exprimé le suc des fruits fallacieux, gardant les vesti-

ges de cent masques sur ce visage qui avait simulé la fureur des passions mortelles. C'était ainsi que se la représentait son désir; et il palpitait à la pensée que, tout à l'heure, il la verrait émerger de la foule comme de l'élément dont elle était l'esclave, et qu'il puiserait dans le regard de cette femme l'ivresse nécessaire.

— Allons ! dit-il brusquement à ses amis ; il est l'heure.

Un coup de canon annonçait que la Reine était sortie du Palais Royal. Un long frémissement courut parmi la vivante masse humaine, pareil à celui qui, en mer, précède la rafale. Sur le quai de Saint-Georges-Majeur, une fusée partit avec un long sifflement, s'éleva droit dans les airs comme une tige de feu, jeta au sommet une tonnante rose de splendeurs; puis elle se courba, se raréfia, se dispersa en étincelles tremblantes, s'éteignit dans l'eau avec une crépitation sourde. Et la clameur joyeuse qui s'adressait à la belle femme couronnée, — le nom de la fleur et de la perle[1], répété dans un cri d'amour aux échos du marbre, — évoqua la pompe de l'ancienne Promission, le cortège triomphal des Arts escortant jusqu'au Palais la nouvelle Dogaresse, le flot d'allégresse sur lequel Morosina Grimani montait jusqu'à son trône, resplendissante d'or, tandis que tous les Arts s'inclinaient devant elle, chargés de dons comme des cornes d'abondance.

— Assurément, — dit Francesco de Lizo, — si la Reine aime tes livres, elle doit porter ce soir toutes ses perles au cou. Tu auras devant toi un buisson ardent : tous les joyaux héréditaires du patriciat vénitien.

— Regarde au pied de l'escalier, Stelio, — dit Daniele Glàuro. — Il y a là un groupe de fanatiques t'attendant au passage.

Stelio s'arrêta près du puits indiqué par la Foscarina ; il se pencha sur la margelle de bronze, dont ses genoux effleurèrent les petites cariatides en relief; et, dans le sombre miroir intérieur, il aperçut le vague reflet des lointaines étoiles. Pendant quelques instants son âme s'isola, se fit sourde aux rumeurs environnantes, se recueillit dans ce disque d'ombre d'où montait une légère fraîcheur qui révélait la muette pré-

1. *Margherita* — Marguerite, perle.

sence de l'eau. Et il sentit la fatigue de son esprit trop tendu, et le désir d'être ailleurs, et le vague besoin d'outre-passer aussi cette ivresse que lui promettaient les heures nocturnes, et, dans la dernière profondeur de son être, une âme secrète qui, à la ressemblance de ce miroir d'eau, demeurait immobile, étrangère et intangible.

— Que vois-tu ? — lui demanda Piero Martello en se penchant comme lui sur la margelle usée par les cordes séculaires.

Il répondit :

— Le visage de la Vérité.

*
* *

Dans les pièces contiguës à la salle du Grand Conseil, jadis habitées par le Doge et maintenant par les statues païennes prises avec les antiques butins de guerre, Stelio attendait l'avertissement du maître des cérémonies pour monter sur l'estrade. Calme, il souriait aux amis qui lui parlaient; mais leurs paroles arrivaient à son oreille comme les grondements interrompus que le vent apporte de loin entre deux pauses. De temps à autre, par un brusque mouvement involontaire, il s'approchait d'une statue et la palpait d'une main convulsive, comme s'il eût cherché à y découvrir un point faible pour la briser, ou il se penchait curieusement sur une médaille, comme pour y lire un signe indéchiffrable. Mais ses yeux ne voyaient pas : leur regard était tourné en dedans, là où le pouvoir multiplié de la volonté suscitait les formes silencieuses qui devaient, dans le flux de la voix, atteindre la perfection de la musique verbale. Tout son être se contractait dans un effort pour élever au plus haut degré de l'intensité la représentation du sentiment extraordinaire qui le possédait. Puisqu'il ne pouvait parler que de lui-même et de son propre univers, il voulait au moins réunir dans une idéale figure les qualités souveraines de son art et manifester par des images à l'esprit de ses disciples quelle invincible force de désir le lançait à travers la vie. Une fois de plus il voulait leur montrer que, pour obtenir la victoire sur les hommes et sur les choses, rien ne vaut la persévérance à s'exalter soi-même et à magnifier son propre rêve de beauté ou de domination.

Penché sur une médaille de Pisanello, il sentait dans ses

tempes ardentes battre avec une rapidité incroyable le pouls de sa pensée.

— Vois, Stelio, — vint lui dire Daniele Glàuro, avec ce pieux respect qui mettait un voile sur sa voix lorsqu'il parlait de sa religion, — vois comment opèrent sur toi les affinités mystérieuses de l'Art et comment un infaillible instinct, à l'heure où ta pensée est sur le point de se révéler, la conduit, entre tant de formes, vers l'exemplaire de la plus exacte expression, vers l'empreinte du plus haut style. C'est au moment où tu vas frapper ton idée que l'attrait du semblable t'incline sur une médaille de Pisanello, que tu te rencontres avec la marque de celui qui fut un des plus grands stylistes apparus dans le monde, l'âme la plus franchement hellénique de toute la Renaissance. Et voilà que ton front est soudain éclairé d'un signe de lumière.

Le bronze pur portait l'effigie d'un jeune homme à la belle chevelure onduleuse, au profil impérial, au cou apollonien, type souverain d'élégance et de vigueur, si parfait que l'imagination ne pouvait se le figurer dans la vie qu'exempt de toute décadence, immuable, tel que l'artiste l'avait enfermé dans le cercle de ce métal pour l'éternité. — *Dux equitum præstans Malatesta Novellus Cesenae Dominus. Opus Pisani pictoris.* — Et, à côté, il y avait une autre médaille, œuvre du même créateur, où se voyait l'effigie d'une vierge à la poitrine mince, au cou de cygne, à la chevelure ramassée par derrière en forme de bourse pesante, le front haut et fuyant déjà promis à l'auréole de la béatitude : vase de pureté scellé pour toujours, dur, précis et limpide comme le diamant; ciboire adamantin où était conservée une âme consacrée comme l'hostie au sacrifice. — *Cicilia Virgo filia Johannis Francisci primi Marchionis Mantuae.*

— Vois, — reprit le subtil exégète, — vois comme Pisanello savait cueillir d'une main également prodigieuse la plus superbe fleur de la vie et la plus pure fleur de la mort. Dans le même bronze, il a coulé l'image du désir profane et l'image de l'aspiration sacrée, toutes les deux fixées dans la même idéalité du style. Ne reconnais-tu pas ici les analogies qui rattachent à cet art ton art propre? Quand ta Perséphone détache de l'arbre infernal la grenade mûre, son beau

geste de convoitise a aussi quelque chose de mystique : en fendant l'écorce pour manger les grains, elle déterminera inconsciemment sa destinée. L'ombre du mystère plane donc sur cet acte sensuel. Par là, tu as manifesté le caractère de ton œuvre tout entière. Nulle sensualité n'est plus ardente que la tienne ; mais tes sens ont une telle acuité qu'en jouissant des apparences ils pénètrent au plus profond des choses, et qu'ils y rencontrent le mystère, et qu'ils en frissonnent. Ta vision se prolonge par delà le voile sur lequel la vie peint ses images voluptueuses, où tu te complais. Ainsi, conciliant en toi-même ce qui paraît inconciliable, fondant sans effort en toi-même les deux termes de l'antithèse, tu donnes aujourd'hui l'exemple d'une vie complète et extraordinairement puissante. Voilà ce que tu dois faire entendre à tes auditeurs : car c'est cela surtout qu'il importe à ta gloire que l'on reconnaisse.

Et il avait célébré l'idéal hymen entre ce fier Malatesta, le chef des cavaliers, et Cécile de Gonzague, la bienheureuse vierge mantouane, avec la foi du bon prêtre officiant à l'autel. C'était pour cette foi que Stelio l'aimait, et aussi parce qu'en nul autre il ne sentait plus profonde et plus sincère la croyance à la réalité du monde poétique, et enfin parce qu'en celui-là il retrouvait souvent une sorte de conscience révélatrice et quelquefois une illumination imprévue de ses propres œuvres.

— La Foscarina entre, accompagnée de Donatella Arvale! annonça Francesco de Lizo, qui observait le passage de la foule montant par l'Escalier des Censeurs et se pressant dans la salle immense.

Et alors Stelio Effrena fut ressaisi par l'anxiété. Et il entendait le murmure de la multitude se confondre pour son oreille avec le battement de ses artères comme dans un lointain infini, et revenir, sur cette rumeur, les dernières paroles de Perdita.

*
* *

Le murmure grandit, s'affaiblit, cessa, tandis que Stelio gravissait d'un pas ferme et léger les marches de l'estrade. En se retournant vers la foule, ses yeux éblouis entrevirent

le formidable monstre aux mille visages humains, parmi l'or et la pourpre sombre de la salle immense.

Une subite poussée d'orgueil lui fit retrouver l'empire de lui-même. Il s'inclina vers la Reine et vers Donna Andriana Duodo, qui lui souriaient de leurs sourires jumeaux, comme sur le Grand Canal dans la barque fuyante. Il jeta vers la scintillation des premiers rangs un regard aigu pour y reconnaître la Foscarina; il parcourut jusqu'au fond toute l'assemblée, là où n'apparaissait qu'une zone obscure semée de vagues taches pâles. Et alors cette multitude, devenue muette et attentive, s'offrit à lui sous l'image d'une énorme chimère ocellée, au buste couvert de splendides écailles, qui s'allongeait, noirâtre, sous les volutes d'un ciel riche et lourd comme un trésor suspendu.

Il était éblouissant, ce buste chimérique où brillait sans doute plus d'une parure qui jadis avait jeté ses feux sous le même ciel, dans le banquet nocturne d'un couronnement. Le diadème et les colliers de la reine, — les multiples colliers de perles réduites en grains de lumière, qui faisaient penser à un miraculeux égrènement visible du sourire royal, — les sombres émeraudes d'Andriana Duodo, enlevées autrefois à la garde d'un cimeterre, les rubis de Giustiniana Memo, sertis en forme d'œillets par l'inimitable travail de Vettor Camelio, les saphirs de Lucrezia Priuli, provenant des hautes socques sur lesquelles la Sérénissime Zilia s'était avancée vers le trône au jour de son triomphe, les béryls d'Orsetta Contarini, si délicatement mêlés à l'or mat par l'art de Silvestro Grifo, les turquoises de Zenobia Corner, baignées de pâleurs uniques par le mal mystérieux qui, une nuit, les avait changées sur le sein moite de la princesse de Lusignan, parmi les plaisirs d'Asolo; — tous les joyaux insignes qui avaient illustré les fêtes séculaires de la Ville Anadyomène s'embrasaient de feux nouveaux sur ce buste chimérique d'où arrivait à Stelio le tiède effluve de la peau et de l'haleine féminines. Étrangement moucheté, le reste du corps difforme s'étendait en arrière comme une sorte de prolongement caudal et passait entre les deux gigantesques mappemondes qui rappelaient à la mémoire de l'Imaginifique les deux sphères de bronze que le monstre aux yeux bandés presse de ses pattes léonines dans

l'allégorie de Giambellino. Et cette ample vie animale, privée de pensée en face de celui qui seul devait penser maintenant, douée de cette fascination inerte que possèdent les énigmatiques idoles, couverte de son propre silence comme d'un bouclier capable de recueillir et de repousser toute vibration, attendait le premier frémissement de la parole dominatrice.

Stelio mesura ce silence, où sa première syllabe aurait pu trembler. Pendant que la voix montait à ses lèvres, conduite par la volonté, raffermie par elle contre le trouble instinctif, il aperçut la Foscarina debout près de la rampe qui entourait le globe céleste. Le visage très pâle de la Tragédienne, sur le cou privé de joyaux et sur la pureté des épaules nues, se dressait dans l'orbe des figures zodiacales. Stelio admira l'art de cette apparition. Les yeux attachés sur ces yeux adorateurs, il se mit à parler lentement, comme s'il avait encore dans l'oreille le rythme de la rame :

« Je pensais, récemment, une après-midi, — en revenant des Jardins par ce tiède rivage des Esclavons où l'âme des poètes errants voit je ne sais quel magique pont d'or s'allonger sur une mer de lumière et de silence vers un rêve infini de Beauté, — je pensais, ou, plutôt, par la pensée, j'assistais, comme à un spectacle intime, à l'alliance nuptiale de Venise et de l'Automne sous les cieux.

» Il y avait, partout épars, un esprit de vie, fait d'attente passionnée et d'ardeur contenue, qui m'émerveillait par sa véhémence, mais qui cependant ne me paraissait pas nouveau : je l'avais déjà trouvé recueilli en certaines zones d'ombre, sous l'immobilité presque mortelle de l'Été ; et, à certains moments, je l'avais senti aussi, dans l'étrange odeur fébrile de l'eau, vibrer comme un pouls mystérieux. Ainsi, pensais-je, il est donc vrai que cette pure Cité d'art aspire à un suprême état de beauté qui pour elle a un retour annuel, comme pour la forêt l'éclosion des fleurs. Elle tend à se révéler elle-même dans une pleine harmonie, comme si toujours elle portait en soi, puissante et consciente, cette même volonté de perfection d'où elle est née et s'est formée au cours des siècles, telle une créature divine. Sous l'immobile embrasement de l'été, elle semblait ne plus palpiter, ne plus respirer, morte dans ses vertes eaux ; mais mon intuition ne m'a pas trompé, quand

je devinai qu'elle était travaillée en secret par un esprit de vie suffisant pour renouveler le plus sublime des antiques prodiges.

» Voilà ce que je pensais, ce que je voyais. Mais par quelle vertu pourrai-je communiquer à ceux qui m'écoutent ce spectacle de beauté et de joie? Nulle aurore et nul couchant ne valent une pareille heure de lumière sur les marbres et sur les eaux; et l'apparition imprévue de la femme aimée dans la forêt d'avril n'est pas aussi enivrante que cette soudaine révélation diurne de la ville héroïque et voluptueuse qui porta et qui étouffa dans ses bras de pierre le plus riche songe de l'âme latine. »

La voix de l'orateur, claire et pénétrante, et comme glacée au début, s'était allumée subitement aux étincelles invisibles que devait susciter en lui l'effort de l'improvisation, réglé avec une vigilance aiguë par l'oreille difficile. Tandis que les paroles coulaient sans obstacle et que la ligne rythmique de la période se fermait à la manière d'une figure dessinée d'un seul trait par une main hardie, les auditeurs, sous cette fluidité, sentaient l'excessive tension qui tourmentait l'esprit du jeune homme, et cela les captivait comme un de ces effrayants jeux du cirque où toutes les énergies herculéennes d'un athlète se manifestent par les cordes des tendons qui vibrent et par les trames des artères qui se gonflent. Ils sentaient tout ce qu'il y avait de vivant, de chaud et d'immédiat dans la pensée exprimée ainsi; et leur jouissance était d'autant plus forte qu'elle était plus imprévue : car, ce que chacun attendait de cet infatigable chercheur de perfections, c'était la lecture étudiée d'un discours composé laborieusement. Ses dévots assistaient avec émotion à cette épreuve audacieuse, comme s'ils avaient eu devant eux, dévoilé, le secret labeur d'où étaient sorties les formes qui les avaient si profondément charmés. Et cette émotion initiale, répandue par une sorte de contagion, indéfiniment multipliée dans le grand nombre, et devenue unanime, se répercutait en celui qui l'avait fait naître. Il sembla qu'il y succombait.

C'était le péril prévu. Sous le choc d'une onde trop forte, l'orateur chancela. Pendant quelques secondes, une épaisse obscurité envahit son cerveau; la lumière de ses idées s'éteignit comme une torche au souffle d'un vent irrésistible; ses

yeux se voilèrent comme au début du vertige. Mais il comprit quelle serait la honte de la défaite s'il cédait à cet égarement ; et, par une espèce de heurt brutal, sa volonté fit jaillir dans cette obscurité, comme le briquet du silex, une autre étincelle.

Du regard et du geste, il éleva l'âme de la foule vers le chef-d'œuvre qui, dans le ciel de la salle, répandait une irradiation solaire.

« Je suis certain, s'écria-t-il, je suis certain que telle apparut Venise au Véronèse, lorsqu'il cherchait en lui-même l'image de la Reine triomphale. »

Et il dit pourquoi l'artiste prodigue, après avoir jeté sur sa toile à profusion l'or, les gemmes, la soie, la pourpre, l'hermine, toutes les opulences, ne put représenter le visage glorieux autrement que dans un nimbe d'ombre.

« C'est pour cette ombre qu'il faut exalter le Véronèse ! Représentant sous une figure humaine la Cité dominatrice, il sut en exprimer l'esprit essentiel, dont le symbole serait une flamme inextinguible à travers un voile d'eau. Et tel, que je connais bien, ayant plongé son âme dans cette zone sublime, l'en a retirée enrichie d'une puissance nouvelle et, par la suite, a forgé avec des mains plus ardentes son art et sa vie. »

Cet homme-là, n'était-ce pas lui-même ? Dans cette affirmation de sa personne propre, il retrouva toute son assurance et sentit que désormais il était le maître de sa pensée et de sa parole, hors de danger, capable d'entraîner dans les cercles de son rêve l'énorme chimère ocellée, au buste couvert d'écailles splendides, le monstre éphémère et versatile au flanc duquel émergeait filialement la muse tragique, la tête dressée dans l'orbe des constellations.

Obéissant à son geste, les visages innombrables se levèrent vers l'Apothéose, les yeux dessillés contemplèrent avec stupeur ce prodige comme s'ils le voyaient pour la première fois et comme s'ils le voyaient sous un aspect tout nouveau pour eux. Le dos nu de la femme au casque d'or resplendissait sur le nuage avec un relief de vie musculaire si puissant qu'il tentait comme une chair palpable. Et, de cette nudité plus vivace que tout le reste, victorieuse du temps qui, au-dessous

d'elle, avait obscurci les héroïques images des sièges et des batailles, il semblait qu'émanât un enchantement voluptueux dont les souffles de la nuit automnale, respirant par les balcons ouverts, augmentaient la douceur; tandis que, là-haut, les princesses de cette autre cour, penchées sur la balustrade entre les deux colonnes torses, inclinaient leurs visages allumés et leurs seins opulents vers leurs dernières sœurs mondaines.

Alors, dans cet enchantement, le poète jeta ses périodes, ailées comme des strophes lyriques.

Il montra la Ville enflammée de désir et palpitante d'anxiété en ses mille ceintures vertes, étendant ses bras de marbre vers le sauvage Automne dont l'humide haleine lui arrivait embaumée par la mort délicieuse des campagnes et des îles. Il la fit trembler comme l'amante qui espère son heure de joie. Il évoqua les choses, « éloquentes comme si quelque signe invisible eût été attaché à leur apparence visible et que, par un divin privilège, elles eussent vécu dans la supérieure vérité de l'Art ». Il exalta enfin cette sorte de rythmique intelligence qui en élabore studieusement les aspects, comme pour les rendre conformes à une idée et les faire concourir à une fin préconçue. Et Venise alors parut avoir des mains merveilleuses pour composer ses lumières et ses ombres, pour tisser elle-même l'inimitable tissu d'allégories qui la recouvre.

« Et puisque, dans l'univers, la poésie seule est vérité, celui qui sait la contempler et l'attirer à soi par les vertus de la pensée, celui-là est bien près de connaître le secret de la victoire sur la vie. »

En prononçant ces paroles, il avait cherché les yeux de Daniele Glàuro et les avait vus briller de bonheur, sous cet énorme front méditatif qui paraissait gros d'un monde non enfanté. Le docteur mystique était là, près de l'estrade, avec plusieurs de ces disciples inconnus qu'il avait décrits au maître, avides et anxieux, pleins de foi et d'attente, impatients de briser la chaîne de leur servitude quotidienne et de connaître une libre ivresse de joie et de douleur. Stelio les voyait réunis en groupe, comme un noyau de forces massées, le dos aux grandes armoires rougeâtres où gisaient ensevelis les

innombrables volumes d'une sagesse oubliée et inerte. Il distinguait leurs visages ardents et attentifs, leurs longues chevelures, leurs bouches entr'ouvertes avec une stupeur enfantine ou fermées avec une espèce de violence sensitive, leurs yeux clairs ou bruns sur lesquels le souffle des paroles faisait passer tour à tour des lumières et des ombres, comme la brise changeante sur un parterre de fleurs délicates. Il avait la certitude de tenir dans sa main leurs âmes confondues en une seule, et de pouvoir agiter cette âme unique ou l'étreindre dans son poing ou la déchirer ou la brûler comme un léger drapeau.

Tandis que son esprit se bandait et se débandait avec vigueur pour ce continuel décochement, il ne laissait pas de conserver une étrange lucidité d'investigation extérieure, une faculté d'observation matérielle qui devenait plus aiguë et plus nette à mesure que son éloquence s'accélérait et s'enflammait davantage. Il sentait peu à peu son effort devenir plus facile, et que le pouvoir de sa volonté était devancé par une énergie libre et obscure comme un instinct, surgie des profondeurs de son inconscience et opérant par un procédé occulte, invérifiable. Par analogie, il se rappelait certains moments extraordinaires où, dans le silence des veilles, il avait écrit un vers éternel qui lui avait paru, non pas sorti de son cerveau, mais dicté par un dieu violent auquel sa main avait obéi comme un instrument aveugle. C'était à peu près le même étonnement qu'il éprouvait à cette heure, quand son oreille était surprise par la cadence imprévue des mots que proféraient ses lèvres. Dans la communion qui s'était établie entre son âme et l'âme de cette foule, il survenait un prodige presque divin. Au sentiment qu'il avait de sa personne habituelle s'ajoutait quelque chose de plus grand et de plus fort; et il lui semblait que, de minute en minute, sa voix acquérait une plus haute vertu.

C'est alors qu'il aperçut en lui-même, complète et vivante, la figure idéale. Et il l'exprima selon la manière des deux maîtres coloristes qui régnaient en ce lieu, avec le luxe du Véronèse et la fougue du Tintoret, dans le langage de la poésie.

Toutes les vitalités et toutes les transfigurations de la pierre antique où le temps accumula ses mystères et où la gloire grava ses emblèmes, toutes ces alternances de créations et de

destructions merveilleusement faciles qui simulent dans l'eau esclave les libres vicissitudes du ciel ; la fulgurante vibration lumineuse depuis les croix des coupoles gonflées de prière jusqu'aux petits cristaux salins pendus sous l'arche des ponts ; et l'Époux lui-même, incliné sur son char de feu vers la Cité belle, et dans ce juvénile visage inhumain ces lèvres pleines de murmures et de sylvestres silences, et cette sorte de bestialité délicate et cruelle qui contrastait avec de profonds regards d'entendement, et ce sang qui bondissait par tout son corps jusqu'aux pouces de ses pieds agiles, jusqu'aux extrêmes phalanges de ses mains fortes, et tout l'or fauve et toute la pourpre qu'il portait avec lui, — tout passa et rayonna dans la voix du poète... Avec quelle passion, palpitante en ses mille ceintures vertes et sous ses immenses colliers, la Cité s'abandonnait au dieu magnifique !

Alors, emportée dans la spire ascendante des paroles, l'âme de la multitude parut s'élever tout à coup au sentiment de la Beauté comme à une cime jamais atteinte. L'éloquence du maître était secondée par l'expression de toutes les choses d'alentour ; elle semblait reprendre et continuer les rythmes auxquels obéissaient toute la grâce et toute la force figurées sur ces murailles, elle semblait résumer les concordances idéales entre ces formes que l'art humain avait créées et les qualités de l'atmosphère naturelle où elles se perpétuaient. Voilà pourquoi son verbe avait tant de pouvoir et son geste amplifiait si aisément les contours des images ; voilà pourquoi, en chacun des mots prononcés, la vertu suggestive du son rehaussait à ce point le sens de la lettre. Ce n'était pas seulement l'habituel effet d'une communication électrique établie entre l'orateur et l'auditoire ; c'était aussi l'enchantement qui gagnait toutes les pierres du prodigieux édifice et prenait une extraordinaire vigueur à l'insolite contact de toute cette humanité agglomérée et palpitante. Le frisson de la foule et la voix du poète semblaient rendre leur vie primitive aux murs séculaires et ressusciter dans ce froid musée l'esprit originel : — un noyau de puissantes idées, concrétées et organisées dans les substances les plus durables pour attester la noblesse d'une race.

La splendeur d'une jeunesse divine descendait sur les femmes,

comme dans une alcôve somptueuse : car elles avaient ressenti intérieurement l'anxiété de l'attente et la volupté de s'abandonner, à la façon de la Cité belle. Elles souriaient avec une vague langueur, comme exténuées par une sensation trop forte, les épaules nues émergeant de leurs corolles de gemmes. Et les émeraudes d'Andriana Duodo, les rubis de Giustiniana Memo, les saphirs de Lucrezia Priuli, les béryls d'Orsetta Contarini, les turquoises de Zenobia Corner, tous les joyaux héréditaires dont les feux avaient plus que le prix de la matière, comme le décor de la grande salle avait plus que le prix de l'art, mettaient sur les blancs visages de ces patriciennes le reflet des joyeusetés d'autrefois et réveillaient en elles l'âme des voluptueuses qui avaient offert aux amours une chair macérée dans les bains de myrrhe, de musc, d'ambre, et découvert en public leurs seins fardés.

Stelio le voyait, ce buste féminin de l'énorme chimère, sur lequel palpitaient mollement les plumes des éventails; et il sentait passer sur son esprit une ivresse trop chaude, qui le troublait. L'ample vibration partie de lui-même se répercutait en lui-même avec une force multipliée, le secouait si profondément qu'il perdait le sentiment de son équilibre habituel. Il lui semblait qu'il oscillait sur la foule comme un corps concave et sonore où des résonances variées s'engendreraient par une volonté indistincte et pourtant infaillible. Dans les pauses, il attendait avec angoisse le signal de cette volonté, tandis que se prolongeait en lui comme l'écho d'une voix qui n'aurait pas été la sienne et qui aurait proféré des paroles signifiant des pensées pour lui toutes nouvelles. Et ce ciel et cette eau et cette pierre et cet Automne, ainsi représentés, lui paraissaient n'avoir aucun rapport avec ses propres sensations récentes, mais appartenir à un monde de rêve entrevu par lui à mesure qu'il parlait, dans une rapide succession d'éclairs.

Il était stupéfait de ce pouvoir inconnu qui affluait en lui, abolissant les limites de sa personne individuelle et conférant à sa voix solitaire la plénitude d'un chœur. — Telle était donc la trêve mystérieuse que la révélation de la Beauté pouvait octroyer à l'existence quotidienne des multitudes lasses; telle était la mystérieuse volonté qui pouvait envahir

le poète au moment où il répondait à l'âme innombrable qui l'interrogeait sur la valeur de la vie et s'efforçait de se hausser une fois au moins jusqu'à l'Idée éternelle. — A cette heure, il n'était que le messager par qui la Beauté offrait aux hommes, réunis en ce lieu consacré par des siècles de gloires humaines, le don divin de l'oubli. Il ne faisait que traduire dans les rythmes de la parole le visible langage par lequel, en ce même lieu, les nobles ouvriers de jadis avaient exprimé l'aspiration et l'imploration de la race. Et, pendant une heure, ces hommes contempleraient le monde avec des yeux différents, penseraient et rêveraient avec une autre âme.

En esprit, il traversa les murailles qui enserraient cette masse palpitante dans une espèce de cycle héroïque, dans un cercle de rouges trirèmes, de tours fortifiées et de théories triomphales. Ce lieu paraissait maintenant trop étroit à l'exaltation de son sentiment nouveau ; et, une fois encore, il était attiré vers la foule véritable, vers l'immense foule unanime qu'il avait vue ondoyer tout à l'heure dans la conque marmoréenne et pousser vers la nuit étoilée une clameur dont elle-même s'enivrait comme de sang et de vin.

Et ce ne fut pas seulement vers cette multitude, ce fut vers d'infinies multitudes que s'en alla sa pensée ; et il les évoqua serrées dans de profonds théâtres, dominées par une idée de vérité et de beauté, pâles et attentives devant le grand arc de la scène ouvert sur une merveilleuse transfiguration de la vie, ou frénétiques sous la splendeur subite irradiée par une parole immortelle. Et le rêve d'un art plus haut, se dressant une fois encore dans son âme, lui montra les hommes repris de respect pour les poètes comme pour les seuls qui puissent interrompre quelques instants l'angoisse humaine, étancher la soif, dispenser l'oubli. Et il la jugea trop facile, cette épreuve qu'il affrontait : excité par le souffle de la foule, son esprit s'estima capable de créer des fictions gigantesques. Et l'œuvre qu'il nourrissait en lui-même, informe encore, eut un fier tressaillement de vie, tandis que ses yeux voyaient, dressée dans l'orbe des constellations, la Tragédienne, la muse à la voix divulgatrice, qui semblait lui apporter entre les plis de sa robe, recueillie et muette, la frénésie des peuples lointains.

Presque épuisé par l'incroyable intensité de la vie vécue durant cette pause, il se remit à parler sur un ton plus bas. Sa parole eut l'éclat sourd de cette âme automnale que les maîtres de jadis façonnèrent à la Cité belle. Il dit la floraison d'art comprise entre la jeunesse de Giorgione et la vieillesse du Tintoret, et la montra « empourprée, dorée, opulente et expressive comme la pompe de la terre sous la dernière flamme du soleil ».

Ils revécurent, les précurseurs de cet art, avec la pulsation de leurs veines ; — pareils aux Centaures de Pindare qui, ayant connu le pouvoir du vin suave comme le miel, aussitôt repoussèrent le lait de leurs tables et se hâtèrent de boire le vin dans des cornes d'argent.

« Mais ces premiers créateurs n'auraient-ils pas eux-mêmes poussé un cri d'admiration, à voir le sang de la vierge Ursule ruisseler sous les coups du bel archer païen, dans le tableau de Carpaccio? Un sang si vermeil dans une chair nourrie de lait ! Cette scène de meurtre est comme une fête : les archers y portent les armes les plus choisies, les vêtements les plus ornés, avec les attitudes les plus élégantes. L'éphèbe aux cheveux d'or qui, d'un si fier geste de grâce, transperce de flèches la martyre, ne ressemble-t-il pas vraiment à un Éros adolescent, travesti et sans ailes?

» Ce gracieux meurtrier d'innocences (ou peut-être son frère), après avoir déposé l'arc, s'abandonnera demain à l'enchantement de la musique pour rêver un rêve infini de volupté.

» C'est bien Giorgione qui verse en lui l'âme nouvelle et l'y allume d'un désir inapaisable. Sa musique n'est plus la mélodie qu'hier encore les luths répandaient entre les arceaux recourbés sur les trônes, dans les visions du troisième Bellini. Elle continue à monter du clavicorde, sous le toucher de mains religieuses; mais le monde qu'elle éveille est plein d'une joie et d'une tristesse où se cache le péché.

» Quiconque a vu le *Concerto* avec des yeux sagaces, connaît un extraordinaire et irrévocable moment de l'âme vénitienne. Par une harmonie de la couleur, — dont le pouvoir significatif est sans limites comme le mystère des sons, — l'artiste y raconte le premier trouble d'une âme avide à qui,

soudainement, la vie se présente sous l'aspect d'un héritage opime.

» Le moine assis au clavicorde et son compagnon plus âgé ne ressemblent pas à ceux que Vettor Carpaccio représentait fuyant devant la bête apprivoisée par Jérôme, à Saint-Georges-des-Esclavons. Leur essence est plus forte et plus noble; l'atmosphère où ils respirent est plus haute et plus riche, propice à la naissance d'une grande joie ou d'une grande tristesse ou d'un rêve superbe. Quelles sont les notes que ces mains belles et sensitives tirent des touches où elles s'attardent? Des notes magiques, sans doute, puisqu'elles ont la puissance d'opérer chez le musicien une transfiguration si violente. Celui-ci est parvenu au milieu de son existence mortelle, déjà éloigné de sa jeunesse, déjà près de son déclin; et voilà que, seulement alors, la vie se révèle à lui riche de tous les biens comme une forêt chargée de fruits vermeils, dont ses mains, occupées ailleurs, ne connurent jamais le frais velours. Comme sa sensualité est assoupie, il ne tombe pas sous la domination d'une seule image tentatrice; mais il souffre d'une confuse angoisse où le regret domine le désir, tandis que, sur la trame des harmonies qu'il recherche, la vision de son passé — tel qu'il aurait pu être et qu'il ne fut pas — se compose comme un tissu de chimères. Son compagnon devine cette tempête, lui qui est déjà au seuil de la vieillesse, calmé; doux et grave, il touche l'épaule de l'autre avec un geste pacificateur. Mais, avec eux, émergeant de l'ombre chaude comme l'expression même du désir, se trouve aussi le jeune homme au chapeau empanaché et à la longue chevelure : ardente fleur d'adolescence que Giorgione créa sous un reflet de ce mythe hellénique d'où naquit la forme idéale d'Hermaphrodite. Il est là, présent mais étranger, séparé des premiers comme un être qui n'a souci que de son propre bien. La musique exalte son indicible rêve et semble multiplier indéfiniment sa faculté de jouir. Il se sait maître de cette vie qui échappe aux deux autres, et les harmonies recherchées par le musicien ne sont pour lui que le prélude de sa propre fête. Son regard est oblique et intense, détourné vers un certain point comme pour y séduire je ne sais quoi qui le séduirait; sa bouche close est comme une bouche

déjà lourde d'un baiser qui ne serait pas donné encore; son front est si spacieux que la plus touffue des couronnes ne l'embarrasserait pas. Mais, lorsque je songe à ses mains cachées, je les imagine froissant les feuilles du laurier pour s'en parfumer les doigts ».

Les mains de l'animateur rendirent visible ce geste de l'adolescent plein de convoitises, comme si elles eussent réellement exprimé l'essence de la feuille aromatique ; et l'accent de sa voix donna au personnage évoqué un relief si fort que tous les jeunes hommes de l'auditoire crurent voir manifesté leur désir indicible, leur rêve obsédant. Troublés, ils sentaient en eux-mêmes une obscure agitation d'appétits contenus ; et ils entrevoyaient des possibilités nouvelles, ils estimaient dorénavant tangible une proie naguère encore lointaine et inespérée. Çà et là, dans toute la longueur de la salle, Stelio les reconnaissait, adossés aux grandes armoires rougeâtres où gisaient ensevelis les innombrables volumes d'une sagesse oubliée et inerte. Ils étaient debout, occupant les espaces libres du pourtour ; à la façon d'une vivante bordure, ils formaient la limite de cette masse compacte ; et, de même que, dans un drapeau qui flotte au vent, les extrémités frémissent plus fort, de même ils tremblaient davantage au souffle de la poésie.

Stelio les reconnaissait; et il en distinguait plusieurs à la singularité de leur attitude, à l'excès de l'émotion révélée par le pli de leurs lèvres ou par le battement de leurs paupières ou par le feu de leurs joues. Sur la face de l'un, tournée vers l'embrasure du balcon ouvert, il devinait l'enchantement de la nuit automnale et le délice de la brise montant des lagunes. Les regards d'un autre lui désignaient, par un rayon d'amour, une femme assise et comme abandonnée sur elle-même, comme exténuée par un plaisir muet, avec un air indéfinissable de langueur impure, avec un tendre visage de neige où la bouche s'ouvrait comme un alvéole humide de miel.

Il avait une étrange lucidité, qui lui faisait percevoir les choses avec l'évidence des hallucinations fébriles. A ses yeux, tout vivait d'une vie hyperbolique : les portraits des doges, rangés autour de la salle parmi les blanchâtres ondulations

des cartouches, respiraient pour lui comme ces vieillards chauves dont il voyait par moments, là-bas, dans le fond, le geste toujours le même lorsqu'ils essuyaient leur front pâle et moite. Rien ne lui échappait : ni le pleur continu des torches placées dans les petites corbeilles de bronze qui recueillaient la cire jaune comme de l'ambre ; ni l'extrême finesse d'une main chargée d'anneaux qui pressait un mouchoir sur des lèvres douloureuses, comme pour calmer une brûlure ; ni l'enroulement d'une écharpe autour d'épaules nues où la brise nocturne, entrant par les balcons ouverts, faisait courir un frisson de froid. Et néanmoins, tandis qu'il remarquait ces mille aspects fugitifs des choses, sa vue conservait l'image totale de l'énorme chimère ocellée, au buste couvert d'écailles splendides, sur le flanc de laquelle émergeait la muse tragique, la tête dressée dans l'orbe des constellations.

A chaque instant son regard se tournait vers la femme promise, qui se montrait à lui comme le vivant support d'un monde stellaire. Il était reconnaissant à la Foscarina d'avoir choisi cette façon de lui apparaître au moment où pour la première fois il se donnait à la foule. Ce qu'il voyait en elle, à cette heure, c'était, non plus l'amante d'une nuit, au corps mûri par de longues ardeurs, chargé d'expérience voluptueuse, mais le merveilleux instrument de l'art nouveau, la divulgatrice de la grande poésie, celle qui devait incarner dans sa personne changeante les futures fictions de beauté, celle dont la voix inoubliable devait apporter aux peuples la parole attendue. Maintenant, il s'attachait à elle, non par une promesse de volupté, mais par une promesse de gloire. Et, une fois encore, il sentit en lui-même son œuvre informe tressaillir profondément.

Alors son verbe s'embrasa. Il montra la Cité triomphante parée comme pour un banquet délicieux, et le flamboiement de tous les trésors amassés par des siècles de guerres et de trafics, et la fille de Saint-Marc, *Domina Aceli*, y apportant la ceinture d'Aphrodite qu'elle avait retrouvée à Chypre dans un bois de myrtes. Et, tout à coup, l'adolescent aux belles plumes blanches s'avança au milieu du banquet, suivi de son escorte effrénée. Et tel fut le commencement de ce divin automne d'art vers lequel se retournera toujours le regret des

hommes, tant que persistera dans l'âme humaine l'aspiration à dépasser l'étroitesse de l'existence commune pour vivre une vie plus ardente ou pour mourir d'une plus belle mort.

« Je vois Giorgione qui domine la fête, sans reconnaître pourtant sa personne mortelle; je le cherche dans le mystère du nuage igné qui l'enveloppe. Il apparaît moins à la façon d'un homme qu'à la façon d'un mythe. Sur la terre, nul destin de poète n'est comparable au sien. De lui, tout reste ignoré; quelques-uns même sont allés jusqu'à nier son existence. Son nom n'est inscrit sur aucune œuvre, et plusieurs refusent de lui attribuer aucune œuvre certaine. Cependant tout l'art vénitien est enflammé par sa révélation; c'est de lui que le Titien a reçu le secret d'infuser un sang lumineux dans les veines de ses créatures. En vérité, ce que Giorgione représente dans l'Art, c'est l'Épiphanie du Feu. Il mérite qu'on l'appelle « porteur de feu », à l'égal de Prométhée.

» Quand je considère la rapidité avec laquelle ce don sacré passe d'un artiste à l'autre et, de coloration en coloration, va rougeoyant toujours, j'imagine une de ces lampadophories que les Hellènes instituèrent afin de perpétuer la mémoire du Titan fils de Japet. Au jour de la fête, une troupe de jeunes cavaliers athéniens partait au grand galop du Céramique vers Colone, et leur chef agitait une torche allumée à l'autel d'un sanctuaire. Si la torche s'éteignait par l'impétuosité de la course, le porteur la remettait à un compagnon qui la rallumait en courant, et celui-ci à un troisième, et le troisième à un quatrième, et ainsi de suite, toujours en courant, jusqu'au dernier qui la déposait, rouge encore, dans le temple de Prométhée. Par ce qu'elle a de véhément, cette image représente bien pour moi la fête des maîtres coloristes à Venise. Chacun d'eux, même le moins illustre, a tenu au poing, ne fût-ce qu'un instant, le don sacré. Tel d'entre eux, comme ce premier Bonifacio qu'il faut glorifier, a cueilli avec des mains incombustibles la fleur interne du feu. ».

Les doigts du jeune homme cueillirent en l'air la fleur idéale. Et son regard alla vers la sphère céleste pour offrir silencieusement ce don igné à celle qui, là-bas, gardait le divin troupeau zodiacal. « A toi, Perdita!... » Mais la femme souriait, tournée vers une personne lointaine.

Ainsi fut-il, en suivant le fil du sourire, conduit à l'inconnue qui, soudainement, s'illumina pour lui sur un champ obscur.

N'était-ce pas la musicienne dont le nom avait résonné contre la cuirasse du vaisseau, dans le silence et dans l'ombre?

Elle lui apparut semblable à une image intérieure, engendrée tout à coup dans cette partie de son âme où le fantôme de la brusque sensation qu'il avait reçue en pénétrant dans l'ombre projetée par le flanc du vaisseau était demeurée comme un point isolé et indistinct.

Durant une seconde, elle fut belle comme étaient belles en lui les pensées inexprimées.

« La ville à qui de tels créateurs ont composé une âme d'une telle puissance, — reprit le maître, agile sur le flot qui montait, — la plupart ne la considèrent aujourd'hui que comme un grand reliquaire inerte et comme un asile de paix et d'oubli! »

Ce délire lucide, cette exaltation de tous les désirs, cette fièvre impétueuse dont il avait parlé à son amie dans la barque lente, il les rendit alors visibles par des images de soif, de danger et de fureur. N'avait-il pas lui-même cherché passionnément dans l'eau si, par aventure, il n'apercevrait pas au fond une ancienne épée ou un ancien diadème? N'avait-il pas lui-même, dans la ville ambiguë aux trompeuses nonchalances, sursauté d'effroi comme celui qui, reposant avec les doigts de l'aimée sur ses paupières lasses, entendit tout à coup des serpents siffler dans la souple chevelure?

« Ah! si je savais dire de quelle vie prodigieuse elle palpite dans ses mille ceintures vertes et sous ses immenses colliers! Il n'est pas de jour où elle n'absorbe notre âme; et tantôt elle nous la rend intacte et fraîche et toute neuve, d'une nouveauté originelle où demain l'empreinte des choses aura une netteté indicible; et tantôt elle nous la rend infiniment subtile et vorace, comme une flamme qui détruit tout ce qu'elle touche, en sorte que, le soir, parmi les cendres et les scories, nous retrouvons parfois quelque sublimation extraordinaire. Chaque jour, elle nous invite à l'acte qui assure le progrès de notre espèce : l'effort sans trêve pour se surpasser soi-même; elle nous montre la possibilité d'une douleur qui se

transforme en la plus efficace énergie stimulante; elle nous enseigne que le plaisir est le moyen le plus certain de connaissance que nous ait départi la Nature et que l'homme qui a beaucoup souffert est moins sage que l'homme qui a beaucoup joui! »

A cette maxime, qui parut trop audacieuse, un vague murmure désapprobateur courut çà et là dans l'auditoire; la Reine hocha légèrement la tête, en signe de dénégation; quelques dames, par un échange de regards, se témoignèrent l'une à l'autre une gracieuse horreur. Mais tout cela fut balayé par l'acclamation juvénile qui s'élança de toutes parts vers le maître enseignant avec une si franche hardiesse l'art de s'élever par les vertus de la joie jusqu'aux formes supérieures de la vie.

Stelio souriait à reconnaître les siens, très nombreux; il souriait à reconnaître l'efficacité de ses leçons qui déjà, en plus d'un esprit, avaient chassé les nuages de la tristesse inerte et tué la lâcheté des vaines larmes et infusé pour toujours le mépris des douleurs et des molles compassions. Il se réjouissait d'avoir proclamé une fois encore le principe de sa doctrine, jailli naturellement de cette âme d'art qu'il glorifiait. Et ceux qui s'étaient retirés au fond d'un ermitage pour y adorer un triste fantôme n'ayant de vie que dans le miroir terni de leurs yeux; et ceux qui s'étaient créés rois d'un palais sans fenêtres où, de temps immémorial, ils attendaient une visitation; et ceux qui, d'entre les ruines, avaient cru désensevelir l'image de la Beauté, — mais ce n'était qu'un sphinx rongé, qui les tourmentait de ses énigmes sans fin; — et ceux qui, chaque soir, se mettaient sur le seuil de leur porte pour voir arriver l'Étranger mystérieux, au manteau gonflé de dons, et qui, tout pâles, appuyaient l'oreille contre terre pour entendre le pas qui semblait s'approcher; tous ceux que stérilisait un chagrin résigné ou que dévorait un orgueil au désespoir, tous ceux qu'endurcissait une obstination inutile ou que privait de sommeil un espoir continuellement déçu, — tous, il aurait voulu maintenant les appeler à reconnaître leur mal, sous la splendeur de cette âme ancienne et toujours nouvelle.

« En vérité, — dit-il avec l'accent de l'exultation, — si tout le

peuple, abandonnant ses demeures, émigrait aujourd'hui, attiré vers d'autres rivages, comme déjà fut tentée son héroïque jeunesse par la courbe du Bosphore, au temps du doge Pietro Ziani, et que la prière cessât de frapper l'or sonore des mosaïques, et que la rame cessât de perpétuer par son rythme la méditation de la pierre muette, Venise n'en resterait pas moins une Cité de Vie. Les créatures idéales que protège son silence vivent dans tout le passé et dans tout l'avenir. Toujours nous découvrons en elles de nouvelles concordances avec l'édifice de l'univers, des rapprochements imprévus avec l'idée née de la veille, de claires annonces de ce qui n'est en nous qu'un pressentiment, d'ouvertes réponses à ce que nous n'osons pas demander encore. »

Et il dénombra les aspects de ces créatures, leurs significations toujours diverses ; il les compara aux mers, aux fleuves, aux prairies, aux bois, aux rochers. Il en exalta les auteurs, « ces hommes profonds qui ne savent pas l'immensité des choses qu'ils expriment, plongés dans la vie par des millions de racines, non comme des arbres isolés, mais comme de vastes forêts... Continuant l'œuvre de la Nature, de la divine Mère, leur esprit se transforme *en une semblance d'esprit divin*, comme dit Léonard. Et, puisque la force créatrice afflue sans cesse à leurs doigts ainsi que la sève aux bourgeons des arbres, ces hommes créent avec joie. »

Tout le désir de l'artiste obstiné qui halète et peine pour obtenir ce don olympien, toute l'envie qu'il portait à ces gigantesques ouvriers de la Beauté, jamais las et jamais pris de doute, sa soif insatiable de bonheur et de gloire, se trahissaient dans l'accent avec lequel il avait prononcé les dernières paroles. De nouveau, l'âme de la multitude était sous l'empire du poète, sans opposition, tendue et vibrante comme une seule corde faite de mille cordes; et chaque résonance y avait un prolongement incalculable : car en elle se réveillait le sentiment confus d'une vérité connue jadis, que tout d'un coup le poète lui rappelait sous la forme d'un message inouï. Elle ne se trouvait plus étrangère en ce lieu sacré où l'une des plus splendides destinées humaines avait laissé de si larges traces de splendeur ; autour d'elle et au-dessous d'elle, jusqu'aux derniers fonde-

ments, elle sentait vivre la masse du palais séculaire, comme si les souvenirs ne s'y tenaient plus immobiles dans l'ombre du passé, mais circulaient à la façon de brises libres dans une forêt émue. A cette heure, durant la magique trêve que lui octroyaient les vertus de la poésie et du songe, elle semblait retrouver en elle-même les indestructibles caractères des primitives générations, quelque chose comme une vague image des lointaines ascendances, et reconnaître son droit à un antique héritage dont elle aurait été dépouillée, — à cet héritage que le messager lui annonçait encore intact et recouvrable. Elle éprouvait l'anxiété de celui qui va rentrer en possession d'une richesse perdue. Et, dans la nuit qui scintillait aux balcons ouverts, tandis qu'apparaissaient déjà les rouges lueurs de l'incendie qui allait embraser le bassin, il y avait comme l'attente éparse d'un retour promis par la destinée.

Dans la sonorité du silence, la voix solitaire atteignit son apogée :

« Créer avec joie! C'est l'attribut de la Divinité. Il est impossible d'imaginer au sommet de l'esprit un acte plus triomphal. Les paroles mêmes qui le signifient ont la splendeur de l'aurore... »

L'âme innombrable frissonna comme au prélude d'un hymne. A la gloire des créateurs, le poète chanta la noblesse de la race qui depuis avait déchu. Comme le premier Bonifacio, dans la *Parabole du Riche et de Lazare*, il entonna sur une note de feu sa dernière harmonie. Comme le Tintoret, dans les *Noces d'Ariane*, il tressa une guirlande d'étoiles pour couronner cette alliance de Venise et de l'Automne qu'il avait rêvée. Et ces deux ardents chefs-d'œuvre, il les évoqua, non pour interroger le seigneur blond qui écoute le concert assis entre deux courtisanes aux visages lumineux comme des lampes d'ambre pur, ni pour implorer le jeune époux au front ceint de pampres qui offre l'anneau à l'épouse inclinée vers l'onde marine, mais pour retrouver derrière les lignes, dans les profonds accords de la couleur, un pressentiment de belles fatalités.

« Ne reverrons-nous pas, de nos yeux mortels, en quelque soir glorieux, au milieu d'un silence étrange, une galère palpitante d'oriflammes aborder au Palais des Doges? »

Il la voyait, cette galère, au lointain d'un horizon prophétique, sur cette mer italienne où la Beauté descendait encore une fois pour couronner Venise Anadyomène avec une guirlande d'étoiles nouvelles.

« Regardez-le, ce navire ! Il semble porter un message des dieux. Regardez-la, cette Femme symbolique ! Ses flancs sont capables de porter le germe d'un monde. »

Un vaste applaudissement éclata, dominé aussitôt par la clameur des jeunes hommes, jaillie comme un ouragan vers celui qui faisait fulgurer aux yeux inquiets une si grande espérance, vers celui qui professait une foi si clairvoyante dans l'occulte génie de la race, dans la vertu ascensionnelle des idéalités transmises par les pères, dans la souveraine dignité de l'esprit, dans le pouvoir indestructible de la Beauté, dans toutes les hautes valeurs que la barbarie moderne tient pour viles. Les disciples tendaient les bras vers le Maître avec une effusion de reconnaissance, avec un élan d'amour : car il avait allumé leurs âmes comme des flambeaux. En chacun d'eux revivait la créature de Giorgione, l'adolescent aux belles plumes blanches, qui s'avançait vers la riche proie amassée ; et en chacun d'eux semblait multipliée la puissance de jouir.

Leur cri exprimait si bien leur trouble intime que l'animateur en trembla et fut traversé par un flot soudain de tristesse, en songeant à la cendre de ce feu passager, en songeant aux cruels réveils du lendemain. Contre quels âpres obstacles devait se briser ce terrible désir de vivre, cette violente volonté de façonner pour son propre destin les ailes de la Victoire et de bander toutes les énergies de son être vers le but sublime !

Mais la nuit favorisait le juvénile délire. Tous les rêves de domination, de volupté et de gloire que Venise avait bercés, puis étouffés dans ses bras de marbre, ils ressuscitaient tous des fondements du Palais, entraient par les balcons ouverts, palpitaient comme un peuple renaissant, sous les volutes de ce ciel riche et lourd, pareil à un trésor suspendu. La force qui, sur l'ample voûte et sur les hautes murailles, gonflait la musculature des dieux, des rois et des héros, la beauté qui, dans la nudité des déesses, des reines et des courtisanes, coulait

comme une musique visible, la force et la beauté humaines transfigurées par des siècles d'art s'harmonisaient en une seule forme que ces enivrés croyaient avoir sous les yeux réelle et respirante, érigée là par le poète nouveau.

Et ils exhalaient leur ivresse dans cet immense cri vers celui qui avait offert à leurs lèvres avides la coupe de son vin. Tous voyaient maintenant l'inextinguible flamme à travers le voile de l'eau. Et déjà tel d'entre eux s'imaginait lui-même froissant les feuilles du laurier pour s'en parfumer les doigts; et déjà tel autre avait résolu de retrouver au fond d'un canal taciturne l'antique épée et l'antique diadème.

*
* *

A présent, sous les lambris, du Musée voisin, Stelio Effrena était seul avec les statues, incapable de supporter aucun autre contact, pris du besoin de se recueillir et d'apaiser en lui-même cette singulière vibration par laquelle il lui avait semblé que son essence allait se répandant, diffuse à travers l'âme innombrable. Des récentes paroles, il ne retrouvait pas trace dans sa mémoire ; des récentes images, il n'apercevait aucun vestige. Seule persistait au milieu de son esprit cette « fleur du feu » qu'il avait fait naître à la gloire du premier Bonifacio et cueillie lui-même de ses doigts incombustibles pour l'offrir à la femme qui s'était promise. Il revoyait comment, à l'instant précis de cette offrande spontanée, la femme avait détourné la tête, et comment, au lieu du regard absent, il avait rencontré le sourire indicateur. Alors le nuage de l'ivresse, qui était sur le point de s'envoler, se condensa de nouveau en lui sous la forme vague de la musicienne ; et il lui sembla que celle-ci, tenant à la main la fleur du feu, dans une attitude souveraine, émergeait sur son agitation intérieure comme sur une tremblante mer d'été. De la salle du Grand Conseil arrivèrent à lui, comme pour célébrer cette image, les premières notes de la symphonie de Marcello, symphonie dont le mouvement fugué révélait aussitôt le caractère du grand style. Une idée sonore, précise et forte comme une personne vivante, se développait selon la mesure de sa puissance. Et il y reconnut la vertu de ce même principe

autour duquel, comme autour d'un thyrse, il avait enroulé les guirlandes de sa poésie.

Alors, le nom qui avait déjà résonné contre la cuirasse du vaisseau dans le silence et dans l'ombre, le nom qui, dans les ondes infinies des cloches crépusculaires, s'était perdu comme une feuille sibylline, lui parut proposer ses syllabes à l'orchestre comme un thème nouveau que recueillirent les archets. Violons, violes et violoncelles le chantèrent tour à tour; les éclats soudains des trompettes héroïques l'exaltèrent; enfin tout le quatuor le fit jaillir d'un seul coup dans le ciel de la joie où plus tard devrait briller la couronne d'étoiles offerte à Ariane par Aphrodite d'or.

Le jeune homme éprouva un trouble singulier, presque religieux, devant cette annonciation. Il comprit tout ce que valait pour lui, en cet inestimable moment lyrique, de se trouver seul au milieu des statues blanches et immobiles. Un lambeau de ce même mystère que, sous le flanc du vaisseau, il avait effleuré comme on effleure un voile fugitif, semblait onduler maintenant sur ses yeux, dans cette salle déserte et pourtant si voisine de la multitude humaine. — Ainsi, sur le rivage, près du flot, se tait une conque marine. — Il croyait sentir encore une fois, comme il l'avait déjà sentie à certaines heures inoubliables, la présence de son destin qui allait donner à son âme une impulsion nouvelle et peut-être y susciter une volonté merveilleuse. Et, considérant la médiocrité des mille destins obscurs suspendus sur les têtes de cette foule attentive aux apparitions de la vie idéale, il se félicita de pouvoir adorer à l'écart ce démon propice qui venait le visiter secrètement pour lui offrir dans le nom d'une amante inconnue un don enveloppé.

Il tressaillit, à l'éclat des voix humaines qui saluaient d'une triomphale acclamation le dieu invaincu:

Viva il forte, viva il grande...

La salle profonde résonna comme une immense timbale vigoureusement frappée; et le résonnement se propagea par l'Escalier des Censeurs, par l'Escalier d'Or, par les galeries, par les vestibules, jusqu'aux Puits, jusqu'aux fondations du palais, comme un tonnerre d'allégresse dans la nuit sereine.

Viva il forte, viva il grande
Vincitor dell' Indie dome [1] *!*

Il semblait, vraiment, que le chœur saluât l'apparition du Dieu magnifique évoqué par le poète sur la Cité belle. Il semblait que les plis de ses pourpres frémissent dans ces notes vocales comme des flammes dans des chalumeaux de cristal. La vivante image ondoyait sur la foule qui la nourrissait de son propre rêve.

Viva il forte, viva il grande...

Dans cet impétueux mouvement fugué, les basses, les contraltos, les soprani répétaient l'acclamation frénétique vers l'Immortel aux mille noms et aux mille couronnes, « né sur des lits ineffables, pareil à un jeune garçon dans sa première adolescence ». Toute l'antique ivresse dionysiaque renaissait et s'épanchait en ce chœur divin. La plénitude et la fraîcheur de la vie dans le sourire de Lyæos, de celui qui délivre des chagrins l'âme des hommes, s'y exprimaient avec un lumineux jaillissement de joie. Les torches des Bacchantes y flamboyaient et y crépitaient. Comme dans l'hymne orphique, un reflet d'incendie y venait illuminer le front juvénile orné de boucles bleuâtres. « Quand la splendeur du feu envahit toute la terre, seul il enchaîna les stridents tourbillons de la flamme. » Comme dans l'hymne homérique, y palpitait le sein stérile de la mer, y retentissait en cadence le choc mesuré des rames qui poussaient le navire bien construit vers les terres inconnues. Le Fleurissant, le Fructifère, le Remède visible pour les mortels, la Fleur sacrée, l'Ami du plaisir, Dionysos libérateur tout à coup réapparaissait aux yeux des hommes sur les ailes du chant, couronnait pour eux de félicité cette heure nocturne ainsi qu'une coupe débordante, plaçait devant eux une fois encore les biens sensibles de la vie.

Le chant croissait en force; dans l'essor, les voix se fondaient. L'hymne célébrait le dompteur des tigres, des panthères, des lions et des lynx. On entendait les cris des Ménades, la tête renversée en arrière, les cheveux épars, les robes dénouées, heurtant les cymbales, agitant les crotales : — évohé!

1. « Vive le fort, vive le grand — vainqueur des Indes subjuguées ! »

Mais voilà que, tout à coup, s'élevait des sonorités héroïques un large rythme pastoral évoquant le Bacchus thébain, au front pur ceint de pensées suaves :

Quel che all'olmo la vite in stretto nodo
Pronuba accoppia, e i pampini feconda [1]...

Deux voix, seules, en une succession de sixtes, chantaient les noces végétales, le vert mariage, les liens flexueux. L'image de la barque chargée de grappes comme la cuve prête pour la vendange, cette image déjà créée par la parole du poète, passait de nouveau dans les yeux de la multitude. Et de nouveau le chant accomplit le prodige dont fut témoin le prudent pilote Médéide : « Et voilà qu'un vin doux et parfumé coula par tout le noir et rapide navire... Et voilà que, jusqu'au haut de la voile, une vigne grimpa ; et d'innombrables raisins y pendaient. Et un beau lierre sombre s'enroulait à la vergue, et il était couvert de fleurs, et de beaux fruits naissaient parmi son feuillage. Et tous les tolets des rames avaient des guirlandes... »

L'esprit de la fugue passait alors dans l'orchestre et s'y déployait légèrement en belles volutes, tandis que les voix battaient sur la trame orchestrale, d'une percussion simultanée. Et de nouveau, tel un thyrse brandi sur la troupe bachique, une voix seule fit monter la mélodie nuptiale où riait la grâce de l'hymen agreste :

Viva dell'olmo
E della vite
L'almo fecondo
Sostenitor [2] *!*

Les voix seules évoquaient l'image de Thyades debout qui, parmi les fumées de l'ivresse, balanceraient mollement leurs thyrses ornés de corymbes et de pampres, vêtues de longues robes safranées, le visage en feu, lascives comme ces femmes du Véronèse qui s'inclinaient sur les balustres aériens pour boire le chant.

Mais l'acclamation héroïque s'éleva dans un transport final. Le visage du dieu conquérant reparut parmi les torches

1. « Celui qui, d'un nœud étroit, marie la vigne à l'ormeau, — les accouple et féconde les pampres... »

2. « Vive de l'ormeau — et de la vigne — le nourricier, le fécond — soutien ! »

frénétiquement secouées. A l'unisson, dans un suprême élan d'allégresse, les voix et l'orchestre tonnèrent vers l'énorme chimère ocellée, sous le trésor suspendu de ce ciel, dans cette enceinte de rouges trirèmes, de tours crénelées et de théories triomphales.

Viva dell' Indie,
Viva de' mari,
Viva de' mostri
Il domator[1]*!*

Stelio Effrena était venu sur le seuil ; à travers la presse qui s'ouvrait devant lui, il avait pénétré dans la salle ; il s'était arrêté près de l'estrade occupée par l'orchestre et les chanteurs. Ses yeux inquiets cherchaient la Foscarina près de la sphère céleste, mais ne l'y rencontraient pas. La tête de la Muse tragique ne se dressait plus dans l'orbe des constellations. — Où était-elle ? Où s'était-elle retirée ? Le voyait-elle sans qu'il la vît ? — Une anxiété confuse l'agitait ; et les visions qu'il avait eues, le soir, sur les eaux, remontaient dans son esprit, indistinctes, accompagnées par les paroles de la suprême promesse. En regardant les balcons ouverts, il pensa que peut-être elle était allée respirer l'air nocturne et que, penchée peut-être sur la balustrade, elle sentait sur sa nuque froide passer le flot musical et qu'elle en jouissait comme du frisson communiqué par des lèvres tenaces.

Mais l'attente de la voix divine domina en lui toute autre impatience, abolit toute autre anxiété. Il s'aperçut qu'il s'était fait dans la salle un grand silence, comme à l'instant où il avait desserré les lèvres pour proférer la première syllabe. De même qu'en cet instant, le monstre éphémère et versatile, aux mille visages humains, semblait se tendre et se faire muet et se faire vide pour recevoir une âme nouvelle.

Quelqu'un chuchota près de lui le nom de Donatella Arvale. Il tourna les yeux vers l'estrade, par delà les violoncelles qui formaient une haie brune. La cantatrice demeurait invisible, cachée dans la forêt délicate et frémissante d'où allait s'élever l'harmonie douloureuse qui accompagne la lamentation d'Ariane.

Enfin, dans le silence favorable, s'éleva un prélude de vio-

1. « Vive des Indes, — vive des mers, — vive des monstres, — le dompteur ! »

lons. Les violes et les violoncelles unirent à cette plainte suppliante un plus profond soupir. N'était-ce pas, après la flûte et le crotale, après les instruments orgiaques dont les sons troublent la raison et provoquent le délire, n'était-ce pas l'auguste lyre dorienne, grave et suave, harmonieux support du chant? Ainsi du bruyant Dithyrambe était né le Drame. La grande métamorphose du rite dionysiaque, la frénésie de la fête sacrée devenant la créatrice inspiration du poète tragique, était figurée dans cette alternance musicale. L'ardent souffle du dieu thrace avait donné la vie à une forme sublime de l'Art. La couronne et le trépied, prix décernés à la victoire du poète, avaient remplacé le bouc lascif et la corbeille de figues attiques. Eschyle, gardien d'une vigne, avait été visité par le dieu, qui lui avait infusé son esprit de flamme. Sur le flanc de l'Acropole, près du sanctuaire de Dionysos, un théâtre de marbre était édifié, capable de contenir le peuple élu.

Ainsi tout à coup, dans le monde interne de l'animateur, s'ouvraient les routes des siècles prolongées à travers l'éloignement des mystères primitifs. Cette forme de l'art à laquelle tendait maintenant l'effort de son génie attiré par les obscures aspirations des multitudes humaines, lui apparaissait dans la sainteté de ses origines. La divine douleur d'Ariane, montant comme un cri mélodieux hors du Thyase furibond, faisait tressaillir une fois de plus l'œuvre qu'il nourrissait en lui-même, informe encore, mais déjà viable. Du regard, sur l'orbe des constellations, il chercha la muse à la voix divulgatrice. Ne l'ayant pas l'aperçue, ses yeux revinrent à la forêt des instruments d'où montait la plainte.

Alors, d'entre les grêles archets qui brillaient comme de longs plectres, s'élevant et s'abaissant sur les cordes par un mouvement alternatif, surgit la cantatrice, droite comme une tige; et, comme une tige, elle se balança un moment sur l'harmonie étouffée. La jeunesse de son corps agile et robuste resplendissait à travers l'étoffe de son vêtement comme une flamme à travers un mince ivoire poli. S'élevant et s'abaissant autour de sa blanche personne, les archets semblaient tirer leur note de la musique secrète qui résidait en elle. Lorsque ses lèvres s'arrondirent, Stelio reconnut la pureté et la force

de la voix avant même qu'elle fût modulée, comme s'il avait vu le jet d'une source vive monter dans une statue de cristal.

Come mai puoi
Vedermi piangere?...

La mélodie de l'antique amour et de l'antique douleur coula de cette bouche avec une expression si pure et si forte que soudain, dans l'âme innombrable, elle se convertit en une félicité mystérieuse. Était-ce bien la divine plainte de la fille de Minos, abandonnée sur la rive de Naxos déserte, les bras en vain tendus vers le blond Étranger? La fable s'évanouissait, l'illusion du temps était abolie. Ce qui s'exhalait dans cette voix parfaite, c'était l'éternel amour et l'éternelle douleur des dieux et des hommes. L'inutile regret de toute joie perdue, le rappel de tout bien fugitif, l'imploration suprême à toute voile s'enfuyant sur les mers, à tout soleil se cachant derrière les montagnes, et l'implacable désir, et la nécessité de la mort, toutes ces choses passaient dans le chant solitaire, transmuées par la vertu de l'art en sublimes essences que l'âme pouvait recevoir sans souffrance. Les paroles s'y dissolvaient, y perdaient toute signification, s'y changeaient en notes d'amour et de douleur infiniment révélatrices. Pareille à un cercle qui serait clos mais qui se dilaterait continuellement selon le rythme même de la vie universelle, la mélodie avait enveloppé l'âme de la foule, qui se dilatait avec elle dans une immense félicité. Par les balcons ouverts, dans le calme absolu de la nuit automnale, cet enchantement se répandait sur les eaux placides, montait jusqu'aux étoiles vigilantes, plus haut que les mâts immobiles des navires, plus haut que les tours sacrées, demeures des bronzes maintenant muets. Pendant les interludes, la cantatrice penchait sa tête juvénile et restait inanimée comme une statue, blanche dans la forêt des instruments, parmi les longs plectres, bien loin de ce monde qu'en peu de minutes son chant avait transfiguré.

*
* *

Descendu dans la cour furtivement afin de se soustraire à la curiosité importune, Stelio s'était réfugié vers un coin d'om-

bre ; et, de là, il épiait si, parmi la foule, n'apparaîtraient pas en haut de l'Escalier des Géants les deux femmes, l'actrice et la cantatrice, qui devaient le rejoindre près du puits.

D'instant en instant son attente devenait plus anxieuse, tandis que lui arrivait le cri tumultueux qui s'élevait autour des murs extérieurs du Palais pour aller se perdre dans le ciel éclairé d'un reflet d'incendie. Une joie presque terrible se propageait dans la nuit sur la Ville Anadyomène. Il semblait que tout à coup une respiration véhémente fût venue dilater les poitrines et qu'une surabondance de vie sensuelle gonflât les artères des hommes. C'était la reprise où le chœur bachique célèbre la couronne d'étoiles posée par Aphrodite sur la tête oublieuse d'Ariane, qui avait provoqué ce cri de la foule pressée sur le Môle, au-dessous des balcons ouverts. Lorsque dans l'élévation finale, sur le mot *Viva!* le chœur des Ménades, des Satyres et des Égipans avait éclaté à l'unisson, le chœur populaire lui avait répondu comme un formidable écho répercuté dans le bassin de Saint-Marc. Et on avait pu croire qu'à cette minute le délire dionysiaque, se ressouvenant des antiques forêts brûlées durant les nuits sacrées, donnait le signal de l'incendie où finalement devait resplendir la beauté de Venise.

Le rêve de Pâris Eglano — le spectacle des prodigieuses flammes offert à l'amour sur la couche flottante— se présenta dans un éclair au désir d'Effrena. Ses prunelles gardaient la persistante image de Donatella, — de la gracieuse figure juvénile aux reins arqués et puissants, dressée au-dessus de la forêt sonore, parmi les plectres dont le mouvement alternatif semblait tirer les notes de la musique secrète qui résidait en elle. — Et, pris d'une étrange angoisse, il évoqua aussi l'image de l'autre : — empoisonnée par l'art, chargée d'expérience voluptueuse, avec le goût de la maturité et de la corruption dans sa bouche éloquente, avec la sécheresse des vaines fièvres dans ses mains qui avaient exprimé le suc des fruits fallacieux, avec les vestiges de cent masques sur son visage qui avait simulé la fureur des passions mortelles. Cette nuit enfin, après l'intervalle d'un long désir, il allait recevoir le don de ce corps qui n'était plus jeune, qu'avaient amolli toutes les caresses et qu'il ne connaissait pas encore. Combien il avait

palpité et tremblé, tout à l'heure, au flanc de cette femme taciturne, en naviguant vers la ville sur cette eau qui semblait pour tous les deux couler dans une clepsydre effroyable! Ah! pourquoi maintenant venait-elle à sa rencontre en compagnie de cette autre tentatrice? Pourquoi plaçait-elle à côté de sa science désespérée la splendeur pure de cette jeunesse?

Il frissonna quand il aperçut dans la foule, en haut de l'escalier marmoréen, à la lueur des torches fumeuses, la personne de la Foscarina, si serrée contre celle de Donatella Arvale que l'une se confondait avec l'autre dans une même blancheur. Il les suivit du regard jusqu'au bas des marches, anxieux comme si, à chaque pas, elles avaient posé le pied sur le bord d'un abîme. L'inconnue, pendant ces heures brèves, avait déjà vécu dans l'âme du poète une vie fictive si intense qu'en la voyant s'approcher il éprouvait un trouble comparable à celui qu'il eût éprouvé à voir tout d'un coup venir au devant de lui l'incarnation respirante de l'une des idéales créatures engendrées par son art.

Elle descendait avec lenteur, dans le flot humain. Derrière elle, le Palais des Doges, traversé de larges clartés et de bruits confus, faisait penser à quelqu'un de ces réveils fabuleux qui subitement, au fond des forêts, transfigurent les châteaux inaccessibles où croît depuis des siècles une royale chevelure. Les deux Géants gardiens rougeoyaient à la rougeur des torches; l'ogive de la Porte Dorée étincelait de petites flammes; en arrière de l'aile septentrionale, les cinq coupoles de la Basilique régnaient dans le ciel comme d'énormes mitres parsemées de chrysolithes. Et l'immense clameur montait, montait parmi l'entassement des marbres, forte comme le mugissement de la tempête contre les murailles de Malamocco.

Dans ce tumulte, Effrena voyait s'avancer vers son désir les deux tentatrices, l'une et l'autre échappées de la foule comme de l'embrassement d'un monstre. Et son désir lui représentait d'extraordinaires communions, qui se réaliseraient avec la facilité des rêves et la solennité des cérémonies liturgiques. Il se dit que Perdita lui amenait cette magnifique proie pour une fin secrète de beauté, pour quelque haute œuvre de vie qu'elle voulait accomplir avec lui. Il se dit que, cette nuit même,

elle lui adresserait d'admirables paroles. Et sur son esprit repassa la mélancolie qu'il avait éprouvée en se penchant sur la margelle de bronze pour contempler dans ce sombre miroir le reflet des étoiles ; et il s'attendit à un événement qui remuerait jusque dans la dernière profondeur de son être cette âme secrète qui s'y tenait immobile, étrangère et intangible. A la vertigineuse accélération de ses pensées, il reconnut l'imminence de ce délire que seules pouvaient lui donner les vertus de la lagune. Et, sortant de l'ombre, il alla au-devant des deux femmes, avec un pressentiment enivré.

— Oh ! Effrena, — dit la Foscarina en arrivant au puits, — je n'espérais plus vous trouver. Nous avons tardé beaucoup, n'est-ce pas ? Mais nous étions prises dans la foule et ne pouvions nous en dégager.

Puis, se tournant vers sa compagne, avec un sourire, elle ajouta :

— Donatella, voici le Maître du Feu.

Sans parler, mais avec un sourire, Donatella Arvale répondit à la profonde inclination du jeune homme.

La Foscarina reprit :

— Il faut que nous allions à la recherche de la gondole. Elle nous attend près du Pont de la Paille. Nous accompagnez-vous, Effrena ? Profitons du moment. La foule se précipite sur la Piazzetta. La reine sort par la Porte de la Carte.

Un long cri unanime salua l'apparition de la reine blonde et emperlée au haut de l'escalier où jadis le Doge élu recevait l'insigne ducal en présence du peuple. Une fois encore le nom de la fleur et de la perle fut répété aux échos du marbre. Des foudres joyeuses crépitèrent dans le ciel ; mille colombes ardentes s'envolèrent des pinacles de Saint-Marc, messagères du Feu.

— L'Épiphanie du Feu ! s'écria la Foscarina en arrivant au Môle, devant ce prestigieux spectacle.

Donatella Arvale et Stelio Effrena s'arrêtèrent à côté d'elle, étonnés. Ils se regardèrent avec des yeux éblouis. Et leur visage resplendissait, embrasé par les reflets, comme s'ils se fussent penchés sur une fournaise ou sur un volcan.

GABRIELE D'ANNUNZIO.

(*A suivre.*) (Traduction de G. Hérelle.)

LA GUERRE DE COURSE

ET

LA DÉFENSE NAVALE[1]

L'affaire de Fashoda a mis la France à deux doigts de la guerre. Si on l'eût faite, on eût été vaincu.

Vingt fois, en dix ans, on a pu saisir le fait que la marine française n'est pas en état de vaincre ; par suite, la politique n'est pas en mesure de commander, ni même de débattre les questions les plus importantes sur un pied d'égalité. Il y a quinze mois déjà passés, la France a perdu l'Égypte pour la deuxième fois, faute de cinquante croiseurs et de trois cents petits bâtiments, nécessaires ceux-ci à la défense des côtes,

1. Entre un grand nombre d'ouvrages, se reporter surtout aux suivants : 1° Amiral Aube, *A terre et à bord*, notes d'un marin, 1 vol. in-12, 1884, Berger-Levrault ; — 2° Amiral Fournier, *la Flotte nécessaire*, 1 vol. in-12, 1896, Berger-Levrault ; — 3° Amiral Réveillère, articles parus dans *la Marine française*, 1889 à 1897 ; — 4° Commandant Gougeard, *la Marine de guerre*, 1 vol. in-8°, 1884, Berger-Levrault ; — 5° Commandant Z et Montéchant, *Guerres navales de demain*, 1 vol. in-12, 1891, Berger-Levrault ; — 6° Commandant Z et Montéchant, *Essai de Stratégie navale*, 1 vol. in-8°, 1893, Berger-Levrault ; — 7° Lieutenant de vaisseau Guierre, *l'Avenir de la Torpille*, 1 vol. in-12, 1898, Berger-Levrault ; — 8° Lieutenant X, *la Guerre avec l'Angleterre*, 1 vol. in-12, 1899, Berger-Levrault ; — 9° Captain Mahan, *Influence de la Puissance navale dans l'Histoire* (traduction du Capitaine de vaisseau Boisse), 1 vol. in-8°, 1899, H. May ; — 10° Captain Mahan, *la Guerre sur mer* (traduction du comte de Diesbach), 1 vol. in-8°, 1900, Berger-Levrault ; — 11° Édouard Lockroy, *la Défense navale*, 1 vol. in-8°, 1899, Berger-Levrault ; — 12° ***, articles parus dans la *Revue de Paris*, 1895, 1897, 1898.

ceux-là à forcer l'Angleterre dans ses retranchements. Il fallait se donner les armes, dont on a si cruellement alors senti le manque ; il fallait du moins l'essayer. On n'a seulement pas eu l'air d'y penser. Une écume d'injures et de menaces sans portée, méprisables par conséquent, contre un ennemi très puissant, qui ne se prive pas en effet de mépriser, mais qui se souvient toujours, — et ce fut tout. Il semble qu'un sommeil pèse sur la France, que traversent seulement les sursauts du cauchemar. On ne prend pas ainsi le chemin de la victoire ; et les cris même n'y mènent point. De ces fameux patriotes, qui ont rempli la ville de leurs clameurs depuis quinze mois, pas un seul n'a songé au redressement de notre état naval. S'ils avaient fait pour la marine la centième partie des efforts qu'ils ont faits contre un seul homme, peut-être une nouvelle humiliation nous eût été épargnée : celle d'avoir les mains liées, quand se joue la plus belle partie du monde ; celle de perdre contre l'Angleterre une occasion de vaincre telle qu'il n'en fut pas offert depuis un siècle à l'Europe, — et qu'on ne la retrouvera pas.

Je répète une fois encore : « Où sont les cinquante ou soixante croiseurs ? où les deux cents torpilleurs et les cent sous-marins qui nous manquent ? »

Ce n'est pas un rôle à jouer d'être vaincu. Il faut vaincre. La plus noble défaite est encore misérable : elle se vante elle-même, plus qu'elle n'est vantée. Ceux qui sont les plus forts, malgré tout, l'emportent. On admire les plus faibles, s'ils l'ont mérité ; puis ils disparaissent, oubliés, tandis qu'on compte avec les autres. L'univers n'est plein que de chiens vivants, qui narguent des lions morts.

Dans une guerre navale, la France serait vaincue, cette année, comme elle l'eût été l'année dernière. Et comme elle le sera dans cinq ans, si elle s'en tient aux erreurs que le nouveau programme de la marine consacre. Il est un moyen de combattre à armes égales, et même de faire la loi. Il exige une réforme navale. S'y décidera-t-on enfin ?

I

POLITIQUE ET STRATÉGIE

Le premier principe d'une bonne politique navale est de regarder la guerre avec l'Angleterre comme inévitable. Quoi qu'il y paraisse, il n'y a pas un meilleur moyen de l'éviter.

Une fois pour toutes, et d'abord, il est nécessaire d'établir que s'attendre à cette guerre ce n'est pas vouloir la faire, ni la désirer.

La guerre avec l'Angleterre serait un immense malheur. L'Angleterre est de bien loin la plus belle colonie de la France; elle en est le marché le plus important. Le quart du commerce extérieur de la France se fait avec l'Angleterre. La Russie achète vingt fois moins à son alliée. Sans doute, l'alliance russe est essentielle ; et l'alliance anglaise n'est pas nécessaire. Cependant il faut avoir l'idée nette de ce que l'amitié de la France et de l'Angleterre — ou si l'on aime mieux, leur inimitié non déclarée — représente d'intérêts français. Il y a une foule immense de paysans, d'ouvriers, de fermiers, de marchands et de matelots, entre Dunkerque et Nantes, qui ne produisent de la viande, des laitages, du blé, des étoffes et toutes sortes d'objets que pour le compte d'un seul et solide client, qui est l'Angleterre. Les pires déclamations ont peu de force contre de tels faits; il serait assez fâcheux qu'elles en eussent. Tel, à Paris, qui déclame contre l'Angleterre, pour vendre son journal, va contre les intérêts de dix millions de Français, qui dépendent de la paix.

Dans l'état de notre institution navale, la France ira jusqu'au bout de la patience, afin d'éviter la guerre. Mais il peut arriver, néanmoins, qu'on ne l'évite pas. D'où la nécessité de s'armer. En tout cas, il faut temporiser : le temps est maintenant contre l'Angleterre; elle touche à la limite de la production en bâtiments de guerre; elle n'a, du reste, qu'à conserver son avance sur les flottes rivales. Elle ne la perdrait que si l'Europe entière se mettait à construire : l'Europe peut, en

dix ans, se porter au niveau de l'Angleterre. Il est chimérique d'y compter. D'ici là, l'Angleterre fera tout ce qu'elle peut pour ruiner et pour battre la France, dans la politique d'abord, et sur mer, si ce n'est pas assez de la diplomatie. Il nous faut donc faire tout le possible pour donner à ce pays les armes les moins vulnérables; et, jusque-là, ne répondre à chaque coup de force, fût-ce à des coups de pied, que par un accroissement continu de la marine.

La France ne fera, de longtemps, la guerre à l'Angleterre que pour des raisons sentimentales, beaucoup plus que positives. Au contraire, l'Angleterre y a ses intérêts. Et c'est ce qui rend la guerre possible. Sans compter la frénésie d'orgueil où l'abus heureux de la force entraîne de plus en plus l'Angleterre. Tous ceux qui ont voyagé dans le pays savent quel abîme sépare désormais les générations nouvelles de l'ancienne. Le peuple anglais s'américanise tous les jours; il n'est presque plus de libéraux; l'ivresse de l'empire s'étend à tous les esprits. Le culte de la force n'y est pas moins général qu'en Allemagne, mais beaucoup plus affiché et plus cynique. Il se complique d'un instinct de sport, qui le rend surtout dangereux : prétendant à la domination universelle, les Anglais sont prêts à se battre et à vaincre qui que ce soit, pour s'en montrer les plus dignes. Car c'est à cette basse opinion de boxeurs qu'ils en sont venus, mesurant à la vigueur du poing la validité des droits, et la qualité de la civilisation à la forme des muscles.

A la fin de 1898, la France était comme désarmée en face d'une Angleterre plus puissante qu'elle ne fut jamais. Lord Brassey pouvait dire[1] : *Les escadres anglaises de la Méditerranée et de la Manche ont une supériorité écrasante sur les escadres françaises correspondantes. Jamais les escadres britanniques n'ont été aussi fortes. La marine anglaise n'a jamais été en meilleur état depuis les guerres de Napoléon.* Le premier lord de l'amirauté déclarait, il y a six mois : « Nous ne désirons pas commencer les premiers une lutte pour la suprématie navale, mais notre devoir sacré est de la maintenir.

1. Préface de *Naval Annual 1899*. Qu'on retienne ce fait.

Nous devons toujours avoir une force navale égale à celle des forces réunies des deux autres nations les plus puissantes sur mer après nous[1]. » Au même moment, M. Lockroy, à peine arrivé aux affaires, en présence d'une guerre imminente, mesura l'étendue d'un immense péril. « Ce péril existe, dit-il, je l'ai vu de près... Rien n'était prêt et en ordre... — Involontairement, nous pensions à l'Espagne... *Rien n'avait été préparé pour la guerre. Il semblait que la marine ne dût jamais avoir à combattre... — De plan de campagne, il n'en existait pas.* Quelques considérations vagues, fourmillant d'erreurs, en tenaient lieu... — En Corse, pas un seul port, un seul arsenal, où l'escadre de défense puisse se ravitailler ou se réparer. A ce point de vue, rien... La situation en Tunisie n'était pas moins grave... L'Algérie n'était en aucune façon armée du côté de la mer... L'Inspecteur général de l'artillerie de la marine disait, en 1897 : Si la guerre venait à éclater à bref délai, *aucun des points d'appui de la flotte ne serait en état de remplir le rôle militaire qu'il doit jouer*[2]. »

Enfin, le chef d'état-major général de la marine, dans une lettre rendue publique, n'hésitait pas à déclarer que le système actuel « constitue un état de choses qui ne peut qu'engendrer le désordre et préparer la défaite[3] ». Cependant, les Anglais avaient 40 bateaux de guerre dans la Méditerranée; 10 000 hommes et 500 canons à Gibraltar; 16 000 hommes à Malte et 200 canons, avec un immense matériel de débarquement. Il y avait 500 soldats et 24 canons à Bizerte, pour repousser une invasion probable[4].

1. M. Goschen, à la Chambre des communes, le 29 juillet 1899. Qu'on retienne aussi cette formule.

2. *La Défense navale*, passim, p. XXVI, 9, 130, 151, 156 162, 168, 189.

3. Lettre de M. le vice-amiral C. de Cuverville à M. Fleury-Ravarin, député.

4. Partout, il en était de même. En un point comme Sierra-Leone, quatre croiseurs surveillaient Dakar. Les escadres avaient leur plein de charbon, de munitions et de vivres. A La Valette, toutes les nuits les torpilleurs anglais faisaient des sorties. Quelques-uns poussèrent une reconnaissance jusqu'à Bizerte, pendant le voyage de M. Lockroy. On faisait du matin au soir des exercices de tir, et l'essai de projectiles à grands explosifs. Les troupes campaient sous la tente autour des fortifications.

« Dans le même temps, raconte M. Lockroy, une vingtaine d'officiers anglais en civil débarquaient à Bizerte par le paquebot, et pendant quelques jours se promenaient aux environs. Un amiral anglais, retraité, venait s'établir dans la ville pour y passer la saison d'hiver. » (*Op. cit.*, 158, 159.)

Ce tableau, et la comparaison où il mène, sont de nature à piquer, j'espère, jusqu'à les blesser, les sentiments de la nation. Voilà les résultats d'un long mystère, et d'une perpétuelle incurie, qui éloignent toute réforme, en récusant tous les réformateurs sous le prétexte mensonger de la compétence. Voilà où ont conduit la France et la marine les seuls hommes compétents. Et l'heure est venue de leur demander ce qu'ils eussent fait de pis, s'ils n'avaient pas joui de cette maudite compétence! — Ce n'est rien encore : la tristesse et l'irritation vont jusqu'au mépris, quand on songe que les mêmes hommes, et tous les hâbleurs à leur suite, ne craignent point de prodiguer en toute occasion les insultes et les menaces à l'Angleterre. Ce sont les mêmes qui, tous les matins, sonnent le glas de la puissance anglaise au sud de l'Afrique, et ailleurs. Les mêmes qui, tous les soirs, il n'y a pas encore deux ans, publiaient la défaite des États-Unis, et la victoire complète de l'Espagne, depuis agonisante et morte. Les mêmes qui, demain, entreront dans Londres, dans Malte ou dans Berlin, sans flotte, sans armée, sans hommes, sans canon, incapables seulement de se persuader que leurs cris ne vont même pas au delà du boulevard. Les mêmes enfin qui, non contents de détruire l'œuvre de l'amiral Aube, ont fait mourir de douleur ce vaillant homme, en persécutant l'esprit jusque dans ses disciples, et poursuivant de leurs rancunes le maître disparu dans toute son école. La marine est, en France, le temple du passé. Les temps changent en vain; l'esprit ancien reste le même. Le culte de ce qui n'est plus persiste dans les cœurs, à travers toutes les révolutions. Peu s'en faut que la clairvoyance n'y passe pour une sorte de trahison.

Pour avoir la paix, il faut être deux à la vouloir. Par malheur, la volonté sans la force est comme si elle n'était pas. La force, c'est la paix.

Lord Beresford est de cet avis, contre la France. Il en donne une raison positive et offensante : « C'est la force de l'Angleterre qui a évité à votre pays et au mien une guerre désastreuse. Me plaçant au point de vue de votre pays, j'admets fort bien que vous auriez pu, à ce moment, estimer qu'il vous était impossible de reculer. C'était la guerre! Mais

la supériorité incontestable de nos escadres vous a donné à réfléchir[1]. »

A l'appui de ce que dit lord Beresford, il suffit de jeter les yeux sur un tableau publié par l'*Engeneering* : il concerne les mises en chantiers en 1899. Jamais la France n'a mis plus de navires en train qu'en cette année dernière ; et cependant il s'en manque des deux cinquièmes qu'elle touche au total de l'Angleterre[2].

L'or n'est peut-être pas l'élément capital de la victoire. Il y entre toutefois, comme une très grande force. La dette de la France est de 30 milliards. Celle de l'Angleterre n'est pas de 16. Depuis 1879, l'Angleterre a amorti sa dette de 2 milliards 382 millions ; la France a augmenté de 5 milliards 300 millions la sienne. Les Anglais ont de la sorte plusieurs milliards d'économies. Une guerre très coûteuse n'est pas ruineuse pour eux ; elle pourrait l'être pour nous. L'Angleterre a l'avantage du crédit ; elle peut trouver quatre et cinq fois plus de ressources, et pendant trois et quatre fois plus de temps que nous.

En trente ans, de 1869 à 1899, la France a dépensé pour sa marine 5 milliards 868 millions. L'Angleterre a dépensé près de 10 milliards. Mais le budget de la France n'a pas consacré trois milliards aux constructions neuves ; l'Angleterre y en a appliqué au moins sept. Dans le budget français, il entre des dépenses non militaires, inconnues à l'Angleterre ; en outre, le prix de la tonne de bâtiment n'a pas cessé de croître en France ; pour le même prix, on a trois tonneaux de construction en Angleterre et deux en France. M. Étienne Lamy, dans un rapport célèbre, le disait déjà, il y a vingt ans : « Il ne reste pas la moitié du budget de la marine pour la marine. La flotte semble une annexe du matériel de terre[3]. »

On met le triple de temps à construire un cuirassé en

1. Interview de lord Beresford, dans le *Matin*, 17 janvier 1900.

2. *Mises en chantier*, 1899.

Puissances.	Cuirassés (tonnes).	Croiseurs (tonnes).	Torpilleurs (tonnes).	Total (tonnes).
Angleterre.	116 000	127 700	4 200	247 900
France	25 456	113 943	4 800	144 199
Allemagne.	44 324	2 800	4 200	51 324

3. Rapport sur le budget de la Marine, pour l'année 1877.

France qu'en Angleterre. On a vu des cuirassés à flot attendre plus d'un an leur artillerie [1]. Un croiseur exige à peu près autant d'années en France que de saisons en Angleterre [2]. La marine me semble plutôt faite pour les ouvriers des arsenaux et leurs députés, — que les arsenaux et leurs ouvriers pour la marine. On jette les millions à défendre des ports indéfendables, mais qui sont pleins d'électeurs; et à des ports sans électeurs on refuse les millions indispensables.

Que conclure? — A une erreur fondamentale dans la marine; et à la nécessité de changer tout le système.

L'erreur vient de la politique, et de la fausse conception qui suit une fausse politique. *La flotte française ne paraît faite que pour fournir l'occasion d'une victoire à la flotte anglaise, dans un combat d'escadres.* C'est, en stratégie, l'analogue d'une politique qui s'oppose à l'Angleterre sur tous les points du globe, pour céder après contact sur tous les points. Tel est le système. Il est un système contraire, dont la guerre de course est le pivot, et forme l'idée centrale. Voyons comment on arrive à concevoir stratégiquement la guerre de course.

L'hypothèse générale de la guerre sur mer est celle-ci : l'instrument de la guerre est une flotte de guerre. — Pour être maître de la mer et le rester, il faut une flotte de guerre telle que, eu égard à l'objet qu'elle se propose, elle soit supérieure à toute autre flotte qu'on lui puisse opposer. — On ne doit pouvoir lui opposer que des navires du même ordre, « de sorte que la supériorité appartiendra, toutes choses égales d'ailleurs, à la flotte la plus nombreuse [3] ».

L'hypothèse ne préjuge en rien le type du navire. Ce type doit nécessairement varier avec le temps, les nations et les besoins. Ici, le fondement de la stratégie se confond avec celui de toute bonne politique : il repose sur une connais-

1. *Le Gaulois*. Il y en a d'autres. C'est l'histoire des bâtiments de l'escadre espagnole sous Cervera : des affûts sans canons.

2. *La Jeanne-d'Arc* est restée quatre ans en chantiers.

3. Conférence du vice-amiral Colomb, R. N., le 8 juin 1897, traduction de M. le lieutenant de vaisseau Guierre, p. 18. Et l'amiral, faisant allusion au navire de combat cuirassé, ajoute : « Je ne prétends pas savoir d'avance quel sera le type nouveau, convaincu d'ores et déjà qu'avant peu on ne construira plus aucun navire du type actuel. »

sance exacte des pays, des fatalités physiques et morales inhérentes au sol, à la position sur le globe et au tempérament des peuples. La stratégie est l'art de préparer, dès le temps de paix, le moyen d'être le plus fort, sur tels points choisis ou donnés, dans le temps de guerre. Il n'y a qu'une stratégie, en ses principes généraux, comme il n'est qu'une raison. Mais il en est un grand nombre d'usages différents; et l'on ne saurait astreindre des nations différentes à des combinaisons stratégiques, toutes et partout semblables.

L'Angleterre a créé le cuirassé en tant qu'unité tactique. C'est elle qui en a fait le type du navire de combat. Jamais elle n'en a menacé le caractère directement. Elle ne l'a fait qu'à son insu, et contre sa volonté. « Elle a toujours soutenu le navire du type qu'elle a produit elle-même. Elle a subi avec horreur et indignation la menace que les progrès constants des torpilleurs rendaient de plus en plus inquiétante pour son type de vaisseau de guerre. Elle a marchandé le plus possible son concours au développement de la guerre par torpilleurs... Et, dans le développement du vaisseau de guerre, elle a suivi l'analogie historique, en sacrifiant la vitesse à la puissance, avec le canon pour arme[1]. »

Qu'il s'agisse d'un torpilleur français, ou du destroyer anglais, il est, par rapport au cuirassé, dans les conditions définies par l'hypothèse de la guerre. « Un type de navire a été créé, qui n'a à craindre qu'un navire similaire. Il a des moyens de s'échapper qui ne sont à la disposition d'aucun autre navire. Il peut, quand le nombre est suffisant, affronter n'importe quel navire de combat existant[2]. » L'amiral anglais conclut que l'Angleterre, après avoir tout fait pour assurer au cuirassé de grandes dimensions le rôle capital dans la guerre, se voit forcée, par l'avènement du torpilleur, de tout faire pour le lui enlever. Car il a fallu reconnaître la nécessité absolue de ports fermés; et la nécessité certaine de protéger, à la mer, le navire de combat contre les torpilleurs. Pour l'Angleterre, la question se résume à ce dilemme : « ou la théorie affirmant qu'un navire de combat ne peut être égalé que par un simi-

1. Colomb, *op. cit.*, pp. 49, 50.

2. Colomb, *op. cit.*, pp. 52, 53, 54.

laire est un rêve pur; — ou le destroyer constitue aujourd'hui le navire de combat ». L'Angleterre ne paraît pas l'avoir compris[1]; il est pourtant hors de doute que, si la France n'avait plus de cuirassés, l'Angleterre ne construirait plus que des destroyers; et, y résistât-elle quelque temps, elle y viendrait.

En vérité, rien de ce qui concerne le cuirassé, et par suite les escadres, n'échappe tout à fait à cette proposition. Il est évident qu'un navire n'est pas *maître de la mer*, comme on dit, quand il a tout à redouter d'un autre navire, quel qu'il soit, qui ne lui laisse pas la liberté des mouvements, d'ailleurs sans la perdre lui-même.

Qu'est-ce que des bâtiments de combat qui sont obligés de s'abriter pendant la nuit dans des rades fermées? Et, par suite, de laisser les torpilleurs ennemis maîtres des eaux, qu'ils ont dû abandonner dans la crainte d'être détruits? « Nous arrivons à admettre, dit l'amiral Colomb, qu'en temps de guerre une flotte de combat n'ose pas rester dans un mouillage ouvert, et qu'elle doit être protégée par des jetées, des chaînes et des espars. Cela explique clairement que la seule défense, dans les travaux de Gibraltar, dont s'inquiète réellement tout le corps de la marine, est celle faite en vue de créer un port fermé, où vaisseaux de guerre et croiseurs puissent se reposer en sûreté, et où l'on puisse donner répit à une crainte de tous les instants[2]. »

« Vous ne pouvez pas commander la mer, et ne pas la commander, selon que vous êtes dans les heures de jour ou de nuit. — Parler de commandement de la mer en même temps que de la nécessité d'avoir des ports fermés, est une contradiction : si ces derniers doivent être une nécessité dans l'avenir, le commandement de la mer ne doit plus être à l'avenir qu'un souvenir pur et simple. » Ainsi l'on répond d'une façon décisive à tous les théoriciens de cet empire de la mer, qui n'opposent à la complexité variable des faits que des idées absolues.

Il est très important de comprendre que le système de la guerre de course repose, en premier lieu, sur l'impuissance

1. En dépit des 120 destroyers qu'elle s'est empressée de construire, de 27 à 32 nœuds, entre 1897 et 1900.

2. Colomb, p. 54.

du cuirassé à rester vraiment maître de la mer. C'est de là que nous devrons déduire l'inutilité des escadres. En effet, si à l'aide des escadres on n'est que faussement maître de la mer, il est pour le moins absurde de consacrer des sommes immenses à une force désormais sans emploi. Elle n'en saurait pas avoir un autre. Il importe de l'établir aussi, pour mieux mettre en valeur le système de la guerre de course.

Sans doute, la défense des côtes n'est pas assurée. Et tant qu'elle ne le sera pas, dans la métropole comme dans l'Afrique française, toute guerre sur mer est formellement interdite à la France. A moins d'une défensive vigoureuse, et solidement organisée, de Dunkerque à Bayonne, et sur les deux bords de la Méditerranée, il n'y a ni guerre navale pour la France, ni offensive possibles. C'est un axiome de la vérité stratégique, qu'il faut accorder pour démontré. Personne apparemment ne soutient plus que la flotte cuirassée soit l'instrument le plus propre à la défense des côtes. Autant il peut être vrai, en certain cas, pour l'Angleterre, que sa flotte est sa meilleure ligne de défense contre toute invasion[1], — autant il est faux pour la France.

La guerre a pour objet d'anéantir l'ennemi. Tel est le concept absolu de la guerre, qui se réalise rarement dans la pratique[2]. Cependant, si on ne détruit pas un peuple vaincu, on peut, en lui laissant la vie, en détruire réellement la vie politique. Ce qui suffit. En général la guerre se borne à réduire l'ennemi à l'impuissance. Il y a donc autant de sortes de guerre qu'il y a de moyens divers de réduire à l'impuissance des ennemis différents.

1. Encore y a-t-il bien des exceptions à cette règle. La plus puissante escadre n'est pas partout à la fois. Elle peut couvrir le sud-est de l'Angleterre, par exemple; et, le temps, le secret et des alliés habiles aidant la France au moyen de diversions heureuses, laisser le sud-ouest de l'Irlande à découvert. Pour si forte qu'elle soit, une escadre est la plus mauvaise défense que l'on puisse imaginer : elle a beau être mobile, elle n'occupe qu'un nombre de points infiniment petit de l'espace, par rapport à l'ensemble du territoire, des attaques possibles, et de la mobilité de l'ennemi.

2. La pratique des Allemands et des Anglo-Saxons, qui fait loi maintenant dans le monde, y tend de plus en plus. Ainsi les Américains exterminent leurs propres alliés aux Philippines; et il n'est guère question aujourd'hui dans toute l'Angleterre, que de supprimer les Hollandais d'Afrique. Dans tout l'empire anglais, on répète : « Les deux républiques *doivent disparaître*... »

Une bonne stratégie doit se proposer, non pas une victoire abstraite, mais l'impuissance spécifiée d'un ennemi donné. La manière de vaincre la Russie n'est pas la même pour l'Angleterre et pour l'Allemagne. Pour la France, la manière de vaincre l'Angleterre n'est pas la même que pour l'Angleterre de vaincre la France. Ce principe, si simple et si évident qu'il soit, semble n'avoir jamais été aperçu encore par l'Amirauté française. Avant tout, il s'agit de découvrir, dans une étude attentive de la nation ennemie, la voie la plus directe, sinon de l'anéantir, — de la réduire à une impuissance réelle et durable. La bataille de Trafalgar est le nœud de la guerre entre Napoléon et l'Europe, parce que l'Europe dépendit étroitement de la politique anglaise et que l'Angleterre y eut la victoire. Tout Londres, tout ce que Nelson représente pour les Anglais, témoignent de l'importance de Trafalgar pour l'Angleterre. A la défaite de Trafalgar, la France n'a perdu que sa marine ; et le désastre n'a été irréparable, à la longue, que parce que Napoléon s'est imaginé de vaincre l'Angleterre sur le continent, au lieu de la réduire à l'impuissance sur mer. Ce n'est pas le blocus de l'Europe qu'il fallait faire, — mais les petits bâtiments que l'ingénieur Fulton offrait de construire.

Toute puissance du continent qui a des escadres fait le jeu de l'Angleterre ; elle présente une force vulnérable aux coups d'une force analogue, et beaucoup plus puissante. Une nation d'Europe qui a une petite escadre est sous la domination directe de l'Angleterre : si elle résiste à une exigence quelconque, l'Angleterre lui détruit sa flotte ; elle est alors libre d'agir à son gré sur la mer ; et, s'il y a des colonies, de les prendre sans coup férir[1].

Une escadre même non médiocre est un danger beaucoup plus qu'une sauvegarde, en présence d'une Angleterre qui dispose d'escadres cinq et six fois plus nombreuses et plus fortes.

Il est, au contraire, des moyens de faire la guerre à l'Angleterre, propres à ses seuls ennemis, — et dont elle ne puisse, avec toutes ses forces, ni se servir contre eux, ni

1. On ne sait par quelle aberration les petites puissances se ruinent pour entretenir des escadres médiocres, ou même des armées. Il n'en est pas une qui ne dût se faire neutraliser, sous la garantie de l'Europe.

les empêcher de se servir contre elle. Quand, au nom de sa compétence, un amiral français reproche à un ministre de ne pas construire des cuirassés, « alors, dit-il, que l'Angleterre et tout le monde en construit, » cet officier, qui se répand en invectives, peut bien être compétent dans la manœuvre de l'aviron, et l'art de virer lof pour lof; il connaît sans doute tous les mystères du foc, des bonnettes et de la voilure; mais il se montre d'une extrême ignorance en politique et en stratégie. Tout son raisonnement revient à dire que la France est l'Angleterre et qu'en conséquence, ce que l'Angleterre fait, il faut que la France le fasse. Il y a là de l'absurdité.

Théorie misérable, qui ne tient pas compte des faits. Jamais peuple n'eût pris la haute main dans les affaires du monde, s'il n'avait pas fait, selon son génie, autrement que ceux qui l'avaient [1].

Le système anglais est celui d'une nation commerciale, qui triomphe d'abord de son ennemi par la force de l'argent. Le navire le plus puissant, pour elle, sera le plus coûteux. De la sorte, elle seule sera capable d'unir le nombre aux plus vastes dimensions. La nécessité de la flotte cuirassée sort de là ; la plus sérieuse victoire de l'Angleterre sur mer est d'imposer son exemple au monde ; car il ne peut le suivre.

Selon le mot de Nelson, le nombre seul anéantit. Mais Nelson saurait bien aujourd'hui que la vitesse multiplie le nombre ; et le nombre véritablement puissant est celui dont la considération de la vitesse détermine le choix. A moins de l'entendre ainsi, on ne comprend pas la puissance du nombre. Car il y a aussi une superstition du nombre.

1. Le Captain Mahan lui-même, qui n'est pourtant que l'organe de la politique anglo-saxonne contre le reste du monde, quand il se voit forcé de faire un choix entre la puissance de l'unité tactique et le nombre, pour ne pas sacrifier tout à fait celui-ci à celle-là, sacrifie quelque chose de l'une au profit de l'autre.

« Où trouverez-vous, dit-il, un juste milieu entre le nombre et la dimension individuelle ? Vous ne pouvez avoir les deux, à moins que votre bourse ne soit inépuisable. » Il constate que le nombre signifie un accroissement de la puissance offensive, les autres facteurs demeurant les mêmes. C'est pourquoi, selon cet auteur, « il est probable à priori que 10 ou 12 000 tonnes représentent l'extrême déplacement qui convienne au bâtiment de combat pour les États-Unis ». Et ce fameux partisan des cuirassés en arrive à cette conclusion surprenante « qu'en réalité des navires de 15 000 tonnes n'ont guère plus de puissance que ceux de 10 000 ». *(La Guerre sur Mer*, pp. 27, 29, 30.)

L'avantage est qu'ils coûtent moitié plus.

La merveilleuse propriété du nombre est de permettre une foule de combinaisons, qui sont interdites à qui n'a pas le nombre. Or la guerre, dans ses opérations principales, dépend des combinaisons, de leur promptitude, et de la liberté de mouvements, qui donne la possibilité d'en changer. Le choix de l'unité dans le nombre se règle sur le choix des combinaisons stratégiques, et celui-ci sur celui-là. Comment ne pas voir que les combinaisons doivent varier comme les pays mêmes ?

Lord Charles Beresford a expliqué presque naïvement le système de l'Angleterre. Il espère bien une bataille d'escadres entre son pays et la France. Il est d'avis que la flotte anglaise est en état de résister à toutes les coalitions. Si chaque puissance continentale continue à augmenter sa flotte, l'Angleterre augmentera d'autant la sienne. Or les ressources de l'Angleterre en argent et en hommes sont immenses. Si l'Angleterre a commis des erreurs dans son organisation militaire, « des erreurs du même genre n'ont pas été commises dans l'organisation de nos escadres. Non, dit-il; c'est que précisément la création d'une forte marine a accaparé toutes nos pensées. *Nous avons pris l'habitude de voir dans notre force navale la véritable protection de notre pays. La flotte, à nos yeux, c'est la chose vitale, essentielle, sans laquelle il n'y aurait plus demain d'Angleterre.*

» *Pourquoi nos escadres sont-elles formidables?* Parce que l'idée qui a présidé à leur construction est une idée positive et pratique. *Nous avons fait notre flotte en tenant compte, tout d'abord, des besoins auxquels elle doit répondre.* Nous nous sommes dit : Notre force navale doit être capable de lutter victorieusement contre celles de deux grandes puissances réunies. Et nous avons construit des navires en conséquence, Et nous en construirons autant qu'il en faudra, afin de maintenir notre suprématie[1]. »

Telle est la vérité navale, pour un Anglais, et il ne se trompe pas. L'Angleterre a une politique, et la suit. Elle ne construit pas des torpilleurs pour la raison niaise que la France en construit : elle s'en passe parce qu'elle n'en a

1. Interview de Lord Beresford, dans le *Matin*, 17 janvier 1900.

pas besoin. Nous verrons bientôt, peut-être, la France n'en plus construire, parce que l'Angleterre n'en construit pas. Mais pourquoi ne parlerait-on pas l'anglais à Paris, puisqu'on le parle à Londres ?

Faire le procès du cuirassé, c'est faire celui de la guerre d'escadres. Chaque cuirassé que l'on construit en France ajoute à la force de l'Angleterre, qui y prend prétexte d'en construire deux.

Que l'une des deux nations n'ait pas de cuirassés, la guerre d'escadres cesse faute de combattants. L'Empire de la mer n'est qu'une métaphore : il ne répond plus à rien de réel, dès qu'on cesse de le disputer; et que, s'étant d'ailleurs rendu invulnérable sur son propre territoire et dans les colonies, on porte au contraire la guerre sur le point faible, et les parties vitales de l'ennemi.

A le bien prendre, plus le cuirassé se développe et s'approche de sa perfection, plus il devient inutile. En dernière analyse le Grand Cuirassé [1] n'est fait que pour les escadres, et la guerre d'escadres n'est faite que pour lui. Le véritable objet de toute guerre sérieuse s'évanouit, au profit de l'arme qu'on destine à la faire. Un semblable résultat est choquant pour la raison.

Le cuirassé n'a qu'un usage : la lutte contre un cuirassé plus petit ; dès qu'on lui oppose un cuirassé égal, il faut que l'on ait le nombre. Qu'on ôte cette raison d'être aux escadres cuirassées, il ne leur en reste plus aucune, du moins d'ordre militaire. Car elles en ont toujours dans l'ordre économique : le prix de la force cuirassée est si démesuré, il est si outré de mettre à une ou deux escadres de 15 ou 20 ou 25 bâtiments, une somme qui va presque au milliard, qu'à cet égard la lutte est moins déraisonnable qu'on ne pense : le cuirassé est l'arme prédestinée de la paix armée. Mais l'état de paix armée est, sans doute, le plus absurde que le monde ait encore connu. Rien n'y répond mieux que « la Marine des millions flottants » [2]. La nation la plus riche s'assure une

1. 15 000 tonnes et 40 millions de francs.

2. Comme la nomma l'amiral Jurien de la Gravière.

domination virtuelle. Il est incroyable que les nations plus pauvres s'empressent de l'y aider.

Le petit cuirassé a pu passer pour garde-côtes, et pour servir à la défense des ports. Peu de conceptions sont plus ridicules : il n'est personne de moins de soixante ans qui n'ait dû y renoncer. L'idée de mettre 15 millions de francs à un affût flottant, qui porte deux pièces de canon, n'a aucun sens. Pour la même somme, on hérisserait de batteries plusieurs rades, et l'on défendrait au moins deux grandes villes[1]. L'amiral allemand Hollmann a montré le cas qu'il faut faire des garde-côtes, le jour où il a déclaré nettement au Reichstag : « Pour défendre nos côtes, nous n'avons pas besoin de marine. Nous avons d'autres moyens. Et, le disant, je ne dis rien de trop [2]. »

Les plus grands cuirassés ne valent à peu près rien dans l'attaque des places fortes. L'amiral Fournier ne fait aucune difficulté de le reconnaître. Entre des ouvrages de côte bétonnés, puissamment armés, et une flotte quelconque, la partie n'est pas égale. « Cette opération, dit-il, ne peut se dénouer que par la retraite de l'assaillant. » On ne saurait l'admettre, à moins de circonstances spéciales, et le cas d'une grande place prise à revers par une armée, et investie par terre. Le Grand Cuirassé ne sert donc plus qu'au bombardement des villes ouvertes : mais alors le moindre bateau-canon, qui coûte vingt-cinq fois moins cher, y satisfait mieux que lui. S'il ne s'agit que de bombarder un port de commerce, lequel résistera à une flottille de cinquante petits bateaux, armés du mortier qui lance l'obus à grande capacité d'explosif[3]? Le prix d'une flottille semblable est celui de deux Grands Cuirassés.

On a vu dans le Grand Cuirassé l'instrument principal des blocus, comme des bombardements. Mais les progrès de la vitesse rendent cette idée précaire. Et, pour leur part, ceux

1. Enfin, a-t-on dit justement, n'est-il pas absurde à priori de recourir pour défendre une place maritime aux moyens que l'assaillant est obligé d'employer pour l'attaquer ? C'est perdre tous les avantages tactiques de la situation.

2. Discussion du budget de la marine au Reichstag, 1897.

3. Le petit bâtiment de 400 tonneaux, filant 30 nœuds, vaudrait, paraît-il, de 1500 à 1 600 000 francs. C'est à un navire de ce type qu'on pourrait peut-être appliquer le moteur à turbine.

de l'artillerie y contribuent. Même dans une bataille rangée, les navires sont mis hors de combat par les ravages que les projectiles font dans les hauts, et la désorganisation du service. C'est au point que, sans avoir reçu un obus dans sa cuirasse, le plus grand cuirassé sera peut-être réduit à l'impuissance par la mort des hommes, la ruine des superstructures et les avaries de l'artillerie moyenne. Le simple projectile à la mélinite laissera sans doute la ligne de flottaison intacte; le monstre flottera toujours, mais peut-être sans hommes, sans direction, sans machines, — hors de combat enfin.

La conception du combat d'escadres est de plus en plus fausse, à mesure que les qualités de la vitesse et la facilité d'évolutions augmentent. Car on peut admettre que le cuirassé représente, dans l'escadre moderne, l'ancien vaisseau de ligne; mais il est de moins en moins vrai que le croiseur soit une frégate. L'assimilation n'est qu'apparente. La frégate était plus mobile au vent; elle n'y était pas soustraite. La frégate était immobilisée comme le vaisseau de ligne, presque aussi souvent que lui, par les mêmes causes, pour les mêmes raisons. Le combat imposé aux uns l'était aux autres. Entre les deux navires, il n'y avait guère que la différence du nombre des canons. Il n'en est plus du tout de même. Le croiseur répond à une tout autre pensée que le grand cuirassé. Les rôles qu'il peut jouer croissent à proportion de ceux où le cuirassé devient impropre. Car, après tout, la vitesse est une valeur positive. Et la puissance de l'artillerie moderne a tout changé. J'appelle la vitesse une valeur positive, parce qu'elle commande les mouvements, et que la victoire est à la manœuvre. A terre, le secret des triomphes de Napoléon est là : le fantassin français n'est point un géant, ni un hoplite pesamment cuirassé; mais il a des jambes, il manœuvre et il vainc en vertu de la vitesse.

« Nous nous représentions nos flottes de combat, dit l'amiral Colomb, composées de grands navires, lourdement armés et cuirassés, d'une vitesse modérée, se comportant exactement comme nos flottes à voiles de jadis, passant d'un point à un autre dans la mer libre, avec une supériorité assurée, sauf sur une flotte qui, composée de navires identiques, serait supérieure en nombre. Ou bien, nous nous

imaginions cette même flotte croisant au large d'un port ennemi, et appuyant une escadre qui, rapprochée du rivage, le bloquait étroitement. » Toutes les marines en sont là encore. Elles s'attachent opiniâtrement à la stratégie proprement anglaise, dont l'Angleterre a fait l'assise de sa puissance. Au nombre qui peut tout, l'Angleterre ajoute tout ce qui le supplée et le corrobore : l'abondance des ports de guerre, celle des chantiers et des arsenaux ; enfin une industrie encore sans rivale. La politique des escadres est d'autant plus absurde pour la France, que la flotte cuirassée est tout ce qu'il y a de plus vulnérable.

La stratégie est fonction de la politique.

Il n'est pas de stratégie sans une politique navale. Et la politique de la nation détermine celle-ci. On a dit que la France n'avait pas la marine de sa politique. Le mal est plus grand : la France n'a plus du tout de politique depuis cent ans. Voilà pourquoi la France n'a point sa marine. L'état naval d'un peuple est la pierre de touche la plus sensible de sa politique étrangère. Quand on veut percer le dessein d'une nation, il n'en faut qu'étudier l'institution navale. Elle révèle ce qu'on a voulu cacher. L'armée ne donne qu'une vue générale de la puissance ou de la faiblesse d'un État. L'armée, partout, et presque toujours, est en premier lieu un organe de défense. La marine au contraire, que tant d'esprits superficiels et faux regardent comme inutile, est l'organe de l'activité politique. Et c'est déjà un grand signe, quand elle ne semble faite que pour la défensive : on en infère que l'action du pays se ralentit ; que la nation s'enferme chez soi, et qu'elle renonce en quelque manière à un rôle souverain dans le monde. Cela est si vrai que toute nation puissante, parût-elle n'avoir que peu ou pas d'intérêts sur mer, ne laisse pas de se donner une force navale, dès qu'elle connaît toute sa puissance. Ainsi font sous nos yeux les trois États le plus proprement continentaux du globe : la Russie, l'Allemagne et les États-Unis.

Il est vrai : la situation de la France est tragique. Mutilée à sa frontière, il lui faut veiller sur ce qui lui reste de son sol. Un grand empire militaire s'est créé à ses dépens, et de ses dépouilles. La plaie est toujours ouverte. L'inimitié

de l'Allemagne, et l'espèce d'impossibilité qu'il y a pour la France de renoncer à son droit, ont produit cet état de paix armée, qui entretient dans la paix presque tous les maux de la guerre. D'autre part, la France, qui ne peut consentir à sa mutilation, ne peut se résoudre à prendre les armes pour réparer la blessure et la fermer. Entre les deux pays, quelques protestations qu'ils se fassent, la violence a creusé un fossé, où la pensée de la guerre possible jette perpétuellement sa défiance et son ombre.

Par ailleurs, les intérêts et le cours de la vie nationale, de la race, et de son rôle dans le monde ont porté la France à la conquête d'un empire. Quelque lien qui la retienne à l'Est, au pied des Vosges, la France a dû se tourner vers la mer. Tout n'étant pas subordonné à la reprise violente des deux provinces, le dessein de les reprendre se subordonne en fait à tout le reste. De là, en France, une constante hésitation entre la politique du sentiment et de l'amour-propre où l'on n'a pas le courage de se ranger uniquement, et la politique des intérêts qui est immédiate et que la vie impose. Une nation n'a point de colonies, qu'aussitôt il ne lui faille se résoudre à porter son effort sur la mer. La marine peut se passer de colonies, mais les colonies ne se passent pas de marine. Or, à moins d'avoir des colonies pour le compte de l'Angleterre, on a contre soi l'Angleterre, dès que l'on a une flotte et des colonies.

Pour nombre de petits esprits sans portée, la marine est aussi inutile que les colonies elles-mêmes. Ils répètent sans cesse qu'une flotte coûte des sommes immenses, qu'elle est ruineuse et ne sert à rien. Leur idée favorite est qu'on ne passe pas le Rhin et qu'on n'entre pas à Berlin avec une flotte. En quoi ils ont raison sans doute. Mais quand vient une épreuve comme celle de Fashoda, on leur demande si avec un million d'hommes en Lorraine, et même avec dix fois plus, on peut empêcher l'Angleterre de s'annexer l'Égypte; et, le cas échéant, de permettre aux Italiens de descendre à Tunis, ou même aux Allemands d'agir à leur guise en Algérie ou en Indo-Chine : car enfin, si l'on ne fait pas la guerre pour ces deux provinces, des meilleures de notre sang, pourquoi la ferait-on davantage pour Alger et pour Saïgon? —

On y répond par des coq-à-l'âne. Personne cependant ne prend sur soi de dire tout haut que la France doit abandonner les colonies, et faire la guerre à l'Allemagne avec toutes ses forces disponibles ; personne n'ose dire non plus qu'il convient de faire la paix avec les Allemands, une fois pour toutes, et de souscrire à la cession éternelle des deux provinces. Les colonies font à la France une nécessité de la marine. La Lorraine et l'Alsace en font une de l'armée. Sans marine, la France abdique dans le monde. Sans armée, elle abdique en Europe. N'ayez point de marine, si vous le voulez ; mais retirez-vous alors, comme dit M. de Bülow, au second plan de la scène du monde. Or la France blessée ne consent pas à la mort : elle veut vivre.

Il n'est Parlement, il n'est Ministres qui puissent trancher délibérément une question si grave : car on a peur de l'affronter. C'est aux faits de parler, et c'est leur nécessité qu'il convient d'entendre. Puisque la France ne fait pas la guerre à l'Allemagne, et qu'elle s'en garde depuis trente ans, on en doit conclure que l'intérêt probable de la nation n'est plus, pour le moment, de revendiquer sa place en Europe, mais de s'en assurer une digne d'elle sur le globe. Au fond, la crainte de la guerre l'éloigne indéfiniment. La masse populaire veut jouir de la paix. Engagée dans les grandes luttes du continent depuis tant de siècles, il lui semble que les expéditions lointaines ne soient point de véritables guerres. Il se peut même que la guerre navale bénéficie de cette erreur. En tout cas, les probabilités s'accordent ici avec la volonté du peuple : il est infiniment probable que la République ne fera point de grande guerre en Europe, à moins d'y être forcée. Il l'est donc beaucoup plus que, sans l'avoir assez prévu, elle se trouve engagée dans une guerre avec l'Angleterre. En pareille matière la probabilité la plus forte doit être tenue pour la certitude. Une politique peut se fonder solidement là-dessus.

Une politique définie[1], et une connaissance exacte de la vie et de la puissance anglaises, voilà les bases de notre stratégie.

1. Si l'on préfère, une politique qui a pris parti, quelque parti que l'on prenne. Ici, ce ne peut être qu'un parti de défense à l'égard de l'Angleterre.

Toute marine a deux rôles : l'un défensif, qui consiste à protéger l'intégrité du territoire et les richesses maritimes du pays ; l'autre offensif, qui consiste à menacer et à compromettre dans l'ennemi ce qu'on sauvegarde chez soi.

Je laisse de côté tout ce qui concerne le système défensif de la France : c'est l'affaire de la défense à terre et de la défense mobile en mer. Toutes les places et toutes les villes ouvertes seront mises à l'abri, si l'on y consacre les soins nécessaires. Des ouvrages de côte bien armés et bien servis, des troupes concentrées en quelques points importants et vulnérables, 300 torpilleurs et 100 sous-marins répartis par groupes solides et conjugués entre eux, de grande rade en grande rade, et à l'embouchure des fleuves : il semble qu'il ne faut rien de plus, ni rien de moins pour défendre la métropole et les colonies.

Les débarquements ne sont pas redoutables dans tout pays qui peut disposer assez vite d'un nombre suffisant d'hommes exercés et de canons. La plus fameuse entreprise en ce genre, l'expédition de la France et de l'Angleterre en Crimée, a coûté un prix hors de toute mesure avec le résultat obtenu. « Si le réseau des voies ferrées avait été en 1854 ce qu'il est aujourd'hui, dit Von der Goltz, les 120 000 alliés n'eussent pas pu tenir longtemps[1]. » Les débarquements ne sont à craindre que dans les colonies non défendues. C'est le cas des colonies françaises. Il n'est pas douteux que si on veut les garder, il faut les défendre. Ce n'est pas à la flotte de le faire ; et, le voulût-elle, elle ne le peut pas. Sans corps de troupes, sans places fortes, sans torpilleurs, on doit regarder les colonies comme perdues, dès le début de la guerre[2].

1. On calcule qu'il faut 120 000 tonnes de navires pour le transport d'un corps d'armée. On a pu voir que la plus grande puissance maritime du monde, dont la marine est deux fois supérieure à celle de toutes les nations réunies, a mis 4 mois pour jeter 150 000 hommes en Afrique. Quelle puissance pourrait faire mieux en ce genre que l'Angleterre disposant à son gré des 12 millions de tonnes de sa flotte à vapeur ? Or, il ne faut pas oublier qu'à cet avantage s'en ajoutait un plus rare encore : dans sa guerre contre les Républiques Hollandaises, qui n'ont même pas de littoral maritime, l'Angleterre ne devait pas avoir le moindre souci quant aux lieux, aux temps, ni aux conditions quelles qu'elles fussent, du débarquement. Il ne s'est agi que de porter des troupes en un point choisi.

2. A ce propos, il est incompréhensible de négliger la Corse et la Tunisie, comme on en a pris l'habitude. Le nombre d'hommes qui casernent en Tunisie

Quant aux bombardements, dont on se fait un monstre, il est à souhaiter qu'on en donne une idée plus juste aux habitants des villes maritimes. Les bombardements font plus de bruit que de mal. Si même ils doivent exercer de sérieux ravages, il convient d'y accoutumer les esprits. Les villes riches et prospères de la côte seront bombardées. Elles doivent s'y faire. C'est à peu près le seul rôle qui reste aux cuirassés, si l'on évite les combats d'escadres. Un peuple viril ne s'en laissera pas abattre : pour plus de sûreté, il est bon de l'instruire à supporter cette épreuve. Les bombardements ne seront efficaces que sur des peuples vils, lâches et amollis, — ou travaillés par des germes de révolte. On n'imagine point Brest cédant à la terreur d'un bombardement : ou alors il n'y aurait plus ni France, ni Bretons. Un bon chef de guerre n'emploiera le moyen des bombardements qu'à l'encontre des peuples sans valeur morale et sans liens solides à l'âme vivante de la patrie. Le bombardement est une arme psychologique. Il a toute son excellence en Chine, en Orient et dans le midi de l'Europe. Il n'en doit pas avoir en France, et il faut habituer les peuples à n'en pas faire cas. La victoire est à la nation la plus constante dans la souffrance, au peuple le plus résolu à vaincre et le moins nerveux. Nelson peut avoir ses nerfs ; c'est la rançon de son énergie ; mais non pas ses capitaines ni ses équipages. Un peuple énervé ne doit pas faire la guerre.

La défense des côtes est essentielle à toute stratégie navale. Ce principe est le premier, quel que soit le système de guerre où l'on se range. Si les grands ports ne sont pas pourvus d'ouvrages armés, en nombre suffisant ; si les estuaires des fleuves s'ouvrent aux incursions de l'ennemi, — tout est compromis. Non pas tant pour le danger couru, que par la paralysie de toute entreprise. On n'est plus maître de ses opérations. On ne peut plus rien combiner. La clameur populaire[1]

est ridiculement petit. Si l'on ne peut en mettre davantage dans l'Afrique française, que l'on place au moins toutes les troupes de la province de Constantine en Tunisie même. Elles y sont bien plus nécessaires.

1. Cf., Mahan, *op. cit.*, p. 73. Au début de la guerre contre l'Espagne « notre littoral était dans un état de terreur irréfléchie, et luttait pour avoir de petites escadres disséminées tout le long de la côte, selon la théorie de défense qu'une terreur imbécile favorise toujours ». L'auteur américain revient sans cesse sur cette

retient la flotte à l'ancre. On ne peut plus quitter le mouillage. Or, c'est au mouillage qu'on est perdu.

Il est presque indifférent, si l'on sait y préparer les peuples, de laisser les Anglais débarquer un corps de vingt, trente ou quarante mille hommes en un point quelconque du territoire. L'affaire serait peu aisée en tout état de cause, je l'ai dit. Elle n'aurait de gravité certaine qu'en Algérie, en Tunisie ou peut-être en Corse. Partout ailleurs, les Anglais nous rendraient service dans une guerre navale en jetant deux ou trois corps d'armée chez nous : ils n'en sortiraient pas. Mais si la diversion est sans danger, le péril est très considérable de la craindre outre mesure, et d'en faire dépendre tout le plan de guerre. Il semble qu'en France on n'y ait jamais manqué. Une fausse conception de la défense des côtes, et l'imitation servile de la flotte anglaise, — tout le crédit de la guerre d'escadres vient de là.

Cette considération est très importante. En effet, la crainte seule d'une invasion justifie la théorie de l'empire de la mer et la guerre d'escadres. Car cette doctrine veut que les gros bâtiments, les escadres, la force cuirassée en un mot, soit l'organe véritable de la défense des côtes [1]. Or, encore une fois, *ce principe est vrai pour l'Angleterre; et ne l'est pas pour la France.* Il est vrai pour toute nation insulaire, ou toute péninsule rigoureusement séparée du continent, dont l'armée de terre n'est pas sur un bon pied et dont les capitales sont facilement accessibles par la mer. Il est faux pour toute puissance militaire, qui n'offre pas un front de mer démesuré ou particulièrement vulnérable, — et qui a de vastes ressources sur le continent. La France est dans ce cas.

A moins de donner sur un littoral entièrement désarmé, et sans aucune défense mobile, les escadres et les gros bâtiments n'ont rien à faire dans la guerre de côtes. Ils ne peu-

panique, et lui impute toutes les fautes commises par l'amirauté des États-Unis. Si la stratégie et les opérations de cette guerre ont été fort médiocres chez le vainqueur même, on doit l'attribuer, « aux terreurs absurdes et humiliantes » qui ont entravé la liberté des opérations (pages 52, 55, 33, 34, 39).

1. M. l'amiral de Cuverville dit dans son *Rapport sur les manœuvres navales:* « La défense du littoral français doit se suffire à elle-même, — et ne pas immobiliser les escadres, dont une vigoureuse offensive constituera, pour le littoral, la meilleure des défenses. »

vent qu'y courir eux-mêmes de terribles risques, hors de proportion avec les avantages supposés. Si le littoral n'est pas défendu, s'il n'a ni ports ni arsenaux, à quoi bon y porter la guerre? — Du reste, même sans défense mobile, même sans torpilleurs, sans la moindre pensée, sans ombre de volonté intelligente pour conduire l'effort militaire, les Espagnols ont tenu plus d'un mois dans une seule place, contre toutes les forces navales des États-Unis : l'escadre américaine a monté la garde à grand peine devant Santiago, et n'a pas seulement pu forcer un port à peu près sans défense.

Allons plus loin : les conditions de la France et de l'Angleterre sont telles, et si différentes, que la même force militaire doit être pour l'une et pour l'autre d'un emploi différent. Les escadres et le nombre font à l'Angleterre une loi de l'offensive ; les escadres sans le nombre forcent la France à la défensive.

Par le fait des escadres, la France a toujours été condamnée à la défensive sur mer. Le sentiment de son infériorité en nombre et en hommes l'y a contrainte. Et toujours aussi, des rois ou des ministres, depuis Louis XIV jusqu'à Napoléon, s'irritant des difficultés qu'ils ne pouvaient seulement pas comprendre, ont donné à la marine des ordres absurdes, des plans impossibles, à réaliser coûte que coûte. Et la défaite s'en est suivie[1]. Pitt affirmait justement que le système de la guerre défensive mène inévitablement à la défaite. Il en jugeait du point de vue des escadres ; et de là il avait raison.

Le principal objet de la défensive navale, comme on l'entend en France, se confond pour l'Angleterre avec l'offensive même. Le fait d'une position insulaire rend toute incursion sur les côtes de la Grande Bretagne improbable. Les Anglais tiennent par-dessus tout à cette inviolabilité de nature. Ils redoutent par tradition une descente de l'ennemi ; mais ils la croient presque impossible[2]. Au contraire, la patrie anglaise est sur mer. Il est donc légitime de l'y défendre. Les fortes escadres constituent cette défense ; elles en sont les lignes

1. L'amiral Jurien de la Gravière, cet esprit si clair et si loyal, ne s'est pas lassé d'en fournir la preuve, dans ses études critiques sur les guerres de l'Empire.

2. La France peut bien penser à quelque coup de main sur l'Irlande ; mais non en Angleterre.

réelles, et c'est vraiment un vaisseau de ligne que le cuirassé anglais. Le territoire de la patrie anglaise est à beaucoup d'égards son commerce sur toutes les mers ; c'en est le sol mouvant qui la nourrit, sans quoi elle ne peut vivre. Pour toute l'Angleterre, pour trente millions d'Anglais, le commerce, la flotte marchande qui porte la nourriture de l'homme, et l'aliment des machines, sont une partie capitale de la patrie, d'où dépend l'autre.

Prenons une idée exacte de la puissance anglaise et de sa nature. L'alpha et l'oméga de la politique britannique, de sa culture et de toute l'Angleterre, c'est qu'elle est une île. Et vous l'oubliez toujours. L'Angleterre sent bien qu'elle doit tout à sa position insulaire et à la paix. « La constitution de l'Angleterre est faite pour la paix », avoue lord Salisbury. « Chaque nation a recours au service obligatoire : nous seuls dans le monde refusons de nous y soumettre [1]. » Sir Henry Campbell Bannermann dit : « La puissance de l'empire britannique tient au commerce et à la paix ; cet empire ne saurait pas se fonder sur la puissance militaire [2]. » Et lord Salisbury va plus avant : « Nous, dit-il aux lords, nous suivons une route entièrement différente, une route qu'aucune nation avant nous n'a essayée [3]. » Voilà pourquoi l'Angleterre a ses gros bataillons sur la mer. Et ce sont les escadres. Chaque peuple a sa stratégie comme il a sa langue : elle ne correspond qu'à lui, à ses besoins, et qu'aux lois de son existence. La stratégie est le style de la guerre ; et l'on n'a de bon style que le sien.

L'Angleterre est un bloc de houille et de fer, au milieu d'une mer toujours agitée. Cette petite île est le centre d'un empire cent fois plus étendu qu'elle-même et dix fois plus peuplé [4]. Elle domine sur le tiers de la terre, et le quart de l'humanité. L'Angleterre est un prodige de l'industrie humaine. Cependant, plus elle étend ses conquêtes, plus elle

1. Sur ce mot, qu'on juge combien le sort des États-Unis est fatalement lié à celui de l'Angleterre.

2. *Chambre des Communes*, séance du 16 février 1900.

3. *Chambre des Lords*, séance du 15 février 1900.

4. Surface du Royaume-Uni en milles carrés : 121 068 ; population : 40 millions d'habitants.

Surface de l'Empire en milles carrés : 11 662 782 ; population : 406 millions d'habitants.

en dépend. C'est une maison de banque gigantesque, qui doit régner sur le marché, ou faire banqueroute. La Grande-Bretagne n'est plus guère qu'une immense usine, ouverte sur la mer en port d'un immense commerce. La valeur du sol le cède partout à celle du sous-sol, et le travail de l'industrie a remplacé partout celui de l'agriculture. En cent ans, le nombre des habitants a plus que triplé, tandis que la surface des terres cultivées, loin de devenir trois fois plus grande, s'est faite quatre fois plus petite[1]. Quarante millions d'hommes, ceux de toute la terre qui ont besoin de la nourriture la plus substantielle et la plus abondante, peuplent un pays qui ne produit pas la vingtième partie du seul blé qui leur est nécessaire. Au début du siècle, l'Angleterre évitait la famine par une importation en blé de 50 millions de francs : il lui en faut importer pour 750 millions par an, désormais. L'Angleterre paye pour 4 milliards de francs de nourriture à l'étranger. Le pain de l'Angleterre vient entièrement des États-Unis. A une époque où l'Angleterre pouvait encore essayer de se suffire, pendant la guerre de Sécession, la disette seule de coton produisit une terrible misère parmi les douze cent mille ouvriers du Lancashire. L'Europe occidentale, l'Amérique, l'Australie et les Indes fournissent l'Angleterre de grains, de viandes, de laitages, d'œufs, de poisson, de sucres, de thé, de vivres de toute espèce. En admettant une guerre de six mois, sans qu'un sac de blé pût être introduit en Angleterre, 45 p. 100 de la population mourraient de faim, à partir de la vingt-deuxième semaine. Il n'y a point d'entrepôts ni d'approvisionnement préalable pour tout un peuple. Aucune mesure de prudence ne peut assurer 40 millions d'hommes contre une famine. Toute vue en ce sens est chimérique.

L'Angleterre, qui ne produit pas le froment indispensable à la vie humaine, ne produit pas davantage la matière première indispensable à l'industrie. Ses myriades d'ouvriers dépendent du coton, de la laine, des métaux qui lui arrivent

1. Population de l'Angleterre proprement dite :
En 1801 : 8 892 536 habitants; — en 1891 : 29 002 525 habitants.
Surface des terres cultivées :
En 1801 : 2 200 000 hectares; — en 1894 : 560 000 hectares.

de tous les points du globe, pour une valeur annuelle de 2 milliards et demi. En retour, l'Angleterre vend le produit manufacturé à qui lui a vendu la matière alimentaire, y ajoutant les machines et la houille : c'est pour 5 milliards de travail anglais que le commerce exporte[1].

Un commerce total de 18 milliards 630 millions[2], en 1897, a pour véhicule une flotte commerciale supérieure à toutes les flottes du monde réunies : elle compte 11 143 navires jaugeant 13 665 312 tonnes. Plus des cinq sixièmes de cette flotte consistent en bateaux à vapeur, ce qui en décuple la valeur réelle et la puissance commerciale[3]. Le commerce de tout l'Empire se monte à 32 milliards de francs. Le mouvement de la navigation dépasse deux fois celui de tout le reste du monde. La petite île, cependant, reste le centre de ces prodigieuses transactions, de même qu'elle est le nœud de tous les câbles. 300 000 kilomètres de câbles anglais livrent à l'Angleterre les communications, les nouvelles, la pensée du globe entier. Grâce à la complicité de l'Angleterre, pendant la guerre de Cuba, les Américains de New-York ont connu les dépêches envoyées à l'amiral Cervera avant les Espagnols, — bien plus, avant qu'elles eussent quitté l'Espagne même[4].

Tout ce qui fait l'incomparable puissance de l'Angleterre pendant la paix en doit faire la faiblesse pendant la guerre. Les câbles et la flotte marchande, qui sont les bras de ce corps sans membres, — voilà la force dont il faut priver

1. Quelques chiffres. En 1897, *à l'importation :*

Objets d'alimentation	3 800 millions.
Laines	967 —
Cotons	895 —
Métaux	633 —
A l'exportation :	
Cotons ouvrés	1 600 millions.
Machines	830 —
Laines ouvrées	602 —
Houilles	420 —

2. Dont 4 milliards 524 millions avec les colonies britanniques ; et 3 700 avec les seuls États-Unis, qui demeurent la meilleure colonie de l'Angleterre.

3. En 1898-99, la part de la vapeur est de 7 702 bâtiments et 11 168 189 tonnes ; la part de la voile est de 3 441 bâtiments et 2 497 123 tonnes.

4. Mahan le laisse à peu près entendre, (*op. cit.*, pp. 97, 98, 110, 112, 122, 154, 156).

l'ennemi pour l'abattre. Dans une lutte où sa domination maritime n'est pas même contestée sur un seul point de la planète, l'Angleterre souffre déjà de ses communications. Le taux des assurances contre les risques de la mer s'élève brusquement; s'il s'agissait d'une guerre avec une grande puissance navale, la navigation serait impossible[1]. Dès le mois de décembre 1899, le contre-coup de la guerre actuelle se fait lourdement sentir : toutes les affaires industrielles et commerciales sont plus ou moins en suspens. Ce n'est pas impunément que près de deux millions de tonnes à vapeur ont été détournées du commerce par l'Amirauté anglaise, qui paie de 25 à 35 shillings par mois et par tonne la location de 220 steamers affrétés par elle. Les achats de quelques centaines de mille tonnes de charbon pèsent aussi sur le marché de la houille, qui ne peut plus suffire aux besoins. Des hauts fourneaux se sont éteints en Écosse. Les États-Unis et l'Allemagne pensent à profiter des embarras de l'Angleterre pour développer leur marine de commerce, et à vendre leur charbon jusque dans la Méditerranée, où le fret de retour sous forme de minerais se présente assez abondant. Enfin, on craint une crise monétaire à Londres, où les arrivages d'or ne se font plus, sur un marché qui ne se passe point des 40 ou 50 millions de métal précieux, venant chaque mois du Sud-Africain : les arrivages d'or peuvent manquer de plus en plus, au moment où les sorties de la Banque d'Angleterre vont dépasser les rentrées.

Telle est la complexité de cet Empire, et sa fragilité : c'est le plus riche de la terre; mais il n'a pas de pain[2]. Il

1. « Pendant l'insignifiante expédition de Tell el Kébir, ces assurances montaient déjà tellement pour les navires traversant le canal de Suez, que les armateurs prudents préféraient les remiser au fond des ports. » G. Charmes, *la Guerre maritime*. — Au moment de Fashoda, et pendant une semaine, la seule crainte de la guerre coûtait déjà plus d'un million par jour aux Anglais. On a fait le calcul de ce que ce « temps du péril » — *ten day's scare* — fut payé par la vie anglaise. La hausse du pain, dit M. le lieutenant de vaisseau Duboc, a été évaluée à 2 500 000 francs; celle du charbon à 3 000 000 de francs; le surplus de primes payées par les armateurs aux assurances s'est élevé à 4 250 000 francs; etc. (*Questions diplomatiques*, n° 74.)

2. Vers le 10 février 1900, on compte à destination de l'Europe, en mer 7 931 000 hectolitres de blé, dont 5 582 500 pour l'Angleterre; vers le 17 février, en mer 8 265 500 hectolitres de blé, dont 5 916 000 pour l'Angleterre. Il n'y en a que 216 500 à destination de la France et d'ailleurs pour le compte du transit.

gouverne le monde; mais il est enchaîné à tout ce qui porte ses chaînes [1]. La métropole insulaire est peut-être inaccessible; mais toute sa vie est livrée au hasard, et flotte sur l'eau. Voilà le faible et le fort de l'Angleterre. Voilà où la France doit frapper; et selon le mot fameux, il faut frapper au ventre. C'est là qu'il faut viser cette mère de nations, toujours en quête de nourriture, toujours en travail, et faute de l'un et de l'autre bientôt mourante. De ce fait, l'Angleterre est infiniment plus vulnérable aujourd'hui, qu'elle ne l'était il y a cent ans : à la condition de porter les coups au point où la blessure doit être terrible.

Cependant, le risque de la France sur mer diminue, au contraire, chaque jour. Que cette décadence du commerce français serve au moins à la guerre. Les ports du Havre, de Nantes, de Bordeaux semblent morts et déserts, si on les compare à Liverpool, à Glasgow, à Anvers ou à Hambourg. Non seulement le pavillon français disparaît de toutes les mers du globe, mais il s'en va même dans les ports français. Il y n'entre déjà plus que pour le cinquième du mouvement total. Plus des trois quarts de la navigation se font sous pavillon étranger [2]. Par contre la France produit plus de blé, de viande, de vin, de vivres divers qu'elle n'en consomme. Elle s'oppose donc en tout à l'Angleterre.

Comment, dès lors, ne serait-il pas absurde qu'elle eût la même politique navale? Elle y perd, sans compensation, tous les avantages qu'elle a pour la guerre, qui sont des désavantages pendant la paix. Au lieu d'une politique navale conforme à son génie, elle suit de loin la politique de l'Angleterre. Elle a les escadres et n'a pas le nombre. A soixante-dix cuirassés de l'Angleterre, la France en oppose trente-cinq : 1 contre 2. Mais l'écart réel n'est pas du double,

1. En 1871, l'Angleterre a 37 000 kilomètres de câbles pour un commerce avec ses colonies de 2 835 millions.

En 1894, l'Angleterre a 276 000 kilomètres de câbles pour un commerce avec ses colonies de 6 121 millions.

En 1899, l'Angleterre a 300 000 kilomètres de câbles pour un commerce avec ses colonies de 7 000 millions.

2. En 1899, sur un mouvement total de 25 183 605 tonneaux, la part du pavillon français a été de 5 453 976 tonneaux; celle du pavillon étranger de 19 276 629.

il est du triple, et les Anglais ne l'ignorent point [1]. La force cuirassée de la France ne déplace en effet que 339 699 tonnes contre 821 665 de l'Angleterre. Supposons pourtant que la France veuille tenter un effort inouï, qu'elle le puisse, qu'elle ait les chantiers, les arsenaux et l'argent nécessaires, qu'elle veuille enfin se donner une flotte cuirassée égale à celle de l'Angleterre et que l'Angleterre lui en laisse le temps. Il faudra construire 35 cuirassés de 500 000 tonnes, et y mettre un milliard. Ce ne sera rien encore. Dans cette hypothèse même, il ne lui faudra pas moins construire pour un milliard et demi de croiseurs. Elle n'en a, en service ou en chantiers, que 60 avec 297 486 tonnes, contre les 135 croiseurs anglais avec 788 280 tonnes. Prêts à prendre la mer, l'Angleterre en compte 112 avec 576 676 tonneaux et la France 44 avec 167 968 tonneaux, — c'est-à-dire à peu près 1 contre 3. Infériorité lamentable en toute hypothèse. Il n'est pas un marin digne de ce nom, quelque théorie ait-il sur la guerre navale, qui mette en doute ce principe absolu : une escadre sans croiseurs est vouée aux plus grands périls, ou à l'impuissance. Une division navale de six cuirassés doit compter douze croiseurs, si elle veut pouvoir joindre l'ennemi, choisir son heure, imposer le combat. Il faut 2 croiseurs par cuirassé : l'ordre de combat, l'ordre de marche, le passage de l'un à l'autre, et l'exploration indispensable l'exigent dans tous les cas. Telle est l'alternative : si l'on veut une marine pour la guerre d'escadres, elle coûtera près de trois milliards. Et si on n'y consacre pas ces trois milliards, on n'aura pas d'escadres en mesure de tenir tête à l'Angleterre. Mais quoi qu'on décide, si l'on a suivi le raisonnement qui guide cette analyse, même si on condamne la France à la guerre d'escadres, il ne faut de longtemps construire que des croiseurs.

Concluez donc qu'il le faut pour faire une guerre nouvelle et convenable au génie de la France, — et non pas pour rendre moins précaire cette guerre d'escadres, qui lui est contraire. Reconnaissez enfin que le système anglais de la

1. Le Major Court n'hésite pas à dire : « *Les chiffres donnés par les Français pour leur puissance navale doivent toujours être diminués de près de la moitié.* » Cité par le commandant Z. (*Réformes Navales*, p. 119.)

guerre sur mer ne peut plus être le système de la France. Préjugé qui paraît incroyable ; l'Amirauté en France est la dernière à s'apercevoir que l'Angleterre est une île ; et elle tend plutôt à faire comme si la France en était une : sa politique le ferait croire.

J'ai essayé de montrer à grands traits toutes les raisons qui, engageant la France à la suite de l'Angleterre dans la guerre d'escadres, l'empêchent d'y être redoutable, et d'avoir jamais le dessus sur sa puissante ennemie. On a vu que toute la force de l'Angleterre est dans les escadres. Et la nature le veut ainsi. On peut pressentir déjà que toute la faiblesse de la France est dans les siennes : c'est aussi parce que la nature et la politique le veulent.

L'étude de ce qui convient à l'une et l'autre nation prévient la plupart des objections que l'on fait à la guerre de course : car, en général, on ne l'étudie point en elle-même, ni pour ce qu'elle est, — mais en ce qu'elle n'est pas et ne peut pas être. Il s'agit de voir maintenant ce que c'est que la guerre de course, et comment elle est seule une guerre scientifique, — ou pour mieux parler, fondée sur des principes convenables aux besoins de la France, et satisfaisants pour la raison. Tout le monde parle de cette guerre, et presque personne ne la connaît.

LIEUTENANT X.

(La fin prochainement.)

LE MYSTÈRE DE LA JUSTICE[1]

« Plus est en moi » dit une belle devise inscrite sur les poutres et au fronton des cheminées d'une vieille demeure patricienne que visitent, à Bruges, les voyageurs, et qui est située à l'angle de l'un de ces quais mélancoliques et tendres, abandonnés et inanimés comme dans une peinture. Plus est en moi, toutes les lois morales, tous les mystères intelligents s'y trouvent, peut dire l'humanité. Il est possible qu'il y en ait bien d'autres au-dessus et au-dessous de nous ; mais si nous devons les ignorer toujours, ils sont pour nous comme s'ils n'étaient point ; et si un jour nous apprenions qu'ils existent, nous ne l'apprendrions que parce que, à notre insu, ils étaient en nous-mêmes et nous appartenaient déjà. « Plus est en moi », et peut-être avons-nous le droit d'ajouter : « je n'ai rien à craindre de ce qui est en moi ».

En tout cas, c'est en nous que se trouve toute la région active et habitée du grand mystère de la justice. Quant aux autres régions, elles sont inconsistantes, et, au point de vue de notre vie humaine, certainement désertes et stériles. Sans doute l'humanité y a trouvé des illusions utiles, encore qu'elles ne fussent pas toujours inoffensives, et s'il n'est pas permis de soutenir que toutes les illusions doivent être dé-

1. Les pages qui suivent forment la conclusion d'une étude qui paraîtra prochainement sous ce titre.

truites, il faut néanmoins qu'il n'y ait pas un désaccord trop manifeste entre elles et notre conception de l'univers. Aujourd'hui, nous voulons, en toutes choses, l'illusion de la vérité. Elle n'est peut-être pas la dernière, ni la meilleure, ni la seule possible, mais c'est elle qui pour le moment nous paraît la plus honnête et la plus nécessaire. Bornons-nous donc à constater l'admirable amour de justice et de vérité qui est au cœur de l'homme. En restreignant ainsi notre admiration à la région incontestable, peut-être arriverons-nous à savoir ce qu'est cet amour ou plutôt cette passion qui est le signe humain par excellence, mais nous apprendrons sans nul doute — et c'est le plus important — de quelle manière il est possible de l'agrandir et de la purifier. En voyant la justice fonctionner sans relâche dans le seul temple où elle fonctionne réellement, c'est-à-dire au fond de notre cœur, en la voyant se mêler à toutes nos pensées, à tous nos sentiments, à toutes nos actions, nous n'aurons pas de peine à découvrir ce qui l'éclaire et ce qui l'obscurcit, ce qui la guide et ce qui la trompe, ce qui la nourrit et ce qui l'affaiblit, ce qui l'attaque et ce qui la défend.

Est-elle l'instinct de défense et de conservation de l'humanité? Est-elle le produit le plus pur de notre raison, ou bien y retrouve-t-on un grand nombre de ces forces sentimentales qui ont si fréquemment raison contre la raison même, et qui ne sont au fond qu'une sorte de raison inconsciente et plus vaste, à laquelle la raison consciente apporte presque toujours une approbation étonnée quand elle arrive aux lieux d'où ces bons sentiments voyaient depuis longtemps ce qu'elle ne voyait pas encore? De quoi dépend-elle davantage, de notre caractère ou de notre intelligence? Questions qui ne sont peut-être pas oiseuses si l'on se demande ce qu'il convient de faire pour donner toute sa force et tout son éclat à cet amour de la justice qui est le joyau central de l'âme humaine. Tous les hommes aiment la justice, mais tous ne l'aiment pas du même amour ardent, farouche et exclusif. Tous n'ont pas les mêmes scrupules, la même sensibilité, ni la même certitude. Nous rencontrons des êtres d'une intelligence très développée, dont le sentiment du juste et de l'injuste est infiniment moins délicat et moins sûr que chez des

êtres d'une intelligence apparemment très médiocre, et cette portion de nous-mêmes, mal connue et mal définie, qu'on nomme le caractère a ici une grande influence. Mais il est difficile d'évaluer ce qu'un caractère simplement honnête suppose d'intelligence plus ou moins inconsciente. Au surplus, il importe avant tout d'apprendre de quelle manière il est possible d'éclairer et d'augmenter en nous l'amour de la justice ; et, à ce point de vue, une chose est certaine, à savoir que notre caractère commence par échapper à l'action directe de notre bonne volonté, au lieu que notre intelligence y est en grande partie soumise. C'est donc en passant par notre intelligence que nous améliorerons cette portion de l'amour de la justice qui dépend de notre caractère, car, à mesure que l'intelligence s'élève et s'éclaire, elle parvient à dominer, à éclairer, à transformer nos sentiments, nos passions et nos instincts.

Mais n'allons plus placer ni interroger cet amour dans une sorte d'infini surhumain et souvent inhumain. Il ne participerait ni de la grandeur ni de la beauté que cet infini peut avoir, il serait seulement vague, incohérent, inactif comme lui. Tandis qu'en apprenant à le trouver et à l'écouter en nous-mêmes, où il est réellement, en voyant de quelle manière il profite de toutes les acquisitions de notre esprit, de toutes les joies et de toutes les souffrances de notre cœur, nous saurons bientôt ce qu'il faut faire pour l'augmenter et l'épurer.

Notre tâche ainsi réduite sera suffisamment longue, difficile et mystérieuse. Augmenter, épurer en nous l'idée de justice, savons-nous comment l'entreprendre ? Nous voyons à peu près de quel idéal il faut nous rapprocher, mais que cet idéal est encore incertain, altérable et trompeur ! Il est diminué, mutilé, déformé par tout ce que nous ignorons de l'univers, par tout ce que nous n'apercevons pas, par tout ce que nous regardons incomplètement, par tout ce que nous n'interrogeons pas assez profondément, Il n'en est guère qui soient menacés de dangers plus sournois, victimes d'oublis plus extraordinaires ou d'erreurs aussi peu vraisemblables. Il n'en est point que nous devions entourer de plus de craintes, de plus de curiosité pieuse et passionnée, de plus de prudence

et de sollicitude. Ce qui nous paraît irréprochablement juste à cette heure, n'est probablement qu'une très petite portion de ce qui nous paraîtrait juste si nous changions de place. Il suffit de comparer ce que nous faisions hier, à ce que nous faisons aujourd'hui, et ce que nous faisons aujourd'hui paraîtra plein de fautes contre l'équité, la pitié et l'amour, s'il nous est donné de nous élever davantage et de le comparer à ce que nous ferons demain. Un événement a lieu, une pensée s'éclaire, un devoir envers nous-mêmes se précise, une relation inattendue se manifeste, et toute l'organisation de notre justice intérieure chancelle et se transforme. Si peu que nous avancions, il nous serait impossible de recommencer à vivre au milieu de bien des tristesses dont nous avons été la cause involontaire, parmi certains découragements que nous avons semés sans le savoir ; et pourtant, lorsqu'ils naissaient autour de nous, il nous semblait que nous avions raison, et nous ne croyions pas être injustes. Et de même aujourd'hui, nous sommes satisfaits de notre bonne volonté; nous nous disons que personne ne pleure, que personne ne souffre par notre faute; nous sommes persuadés que nous n'arrêtons pas un sourire, que nous n'interrompons pas un murmure de bonheur, que nous n'abrégeons pas une minute de paix et d'amour; et peut-être n'apercevons-nous point, à notre droite ou à notre gauche, une injustice sans limite qui couvre les trois quarts de notre vie.

*
* *

Je lisais, ce matin, le troisième volume de la merveilleuse traduction que le docteur Mardrus vient de nous donner des *Mille et une Nuits*. J'aurais relu l'*Odyssée*, la *Bible*, Xénophon ou Plutarque, que l'enseignement des grandes civilisations disparues eût été pareil. Je voyais donc, au cours d'un des plus beaux récits de la sultane Shahrazade, se dérouler la vie la plus admirable, la plus claire, la plus spontanée, la plus indépendante, la plus abondante, la plus raffinée, la plus fleurie, la plus intelligente, la plus pleine de beauté, de bonheur et d'amour, et, à certains égards, la plus proche de la

vérité la plus probable que l'humanité ait peut-être connue. La civilisation morale y est, à bien des points de vue, aussi parfaite que la civilisation matérielle. Des idées de justice si délicates, des préceptes de sagesse si pénétrants, que notre société plus grossière, moins heureuse et moins attentive ne trouve plus guère l'occasion de les formuler ou de les découvrir, soutiennent, çà et là, cet incomparable édifice de félicité, comme des colonnes de lumière qui soutiendraient de la lumière. Pourtant, ce palais de béatitude où la vie morale est si saine, si gracieusement grave, si noble et si active, où la sagesse la plus pure et la plus religieuse préside à tous les délassements d'une humanité bienheureuse, est bâti tout entier sur une injustice telle, est environné d'une iniquité si vaste, si profonde et si effroyable que le plus malheureux des hommes d'aujourd'hui hésiterait à la franchir pour atteindre le seuil étincelant de pierreries qui en émerge. Mais pas un des habitants de la demeure miraculeuse ne la soupçonne. Il semble qu'ils ne s'approchent jamais des fenêtres, ou, s'ils les ouvrent par hasard, et qu'ils voient et déplorent, entre deux festins, la misère qui les entoure, ils n'aperçoivent point une iniquité incomparablement plus monstrueuse et plus révoltante que la misère, je veux dire l'esclavage, et surtout l'asservissement de la femme qui, si haute qu'elle soit et dans le moment même où elle parle aux hommes de bonté et de justice, et leur ouvre les yeux sur leurs devoirs les plus touchants et les plus généreux, n'est jamais qu'un simple instrument de plaisir, qu'on achète, qu'on revend ou qu'on donne à n'importe quel maître répugnant et barbare, dans un moment d'ivresse, d'ostentation ou de reconnaissance.

« On raconte, dit Nozhatou, la belle esclave, qui, cachée derrière un rideau de soie et de perles, parle au prince Scharkan et aux sages du royaume, on raconte aussi que le Kalifat Omar sortit une fois se promener la nuit accompagné du vénérable Aslam Abou-Zeid. Et il vit au loin un feu qui flambait, et il s'approcha, croyant sa présence utile, et il vit une pauvre femme qui allumait un feu de bois sous une marmite ; et elle avait à ses côtés deux petits enfants chétifs qui gémissaient lamentablement. Et Omar dit : « La paix sur toi,

ô femme! Que fais-tu donc là, seule dans la nuit et le froid »? Elle répondit: « Seigneur, je fais chauffer un peu d'eau pour la donner à boire à mes enfants qui meurent de faim et de froid; mais un jour Allah demandera compte au Kalifat Omar de la misère où nous sommes réduits. » Et le Kalifat qui était déguisé fut ému extrêmement et lui dit: « Mais crois-tu, ô femme, qu'Omar connaisse ta misère, s'il ne la soulage pas? » Elle répondit: « Pourquoi donc Omar est-il le Kalifat s'il ignore ainsi la misère de son peuple et de chacun de ses sujets? » Alors le Kalifat se tut et dit à Aslam Abou-Zeid: « Vite, allons-nous-en. » Et il marcha très vite, jusqu'à ce qu'il fut arrivé à l'Intendance de sa maison, et il entra dans le magasin de l'Intendance et il tira un sac de farine d'entre les sacs de farine et aussi une jarre remplie de graisse de mouton, et il dit à Abou-Zeid: « Aide-moi à les charger sur mon dos, ô Abou-Zeid. » Mais Abou-Zeid se récria et dit: « Laisse-moi les porter moi-même sur mon dos, ô émir des croyants. » Il répondit avec calme: « Mais serait-ce donc toi aussi, Abou-Zeid, qui porterais le fardeau de mes péchés au jour de la Résurrection? » Et il obligea Abou-Zeid à lui mettre sur le dos le sac de farine et le vase de graisse de mouton. Et le Kalifat marcha vite, ainsi chargé, jusqu'à ce qu'il fut parvenu auprès de la pauvre femme; et il prit de la farine et il prit de la graisse et les mit dans la marmite sur le feu, et, de ses propres mains, il prépara cette nourriture, et il se pencha lui-même sur le feu pour souffler dessus, et comme il avait une très grande barbe, la fumée du bois se frayait chemin par les interstices de la barbe. Et lorsque cette nourriture fut prête, Omar l'offrit à la femme et aux petits enfants, qui en mangèrent jusqu'à satiété au fur et à mesure qu'Omar la leur refroidissait de son souffle. Alors Omar leur laissa le sac de farine et la jarre de graisse, et s'en alla en disant à Abou-Zeid: « O Abou-Zeid, maintenant que j'ai vu ce feu, sa lumière m'a éclairé. »

« Mais, ô Roi, — dit un peu plus loin, à un roi très sage, une des cinq adolescentes pensives qu'on désire lui vendre, — mais, ô Roi, sache aussi que l'action la plus belle est celle qui est désintéressée. On raconte, en effet, que dans Israël il y avait deux frères, et l'un de ces frères dit un jour à l'autre :

« Quelle est l'action la plus effroyable que tu aies jamais faite ? » Il répondit : « C'est celle-ci : Comme je passais un jour près d'un poulailler, je tendis le bras et saisis une poule, et, l'ayant étranglée, je la rejetai dans le poulailler. C'est là la plus effroyable chose de ma vie. Mais toi, ô mon frère, qu'as-tu fait de plus effroyable ? » Il lui répondit : « C'est d'avoir fait ma prière à Allah pour lui demander une faveur. Car la prière n'est belle que lorsqu'elle est la simple élévation de l'âme vers les hauteurs. »

« Apprends à te connaître ! — reprend une de ses compagnes captive et esclave comme elle. — Apprends à te connaître ! Et alors seulement agis. Et alors seulement agis selon tous tes désirs, mais en prenant garde de ne pas léser ton voisin ! »

Notre morale d'aujourd'hui ne saurait rien ajouter à cette dernière formule, et n'a pas de précepte plus complet. Tout au plus pourrait-elle étendre le sens du mot « voisin », élever, alléger, et rendre plus subtil, plus scrupuleux et plus impressionnable, celui du mot « léser ». Or, le livre où se trouvent ces paroles est, sous toutes ces fleurs et sous toute cette sagesse, un monument d'horreur, de sang, de larmes, de despotisme et de servitude. Et celles qui les prononcent sont des esclaves. Un marchand les achète, je ne sais où, et les revend à une vieille femme qui leur enseigne ou leur fait enseigner la poésie, la philosophie, toutes les sciences de l'Orient, afin qu'elles soient un jour des présents dignes d'un roi. Et quand l'éducation est achevée, et que la beauté et la sagesse des victimes excitent l'admiration de tous ceux qui les approchent, l'industrieuse et prévoyante vieille les offre en effet à un roi très juste et très sage. Et quand le roi très juste et très sage leur aura pris leur virginité et voudra d'autres amours, il les donnera probablement (car je ne me rappelle plus exactement la suite de l'histoire, mais c'est la destinée invariable de toutes les femmes de ces merveilleuses légendes) à ses vizirs. Et les vizirs les échangeront contre un vase de parfum ou une ceinture de pierreries, à moins qu'ils ne les envoient au loin faire les délices d'un protecteur puissant ou d'un rival hideux, mais redouté. Et elles qui interrogent leur conscience et lisent dans celle des autres, elles qui méditent les plus beaux et les

plus grands problèmes de la justice et de la morale des peuples et des hommes, elles ne jettent pas un regard sur leur sort et ne se doutent pas un instant de l'injustice abominable qu'elles subissent. Et tous ceux qui les écoutent, les aiment, les admirent et les comprennent, ne s'en doutent pas davantage. Et nous qui nous étonnons et qui réfléchissons aussi sur la justice, la bonté, la pitié et l'amour, rien ne nous prouve que notre état social n'offrira pas quelque jour, à ceux qui viendront après nous, un spectacle aussi déconcertant.

***

Il nous est difficile d'imaginer ce que sera, ce que doit être la Justice idéale, puisque toutes nos pensées qui s'élèvent vers elle sont contrariées par l'injustice dans laquelle nous vivons encore. Nous ignorons les lois, les relations nouvelles qui se révéleront quand il n'y aura plus d'inégalité ni de malheurs imputables aux hommes, et que chacun, selon le principe de la morale évolutionniste, « recueillera les résultats bons ou mauvais de sa propre nature et des conséquences qui découlent de celle-ci ». A l'heure actuelle il n'en est pas ainsi, et l'on peut dire que pour la totalité des hommes, dans le domaine matériel, « la connexité entre la conduite et ses conséquences », selon la formule de Spencer, n'existe que d'une manière dérisoire, arbitraire et inique. N'est-il pas téméraire d'espérer que nos pensées soient justes quand le corps de chacun de nous trempe complètement dans l'injustice ? Et il n'est personne qui n'y trempe pour en souffrir ou pour en profiter, personne dont les efforts n'obtiennent trop ou n'obtiennent pas assez, personne qui ne soit privilégié ou frustré. Nous pouvons essayer de dégager notre pensée de cette injustice invétérée, vestige trop durable de la « morale sous-humaine » nécessaire à l'espèce primitive. Mais il est vain de croire qu'elle aura la même force, la même indépendance, la même clairvoyance, et qu'elle arrivera aux mêmes résultats que si cette injustice n'était point. Ce n'est jamais qu'une très petite, très timide et très incertaine partie de la pensée humaine qui parvient à se dresser au-dessus de la réalité. La pensée humaine peut beaucoup de choses ; et

elle a amené, à la longue, des améliorations étonnantes dans ce qui paraissait immuable dans l'espèce ou la race. Mais au moment où elle médite sur une transformation qu'elle entrevoit ou qu'elle espère, elle n'en subit pas moins le joug, la manière de voir, de sentir et d'imaginer de ce qu'elle voudrait changer. Elle n'en est pas moins et presque tout entière cela même, qu'elle prétend transformer. Elle est plutôt faite pour expliquer, juger, coordonner ce qui était, pour aider, nourrir et faire connaître ce qui est déjà né mais encore invisible, et il est rare qu'elle prévoie l'avenir ou qu'elle produise rien de bien salutaire, de possible et de durable quand elle se risque dans ce qui n'est pas encore. Aussi porte-t-elle la peine de l'état social dans lequel nous vivons. Il y a trop d'injustice autour de nous, pour que nous puissions nous faire une idée satisfaisante de la justice, pour que nous puissions y penser avec la bonne foi, la liberté et la paix nécessaires. Il faudrait pour l'étudier et en parler avec fruit qu'elle fût ce qu'elle pourrait être: une puissance sociale, irréprochable, réelle et visible. Mais nous devons nous borner jusqu'ici à invoquer ses effets inconscients, secrets et pour ainsi dire insensibles. C'est vraiment du rivage de l'injustice humaine que nous contemplons la justice, et nous ignorons encore le spectacle de la haute mer sous la voûte illimitée et inviolable d'une conscience sans reproche. Il faudrait tout au moins que les hommes eussent fait leur possible, dans leur propre domaine; ils auraient alors le droit d'aller plus loin et d'interroger autre chose, et leurs pensées seraient probablement plus claires si leur conscience était plus tranquille.

*
* *

Et puis un grand reproche paralyse notre ardeur quand nous entreprenons de devenir meilleurs, de pardonner, d'aimer et de comprendre davantage. Nous avons beau purifier notre conscience, ennoblir nos pensées et nous efforcer de rendre la vie plus douce et plus légère à ceux qui nous entourent; tout cela ne produit presque rien au dehors, tout cela ne passe point notre porte; et dès que nous sortons de la

demeure de notre intimité, nous sentons que nous n'avons rien fait, qu'il n'y a rien à faire et que nous prenons part, malgré nous, à la grande injustice anonyme. N'est-il pas dérisoire de résoudre chez soi les problèmes de conscience les plus touchants et les plus délicats, de chasser avec crainte l'ombre d'une pensée amère, de se vouloir, à toute heure du jour, noble, simple, fidèle, loyal, compatissant, moralement intact, entre les quatre murs de son appartement, pour oublier à l'instant même, et sans qu'il soit possible de ne pas le faire, toute pitié, toute équité, et tout amour, sitôt que nous descendons dans la rue ou que nous rencontrons d'autres êtres que ceux dont le visage nous est devenu familier? Quelle est la dignité, la loyauté de cette double vie, sage, humaine, élevée, réfléchie de ce côté de notre seuil, et, de l'autre, indifférente, instinctive, impitoyable? Il suffit que nous ayons moins froid, que nous soyons mieux vêtus et mieux nourris que l'ouvrier qui passe, que nous achetions n'importe quel objet qui n'est pas strictement indispensable; et c'est, en dernière analyse, à travers mille détours, un retour inconscient à l'acte primitif du plus fort dépouillant sans scrupules le plus faible. Nous ne jouissons pas d'un avantage qui ne soit, à le regarder d'assez près, le résultat d'un abus de pouvoir peut-être très ancien, d'une violence inconnue, d'une ruse antérieure, que nous remettons en mouvement en nous asseyant à notre table, en nous promenant oisivement par la ville, en nous couchant le soir dans un lit que nos mains n'ont point fait. Et le loisir même d'être meilleur, plus compatissant et plus doux, et de penser plus fraternellement à l'injustice que subissent les autres, qu'est-ce, en somme, que le fruit le plus mûr de la grande injustice?

***

Je sais bien, il ne faut pas pousser trop loin ces scrupules, on irait à des révoltes fort inutiles et peut-être funestes à l'espèce dont il faut respecter la puissante et clémente lenteur, ou bien l'on retournerait à je ne sais quels renoncements inactifs et mystiques, hostiles aux volontés les plus évidentes et les plus invariables de la vie. Il y a dans la grande injustice

des lois qu'on dit inévitables; mais déjà on le dit avec moins d'assurance. C'est en quoi la situation du juste et du sage est changée. Marc-Aurèle, l'âme la plus noblement sensible, la plus sagement impressionnable, la plus purement anxieuse, la plus inquiète de justice qui fut jamais peut-être, ne se demande pas ce qui se passe hors de l'admirable petit cercle de lumière où sa vertu, sa conscience, sa pitié, sa mansuétude divine enveloppent ses proches, ses amis et ses serviteurs. Tout autour, il ne l'ignore point, c'est l'iniquité infinie. Mais cette iniquité ne le regarde pas. Elle est l'océan nécessaire, mystérieux et sacré; l'immense part des dieux, de la Fatalité et des lois supérieures, inconnues, irresponsables, irrésistibles, immuables. Elle n'accable point son courage; au contraire, elle le rassure, le concentre et l'élève, comme une flamme est plus haute qui ne se répand pas sur une grande surface, qui jaillit toute seule dans la nuit, et que les ténèbres activent. Il ne lui appartient pas de toucher au régime du destin qui veut l'abaissement, la misère, la servitude du plus grand nombre. Il se soumet avec tristesse, mais avec confiance, aux décrets immémoriaux et irrévocables, et c'est encore un acte de piété et de vertu. Il s'enferme en lui-même et devient plus grand, plus humain et plus juste, dans une sorte de vide immobile et sans rayonnements. Et de siècle en siècle, les sages et les bons auront la même ardeur concentrée et recluse. Plus d'une loi immuable aura changé de nom; mais sa part infinie demeurera pareille; et ils la regarderont avec la même mélancolie résignée et rassurée. Mais nous, qu'allons-nous faire? Nous savons qu'il n'y a plus d'iniquité nécessaire. Nous avons envahi le domaine des dieux, du destin et des lois inconnues. Peut-être leur reste-t-il la maladie, l'accident, la tempête, la foudre et la plupart des mystères de la mort: nous n'avons pas pénétré jusque-là; mais il est certain qu'ils n'ont plus la pauvreté, le travail sans espoir, la misère, la famine et la servitude. C'est nous qui les organisons, les maintenons et les distribuons. Ce sont nos fléaux personnels, affreux, mais familiers, et ils sont de plus en plus rares, ceux qui croient de bonne foi qu'une puissance surhumaine y préside. Il n'existe plus que dans nos souvenirs, l'océan religieux et infranchissable qui

protégeait et excusait la retraite du penseur et du juste replié sur lui-même. Aujourd'hui, Marc-Aurèle ne dirait plus avec la même sérénité : « Ils se cherchent des refuges, chaumières rustiques, rivages des mers, montagnes : toi aussi, tu te livres d'habitude à un vif désir de pareils biens. Or, c'est là le fait d'un homme ignorant et inhabile, puisqu'il t'est permis, à l'heure que tu veux, de te retirer en toi-même. Nulle part l'homme n'a de retraite plus tranquille, moins troublée par les affaires, que celle qu'il trouve en son âme, particulièrement si l'on a en soi-même de ces choses dont la contemplation suffit pour nous faire jouir à l'instant du calme parfait, lequel n'est pas autre, à mon sens, qu'une parfaite ordonnance de notre âme. »

Il y a autre chose à cette heure que l'ordonnance de l'âme; ou plutôt, il s'agit d'y ordonner toutes les choses qui ne s'y trouvaient point au temps de Marc-Aurèle, — c'est-à-dire les trois quarts des malheurs des hommes, — et qui, d'intangibles, d'inintelligibles, d'immobiles, de fatales qu'elles étaient, sont devenues réelles, explicables, pressantes et humaines.

*
* *

Cela ne veut pas dire qu'il faille abandonner ce désir d' « ordonnance », des vieux sages. Nous n'avons plus à attendre l' « ordonnance » absolue qu'ils trouvaient dans leur égoïsme excusable; mais nous pouvons espérer une sorte d'ordonnance conditionnelle et provisoire. Cette « ordonnance » n'est plus le dernier mot de la morale, mais il n'en est pas moins indispensable de commencer par être aussi juste que possible en soi-même et envers ses proches, ses amis, ses voisins et ses serviteurs. C'est à l'heure où nous sommes tout à fait juste envers ceux-ci et dans notre conscience, que nous nous apercevons que nous sommes très injuste envers ceux qui ne sont ni nos proches, ni nos amis, ni nos voisins, ni nos serviteurs, — si tant est que nous ayons le droit d'avoir des serviteurs. Quant au moyen d'être pratiquement plus juste envers eux, nous l'ignorons encore, à moins de recourir aux grands renoncements héroïques qui, ne pouvant être unanimes, produiraient peu de chose, et

iraient probablement contre les lois les plus profondes de la nature, laquelle rejette le renoncement sous toutes ses formes, hormis celle de l'amour maternel.

Cette justice pratique est donc le secret de l'espèce. L'espèce a ainsi maints secrets qu'elle révèle un à un, aux moments véritablement dangereux de l'histoire; et les solutions qu'elle impose aux difficultés trop mortelles sont presque toujours inattendues, et d'une simplicité assez étrange. Il est possible que l'heure approche où elle parlera de nouveau. Espérons, sans outrer notre espoir, car nous ne devons pas perdre de vue que l'humanité est loin d'être sortie de la période des générations sacrifiées ». L'histoire n'en a point connu d'autres, et il est possible que jusqu'à la fin des temps, toutes les générations se disent sacrifiées. Néanmoins, on ne saurait nier que les sacrifices, pour injustes, inutiles, innombrables qu'ils sont encore, deviennent de moins en moins inhumains et inéluctables, qu'ils ont lieu en vertu de lois de mieux en mieux connues et qui paraissent de plus en plus se rapprocher de celles qu'une raison élevée peut accepter sans être impitoyable.

*
* *

Mais il faut l'avouer, les « idées » de l'espèce sont d'une lenteur majestueuse et redoutable. Il a fallu des siècles pour que les hommes primitifs renonçassent à se fuir ou à s'attaquer, quand ils se rencontraient à l'entrée des cavernes, et reconnussent qu'ils avaient intérêt à se rapprocher, à se grouper et à se défendre en commun contre les énormes ennemis du dehors. En outre, les « idées » de l'espèce sont souvent très différentes de celles que pourrait avoir l'homme le plus sage. Elles paraissent indépendantes, spontanées, s'appuient fréquemment sur des données dont on ne trouve pas trace dans la raison humaine de l'époque où elles naissent; et c'est une des questions les plus graves et les plus inquiétantes qu'ait à se poser le moraliste ou le sociologue, que de savoir si tous ses efforts, toutes ses pensées et tous ses raisonnements peuvent hâter d'une heure ou faire dévier d'une ligne les décisions de la grande masse anonyme qui poursuit pas à pas son but indiscernable.

Il y a longtemps, si longtemps que c'est une des premières affirmations de la science, au moment où elle sort des entrailles de la terre, des glaciers et des grottes et cesse de s'appeler géologie ou paléontologie pour devenir l'histoire de l'homme, — il y a donc bien longtemps, l'humanité passa par une crise qui n'est pas sans analogie avec celle dont elle approche, ou dans laquelle elle se débat actuellement; à cette différence près, qu'elle paraissait tout autrement tragique, fatale et insoluble. On peut même affirmer que l'espèce humaine n'a pas connu jusqu'ici une heure plus dangereuse ni plus décisive, une période où elle fut plus près de sa ruine; et si nous vivons aujourd'hui, nous le devons apparemment à l'expédient inespéré qui sauva la race dans l'instant que le fléau, nourri par la raison même de l'homme et par tout ce qu'il y avait de meilleur et de plus irrésistible en son instinct du juste et de l'injuste, allait enfin détruire l'équilibre héroïque entre le désir et la possibilité de vivre.

Je veux parler des violences, des rapts, et des meurtres qui surgirent naturellement parmi les premiers groupes humains. Ils furent probablement effroyables et durent très sérieusement menacer l'existence de la race, car la vengeance est la forme terrible et pour ainsi dire épidémique que prend d'abord le besoin de justice. Il est évident que livrée à elle-même, et se multipliant à chaque pas, la vengeance, suivie de la vengeance de la vengeance, n'eût pas tardé à dévorer sinon l'humanité entière, du moins tout ce qui était énergique, fier et juste parmi les premiers hommes. Or, chez presque tous les peuples barbares, aussi bien que dans la plupart des tribus sauvages qu'on peut encore observer aujourd'hui, on voit, à un moment donné — et c'est généralement le moment où les armes de la tribu deviennent réellement meurtrières — on voit la vengeance s'arrêter brusquement devant une coutume singulière qu'on a appelée « le prix du sang », ou « la composition pour l'homicide » et qui permet au coupable d'échapper aux représailles des amis ou des parents de la victime, en payant à ceux-ci une indemnité, arbitraire au début, mais bientôt strictement graduée.

A la bien examiner, dans l'histoire, toute héroïque, toute de premier mouvement des peuples enfants, rien n'est plus

étrange, plus inattendu, que l'ingéniosité un peu mercantile, un peu trop patiente, de cet usage presque général. Faut-il l'attribuer à la prévoyance des chefs? Mais on la retrouve là où il n'y a pour ainsi dire aucune autorité. En est-on redevable aux vieillards, aux penseurs, aux sages des groupes primitifs? Cela n'est guère plus probable. Il y a là une pensée qui est en même temps plus basse et plus haute que ne pourrait l'être la pensée d'un génie isolé, d'un prophète des périodes barbares. Le sage, le prophète, le génie, surtout le génie inculte, est plutôt porté à outrer les penchants généreux et héroïques du clan et de l'époque auxquels il appartient. Cette hésitation craintive et presque sournoise d'une vengeance naturelle et sacrée, ce marché assez odieux de l'amitié, de la fidélité et de l'amour, devaient lui répugner. Et, d'un autre côté, est-il vraisemblable qu'il ait pu s'élever assez haut pour entrevoir, par delà les devoirs immédiats les plus nobles et les plus incontestés, cet intérêt supérieur de la tribu et de la race, cette volonté mystérieuse de la vie, que les plus sages d'entre les sages d'aujourd'hui n'aperçoivent d'ordinaire et ne justifient qu'après une grave et douloureuse victoire sur leur raison solitaire et sur leur cœur?

Non, ce n'est pas la pensée de l'homme qui a trouvé cette solution. C'est au contraire l'inconscience de la masse qui a été obligée de se défendre contre des pensées trop individuellement, trop purement humaines pour qu'elles pussent s'adapter aux irréductibles exigences de la vie sur cette terre. L'espèce est extrêmement docile, extrêmement endurante. Elle porte le plus longtemps et le plus loin possible le fardeau que la raison, le désir du mieux, l'imagination, les passions, les vices, les vertus et les sentiments qui sont propres à l'homme, lui imposent. Mais au moment où le fardeau devient réellement écrasant et funeste, elle s'en débarrasse avec indifférence. Elle n'a nul souci du moyen; elle prend le plus proche, le plus pratique et le plus simple, étant sûre, semble-t-il, que son idée est la plus juste et la meilleure. Or, elle n'a qu'une idée : c'est de vivre; et cette idée surpasse en somme tous les héroïsmes et les rêves les plus admirables que renfermait peut-être le fardeau qu'elle rejette.

Reconnaissons-le, dans l'histoire de la raison humaine, ce ne sont pas toujours les pensées qui s'élèvent le plus haut qui sont les plus justes et les plus grandes. Il en est un peu des pensées de l'homme comme des jets d'eau qui ne montent si haut que parce qu'ils ont été emprisonnés et qu'ils s'échappent d'un orifice très étroit. A sa sortie de l'orifice on peut imaginer que l'eau qui s'élance vers le ciel méprise le grand lac immobile et sans bornes qui s'étend sous elle. Pourtant, on a beau dire, c'est le grand lac qui a raison. Il accomplit tranquillement, dans son immobilité apparente et dans son silence passif, l'œuvre immense et normale du plus important élément de notre globe, et le jet d'eau n'est qu'un incident curieux qui retombe bientôt dans l'œuvre universelle. Non pas que le jet d'eau ait tort de s'élever; il obéit aussi à une loi naturelle et profonde. Mais il aurait tort de croire qu'il est plus grand que le grand lac parce qu'il se dresse un instant à sa surface. Ce qu'il a vu en se dressant ainsi rentre immédiatement dans ce qu'il a cru mesurer. Pour nous, l'espèce est le grand lac qui a toujours raison, même au point de vue de la raison de l'homme supérieur qu'elle semble parfois outrager. Elle a l'idée la plus vaste, celle qui contient toutes les autres et qui embrasse le temps et l'espace le plus illimités. Et ne voyons-nous pas mieux, de jour en jour, que l'idée la plus vaste, dans quelque domaine que ce soit, est, en fin de compte, la plus raisonnable, la plus sage, la plus juste et la plus belle aussi?

*
* *

On se demande parfois s'il ne vaudrait pas mieux que les destinées de l'humanité fussent dirigées par les hommes supérieurs, par les grands sages, plutôt que par l'instinct de l'espèce, toujours si lent et souvent si cruel.

Je ne crois pas qu'on puisse répondre à la question de la même façon qu'on y eût autrefois répondu. Certes, il eût été bien dangereux de confier les destinées de l'espèce à Platon, à Aristote, à Marc-Aurèle, à Shakespeare ou à Montesquieu. Aux pires moments de la Révolution française, le sort d'un peuple était en somme entre les mains de véritables sages et

d'assez bons philosophes, car Robespierre et Saint-Just étaient sages, vertueux, pleins de nobles pensées et de pures intentions. Mais il est certain qu'aujourd'hui, les habitudes du génie, du penseur, du philosophe, du grand sage, en un mot, se sont profondément modifiées. Il n'est plus spéculatif, utopiste, ou exclusivement intuitif. En politique, comme en littérature, comme en philosophie et dans toutes les sciences, il est de plus en plus observateur et de moins en moins imaginatif. Il suit, il regarde, il étudie, il tâche d'organiser ce qui est, plutôt qu'il ne précède, qu'il ne devine, qu'il ne tente de créer ce qui n'est pas encore ou ce qui ne sera jamais. Dès lors a-t-il peut-être qualité pour parler plus impérieusement et y aurait-il moins de danger à ce qu'il intervînt plus directement. Il est vrai qu'on ne le lui permettra guère plus qu'auparavant. Moins peut-être, car, étant plus circonspect et moins aveuglé par ses certitudes bornées, il sera moins hardi, moins impératif et moins impatient. Il est pourtant probable que, se trouvant naturellement d'accord avec le génie de l'espèce qu'il se contente d'observer, son influence gagnera peu à peu, de sorte qu'ici encore, en dernière analyse, ce sera l'espèce qui aura raison et qui décidera, puisqu'elle guide celui qui l'observe et qu'en suivant celui qu'elle guide, elle ne fera que suivre ses propres volontés inconscientes et informes, qu'il aura éclairées et exprimées.

En attendant que l'espèce trouve le nouvel expédient nécessaire, — et elle le trouvera sans peine quand le danger sera plus grave, il est même probable qu'elle l'a déjà trouvé et qu'il transforme, à l'heure qu'il est, une partie de nos destinées sans que nous soupçonnions son existence. En attendant, tout en travaillant au dehors comme si le salut de nos frères dépendait entièrement de notre travail, il nous est permis, aussi bien qu'aux vieux sages, de rentrer par moment dans nous-mêmes. Nous y trouverons peut-être à notre tour, « une de ces choses » dont la contemplation suffit pour nous faire jouir à l'instant, sinon « d'un calme parfait », du moins d'une espérance indestructible. Si la nature ne nous semble pas juste, si rien ne nous permet d'affirmer qu'une puissance supérieure ou l'intelligence de l'univers récompense ou châtie, ici-bas ou ailleurs, selon les lois de notre conscience ou selon

d'autres lois que nous admettrons quelque jour, si enfin, d'homme à homme, c'est-à-dire dans nos relations avec nos semblables, il y a un admirable désir d'équité, mais une justice effective toujours incomplète, sujette à toutes les erreurs de la raison, à toutes les embûches de l'intérêt personnel, et soumise à toutes les mauvaises habitudes d'un état social encore « sous-humain », il est néanmoins certain qu'au fond de la vie morale de chacun de nous, se trouve une image de cette justice invisible, incorruptible et infaillible que nous avons vainement cherchée dans le ciel, dans l'univers et dans la société. Elle agit, il est vrai, d'une manière qui échappe aux regards des autres hommes et souvent à notre propre conscience, mais, pour être cachée et intangible, ce qu'elle fait n'en est pas moins profondément humain, profondément réel. Il semble qu'elle écoute et qu'elle examine tout ce que nous pensons, tout ce que nous disons, tout ce que nous tentons dans la vie du dehors, et s'il y a au fond de tout cela un peu de bonne volonté et de sincérité, elle le transforme en forces morales qui étendent et éclairent notre vie intérieure et nous aident à penser, à dire, à tenter mieux encore à l'avenir. Elle n'accroît ni ne diminue nos richesses, elle ne détourne ni la maladie ni la foudre, elle ne prolonge point la vie d'un être que nous adorons ; mais si nous avons appris à réfléchir et à aimer, si, en d'autres termes, nous avons fait notre devoir selon l'esprit en même temps que notre devoir selon le cœur, elle entretient au fond de notre esprit et de notre cœur une intelligence, une satisfaction peut-être désenchantée mais noble et inépuisable, une dignité d'existence, qui suffisent à nourrir notre vie, après que les richesses sont perdues, après que la foudre ou la maladie ont frappé, après que l'être adoré a quitté nos bras pour toujours. Une bonne pensée, une bonne action apporte en notre cœur la récompense que l'absence d'un juge universel de la nature ne lui permet pas de répandre autour de nous sur les choses. Le bonheur qu'il lui est impossible de produire au dehors, elle s'efforce de le produire au dedans de nous-mêmes. Elle remplit l'âme d'autant plus qu'elle est privée d'épanchements extérieurs. Elle prépare l'espace nécessaire à une intelligence, à une paix, à un amour qui vont grandir. Elle ne peut rien

sur les lois de la nature. Elle peut tout sur les lois qui président à l'heureux équilibre d'une conscience humaine. Et cela est vrai à tous les degrés de la pensée, comme à tous les degrés de l'action. L'ouvrier qui vit honnêtement son humble vie de père de famille en faisant honnêtement son devoir d'ouvrier, et l'homme qui persévère dans l'héroïsme moral sont peut-être à une grande distance l'un de l'autre, mais ils existent et agissent sur le même plan, et ils sont transportés dans la même région loyale, grave et consolatrice. Certes, ce que nous disons et ce que nous faisons influe beaucoup sur notre bonheur matériel. Mais c'est, en dernière analyse, par ses organes spirituels que l'homme jouit durablement et complètement du bonheur matériel lui-même. Voilà pourquoi ce que nous pensons a plus d'importance encore. Mais ce qui importe par-dessus tout, au point de vue de l'accueil que nous saurons faire aux joies et aux peines de la vie, c'est le caractère, l'état d'esprit, l'habitude morale qu'aura créé en nous ce que nous avons dit, fait et pensé. Ici se manifeste une justice admirable; et il y a un accord d'autant plus nécessaire et d'autant plus parfait entre la bonne volonté habituelle de l'esprit et du cœur et le bonheur intime de notre être moral, que ce bonheur n'est autre chose que la face de la bonne pensée et du bon sentiment qui rayonne vers le dedans de nous-mêmes. Ici se trouve réellement, entre la cause et l'effet, ce lien intelligent et moral que nous avons inutilement recherché dans le monde du dehors, et il y a en vérité dans les choses morales, et régnant sur le bien et le mal qui s'agitent au fond de notre conscience, une Justice exactement semblable à celle que nous souhaiterions qu'il y eût dans les choses physiques. N'est-ce d'ailleurs pas d'elle que naît notre souhait, et n'est-ce pas parce que cette justice est si vivante et si puissante en notre cœur qu'il est si difficile de nous persuader qu'elle n'existe pas dans l'univers?

*
* *

Il nous faudrait parler plus longuement encore de la justice. N'est-elle pas le grand mystère moral de l'homme et ne tend-elle pas à se substituer à la plupart des mystères spirituels

qui dominaient sa destinée? Elle a pris la place de plus d'un dieu, de plus d'une puissance anonyme. Elle est l'étoile qui se forme dans la nébuleuse de nos instincts et de notre vie incompréhensible. Elle n'est pas le mot de l'énigme; et, quand nous saurons mieux ce qu'elle est, et qu'elle régnera véritablement sur la terre, nous ne saurons pas davantage ce que nous sommes, ni pourquoi nous sommes, ni d'où nous venons, ni où nous allons; mais elle est le premier ordre de l'énigme et, quand il sera obéi, nous pourrons aller, d'un esprit plus libre et d'un cœur plus tranquille, à la recherche du secret de celle-ci.

Enfin, elle comprend toutes les vertus humaines et, seul, son sourire accueillant les purifie, les ennoblit et leur donne le droit de pénétrer dans notre vie morale. Car toute vertu qui ne peut soutenir le regard clair et fixe de la justice est inutile, pleine de ruses et malfaisante. On la retrouve ainsi au centre de tout idéal. Elle est au milieu de l'amour de la vérité, comme elle est au milieu de l'amour de la beauté. Elle est également la bonté, la pitié, l'amour, la générosité et l'héroïsme, car la bonté, la pitié, l'amour, la générosité et l'héroïsme sont les actes de justice de celui qui s'est élevé assez haut pour ne plus voir uniquement le juste et l'injuste à ses pieds et dans le cercle étroit des obligations que le hasard lui impose, mais par delà les années, par delà les destinées voisines, par delà ce qu'il doit, par delà ce qu'il aime, par delà ce qu'il rencontre, par delà ce qu'il cherche, par delà ce qu'il approuve ou ce qu'il désapprouve, par delà ce qu'il espère, par delà ce qu'il redoute, par delà les torts et les crimes mêmes de ses frères les hommes.

MAURICE MAETERLINCK

L'IMPÉRATRICE RÉGENTE

SY-TAY-HEOU

La mise en valeur de la Chine est le problème de demain. L'action diplomatique au Céleste Empire devient un des graves soucis de tous les cabinets européens. Les ministres et les plénipotentiaires trouvent en face d'eux une princesse célèbre qui domine l'histoire contemporaine de la dynastie des Tsin. Tous les échos de la « Ville Violette » redisent le nom de Sy-Tay-Heou, impératrice de l'Ouest, auteur de trois coups d'État; toutes les dépêches parlent des faits et gestes de Tse-Hy, régente pour la quatrième fois. Je voudrais esquisser la vie de cette princesse qui, sans être sortie, depuis près d'un demi-siècle, du palais impérial, commande aux destinées de quatre cents millions d'hommes, répandus dans un empire plus grand que l'Europe.

*
* *

La future impératrice est née le dixième jour de la dixième lunaison de la quatorzième année de l'empereur Tao-Koang (10 novembre 1834). Son père, seigneur banneret de modeste fortune, était suffisamment à l'aise pour faire donner à ses filles — ce qui est assez rare — un bon rudiment d'éducation littéraire. Par sa situation de maréchal tartare, ce seigneur appartenait donc à la noblesse mongole, considérée comme l'extension de la famille impériale, la garde d'honneur de la

dynastie régnante, la troupe d'élite où se recrutent les grands dignitaires tartares, la pépinière où sont choisies les femmes qui doivent orner le harem du Fils du Ciel.

Sy-Tay-Heou n'eut donc point à user d'intrigues de courtisane pour franchir les portes du palais impérial. Elle ne fut point servante achetée ni esclave dans un gynécée mandarinal. En Chine, les personnes de cette condition ne sont, à vrai dire, que les concubines du potentat globulé; même, la plupart descendent facilement au rôle d'hétaïres complaisantes pour les nombreux secrétaires qui rôdent autour des appartements des femmes dans les grands prétoires. Personne ne songerait à ces soubrettes défraîchies pour les envoyer aux chambres parfumées du « Pavillon défendu ».

A la mort de Tao-Koang (février 1850), son fils aîné lui succéda sous le nom de Hien-Fong. L'impératrice mère dut lui choisir une épouse parmi les filles de la haute noblesse tartare. Cette femme légitime, Tong-Tay-Heou, l'impératrice de l'Est, a seule véritable rang d'impératrice. Mais, en même temps qu'elle, ou à peu près, entrent au palais plusieurs épouses secondaires, le plus souvent neuf, également choisies par l'impératrice mère qui, pour ce faire, convoque les jeunes filles tartares de moindre noblesse. Cette élection peut se renouveler de temps en temps. Les élues, une fois dans le harem, n'en sortent qu'à la mort. Elles habitent, au delà du palais de l'impératrice, une série de coquets pavillons, kiosques aux toits fantastiques, semés dans des jardins et reliés par des sentiers capricieux à travers des pelouses, des lacs et des bosquets. En cette prison merveilleusement ornée, la plupart des princesses passent leur temps à de futiles travaux, broderies, culture des fleurs, minuscule élevage de vers à soie. Quelques-unes manient le pinceau et font des compositions littéraires. Leurs principales occupations, ne l'oublions pas, sont les visites et les intrigues.

Il ne faut pas qu'elles en abusent. Tout n'est pas fleurs et poésie dans la vie de ces impériales captives. Celles qui sont distinguées par le souverain deviennent des favorites, pour lesquelles se multiplient les honneurs, les plaisirs, les bijoux et les richesses. Les autres, plus ou moins dédaignées, se classent

comme dans la hiérarchie mandarinale, en femmes de 3e, 4e classe, dames du palais, parfois souffre-douleurs des privilégiées, jouets des eunuques insolents. Tant que les intrigues de ce peuple féminin n'agitent que les questions intimes des pavillons multicolores, personne n'en a cure. Mais si quelques audacieuses s'aventurent dans le domaine des affaires politiques, l'impératrice appelle promptement sur les délinquantes les foudres du maître[1]. Ainsi, parmi les enchantements de ces féeriques résidences, la femme, comme telle, subit les conséquences de la doctrine chinoise, acceptée même par la célèbre Pan-Houy : « La femme est d'une nature différente de celle de l'homme... Elle occupe le dernier rang dans la société... Elle doit apprendre de bonne heure que toute sa vie elle devra servir un maître. » Cependant, lorsque la femme n'est plus seulement l'épouse, mais la mère d'un fils, d'un héritier, sa situation change notablement. La femme mère est au sommet de la famille ; elle jouit non plus seulement du *droit passif* du respect, mais du *droit actif* de remontrance et de direction.

C'est ce qui fit la fortune de la fille du seigneur banneret entrée parmi les élues du harem en 1852 ou 1853. L'impératrice de l'Est n'avait pas d'enfant. La future douairière avait rapidement captivé le Fils du Ciel par sa beauté et son intelligence. Cependant, malgré toutes les séductions de sa personne et les habiletés de son subtil génie, son ambition aurait échoué en face de l'impossible, si, la cinquième année du règne de Hien-Fong, limite fixée aux empereurs pour avoir un fils, la favorite n'eût donné le jour à un garçon. On devine l'ineffable joie de l'impérial époux comblé dans son attente. Il n'avait plus rien à refuser à la mère de l'Attendu. Celle-ci, jusqu'alors, ne portait que son petit nom de jeune fille, transformé en nom de harem ; je n'ai pu le découvrir.

1. Voici un exemple : « L'administration du harem impérial a toujours été stricte. Elle interdit aux concubines impériales de quelque rang qu'elles soient de s'occuper de politique. Récemment, deux concubines du troisième degré ont été convaincues d'intervenir dans des affaires d'État et d'user de leur influence sur nous. Comme une telle conduite pourrait avoir des résultats désastreux, Sa Majesté Impériale l'impératrice douairière nous a commandé d'infliger une légère punition. Conséquemment Kin-fei et Tchén-fei sont déchues au rang de concubines de cinquième degré. Ceci est un avertissement pour les autres dames du harem tentées de suivre leur exemple. » (*Décret de Koang-Su, 1893.*)

Aussitôt après la naissance de l'héritier, elle reçut un nom officiel : *Tse-Hy*[1], *Miséricordieuse Bienfaitrice*, sous lequel on la désigne fort souvent. Selon la coutume, l'empereur l'installa solennellement au *Sy-Leou-Kong*, palais indépendant du harem, et destiné à l'impératrice de l'Ouest, *Sy-Tay-Heou*, titre qu'il lui reconnut par décret impérial annonçant à tout l'Empire l'heureux événement. Tse-Hy devenait presque l'égale de la véritable impératrice, l'inféconde Tong-Tay-Heou.

Pour comprendre ces caresses de gloire, il suffit de connaître le point capital de la doctrine qui régit le monde chinois : avoir un héritier est non seulement la plus grande joie, mais le principal devoir d'un Chinois. Confucius a dit : « La piété filiale est la base de la vertu. Trois crimes existent contre cette vertu. Le plus grand est de manquer de postérité. » Aucun axiome, peut-être, dans le monde entier, ne jouit d'une créance plus profonde et d'une application plus intense que ces paroles du Sage. N'avoir pas de fils est la plus redoutable calamité pour un Céleste. C'est mésuser de la vie sans s'assurer les hommages essentiels à la félicité dans l'au-delà. Plus encore, c'est faire faillite à la lignée d'ancêtres qui a droit à la perpétuité de ces hommages des descendants. C'est donc un malheur, un déshonneur, un manque de piété filiale envers les aïeux ; c'est l'absence de la condition principale de la vertu. — On peut discuter ces idées bizarres qui d'une contingence font un principe philosophique. Parce qu'elles contiennent une part de vérité adaptée à des coutumes séculaires, elles commandent la vie chinoise. Elles expliquent la polygamie, l'adoption, les fiançailles précoces, les mariages nombreux, les honneurs rendus aux mères et à certaines veuves.

Au palais impérial et dans toute la Chine, en 1855, ces idées triomphèrent : enthousiasme universel, amnistie générale et fêtes populaires dans les provinces qui n'étaient pas

1. Pour les mots chinois, je maintiens l'orthographe essentiellement française des missionnaires. Elle permet à tout lecteur de prononcer exactement les mots chinois en les lisant tels qu'ils sont écrits, ce qui est impossible avec l'irrationnelle orthographe anglaise que beaucoup suivent à tort. Seule l'*H* a besoin d'explications. Isolée devant *a*, *e*, *o*, *u*, elle indique une aspiration modérément rude ; devant *i*, elle indique un *ch* adouci, moins sifflant que le *sh* anglais.

occupées par les rebelles. Point n'est donc besoin d'attribuer à Tse-Hy d'astucieuses intrigues pour expliquer son élévation, conséquence naturelle de son heureuse maternité. Ce n'est pas qu'à cet âge, vingt et un ans, Tse-Hy ne fût une personne remarquablement séduisante, selon l'idéal asiatique. Voici, d'après une pièce[1] de l'époque, le portrait de la nouvelle impératrice. Le poète l'a peinte en vers de sept pieds — sept caractères chinois, — ordonnés en distiques, sauf les quatre derniers, un quatrain. C'est une forme souvent employée, mais très difficile, de la poésie chinoise. Celle qui possédait cette pièce déclarait le portrait très exact et les vers fort élégants. J'ai mis grande patience à leur traduction, aussi littérale que possible, pour en conserver la forme expressive.

La nouvelle brillante étoile
Au firmament du Fils du Ciel.

Son corps gracile est souple comme le cou du cygne sur les eaux, — mais il sait prendre ferme attitude aux heures solennelles.

Le visage ovale prend naissance sur le contour d'un menton capricieux, — et se couronne noblement par l'arc harmonieux d'un large front.

Le profil fort distingué est nettement dessiné par la ligne pure du nez, — coquet, droit, mince, singulièrement mobile sous les impressions de l'âme.

Les lèvres rosées sont les portes, aux courbes gracieuses, d'une bouche mignonne, — où s'épanouit presque toujours le bienfait d'un sourire attirant.

Beauté suprême : le visage s'éclaire d'yeux noirs et scintillants, — à la flamme enveloppante et capiteuse, lorsqu'ils vous caressent obliquement, — au regard ferme et pénétrant, quand ils vous fixent avec autorité. — Amour, hardiesse, espérance, intelligence, activité, ambition, puissance.

1. Je l'ai trouvée trente ans plus tard, au Se-Tchoan. Un mandarin de mes relations, ancien secrétaire de Ly-Hong-Tchang, avait aperçu Tse-Hy plusieurs fois de 1874 à 1876 ; sa femme, dame de la cour au service des impératrices en sa prime jeunesse, avait approché souvent la favorite lors de son élévation. Madame la préfète se piquait de littérature et possédait un album d'autographes dus aux meilleurs pinceaux, écrivains ou calligraphes, ce qui est tout un généralement. A la suite d'une conversation dont l'impératrice avait fait les frais, le mandarin voulut bien aller emprunter à sa femme le précieux album, qui fut mis à ma disposition à condition que je l'ornerais d'un quatrain français authentiqué de ma plus belle signature.

L'auteur de cette poésie avait-il l'intention de tirer l'horoscope de l'impératrice, opération divinatoire qui fait les délices des Chinois? Toujours est-il qu'il fut prophète d'une destinée, parce qu'il avait apprécié la femme avec une juste perspicacité. En Tse-Hy, la force se voile de grâce, mais elle reste la directrice des actes vers l'avenir désiré. La naissance d'un fils ouvrait à son ambition le chemin du trône : Tse-Hy sut admirablement profiter de sa beauté captivante pour que l'ascension se fît rapide, avant qu'aucun obstacle vînt s'y opposer. Lorsqu'elle eut savouré les entraînantes jouissances du pouvoir, elle s'éprit de cette vie remuante, de cette action dominatrice. Charmeuse, elle usa de tous ses moyens, Tartare, elle n'hésita devant aucune vie d'homme, pour rester la maîtresse du palais impérial.

D'après les lois familiales, le fils de Hien-Fong et de Sy-Tay-Heou devenait le fils de l'inféconde Tong-Tay-Heou. Cette maternité d'adoption est plus qu'une fiction, c'est une réalité légale. Relevée par sa situation d'impératrice mère en même temps que la vraie mère de l'impérial dauphin, l'Impératrice de l'Est ne put que se réjouir avec tous de cette naissance. Nous ne voyons pas, du reste, qu'il y ait jamais eu lutte entre les deux impératrices. Cette mère adoptive, femme de grand sens, aimant la paix, sut toujours conserver à ses conseils l'influence légitime qu'ils devaient avoir dans les décisions. L'initiative et la direction des affaires fut le lot essentiel de sa campagne, avide de mouvement et du prestige extérieur de l'autorité.

Nous savons très peu de chose sur Sy-Tay-Heou pendant les années qui suivirent, jours sombres pour la dynastie des Tsin, menacée par les Tay-Pin, humiliée par les victoires des alliés franco-anglais et la prise de Pé-Kin. C'était le brusque réveil d'un long songe où se complaisaient les empereurs de Chine, s'estimant les rois de la terre entière, et qualifiant leur royaume d'Empire unique. On s'imagine difficilement l'affolement des esprits dans cette effroyable débâcle. L'orgueil de la Cour impériale n'était pas seulement le résultat d'une boursouflure passagère; en ce pays fermé, c'était la conséquence d'une formation intellectuelle, traditionnelle, presque hiératique. Ce fut une vraie tempête sous ces crânes asiatiques, une

lutte où la raison perdait pied, d'une part se raccrochant aux axiomes et aux théories séculaires, d'autre part secouée par l'étranger qui brutalement renversait le passé. On comprend les fluctuations et les résistances.

Dès cette époque, Sy-Tay-Heou se montra femme de tête. On dit qu'elle fut très opposée à la fuite de la Cour impériale en Mandchourie devant les alliés (7 octobre 1860). Après la décision, son dévouement fut absolu dans l'exécution, mais elle ne cessa de proposer le retour, estimant qu'il fallait être sur place, à Pé-Kin, pour défendre avec vigueur les intérêts de la Chine et de la dynastie qui pourrait être évincée. Elle ne réussit pas et dut rester avec la cour à Ge-Hol, où elle fut l'âme du groupe hostile au «vieux parti». Celui-ci, à la tête duquel on voit un prince Tchén et un ministre Suin, s'obstinait dans l'orgueilleuse intransigeance du passé : envers les étrangers, la ruse, le mensonge, le manque de parole, la porte fermée.

Le prince Kong, frère de l'empereur Hien-Fong, avait été laissé à Pé-Kin pour traiter avec les puissances. Esprit très ouvert, il rejetait la tactique déloyale qui avait attiré les alliés sur la capitale et causé les hontes de la défaite. Mieux valait, à son avis, s'incliner devant la force, créer des relations régulières, afin de défendre l'hégémonie chinoise, tout en accordant ce qui était raisonnable, et surtout inévitable. Dans l'exil de la Cour, Tse-Hy soutint vaillamment son beau-frère contre le vieux parti qui circonvenait l'empereur et accusait Kong de sacrifier l'inviolabilité du royaume des Han. Hien-Fong n'était ni une intelligence, ni un caractère. Les angoisses de la défaite et de la fuite avaient anéanti tout ressort en lui. Son indécision flottait entre deux influences : tantôt il subissait l'ascendant de sa favorite, comme lorsqu'il créait le Tsong-Ly-Yamen avec le prince Kong pour président (janvier 1861); tantôt il se rejetait vers les tenants du passé. Ainsi fit-il en rédigeant son testament où la prépondérance pour la régence était donné au vieux parti. Sa mort, à Ge-Hol, le 22 août 1861, ouvrit l'ère des révolutions de palais.

*
* *

De son vivant, Hien-Fong avait désigné pour son succes-

seur le fils de Tse-Hy sous le nom de Tong-Tche. Ce maître de la Chine n'avait que six ans, sa mère, vingt-sept. Le testament causa des surprises, il imposait un conseil de régence : président, le prince Tchén; membres, un autre prince, le ministre Suin et d'autres personnages du vieux parti. Les deux impératrices, régentes de nom, étaient évincées, car elles ne recevaient guère que la tutelle intime de l'empereur, le conseil gardant l'effectif de l'autorité.

Trois mois après, le conseil de régence avait vécu. Les régents et les conseillers aussi. Les impératrices tenaient le pouvoir. Le chancelier de l'empire était le prince Kong,

Que s'était-il passé? Voici ce qui paraît être la vérité, d'après des récits indigènes, corroborés par la suite des événements. Le vieux parti, arrivé au pouvoir avec Tchén et ses amis, était la fleur de l'opposition antidynastique qui n'a jamais désarmé depuis la conquête tartare. Trompant la simplicité des chefs de cette cabale, mongols il est vrai, mais peu déliés, les meneurs préparaient sournoisement la disparition de la dynastie des Tsin. Le plan était simple : d'une part, multiplier les actes de déloyauté contre l'exécution des récents traités pour amener une rupture du gouvernement avec les puissances européennes; d'autre part, donner à entendre aux étrangers qu'avec une dynastie nationale les difficultés cesseraient, et, par ce moyen, obtenir l'appui de ces nations, spécialement de l'Angleterre qui longtemps avait penché vers les Tay-Pin ; pousser ainsi la Cour à une nouvelle fuite ou brusquer une révolution, et proclamer alors une dynastie chinoise contre laquelle la rébellion perdait sa force, avec sa raison d'être. Après le succès, on trouverait moyen de duper les Européens et de s'en débarrasser. Les impossibilités probables, les chances terribles courues n'étaient pas faites pour arrêter ce parti où dominaient des esprits étroits, gonflés d'orgueil, champions entêtés de la supériorité chinoise. — Cette trame ne pouvait réussir sans de fréquents pourparlers et des commencements d'exécution. L'éveil fut peut-être donné au prince Kong, toujours président du Tsong-Ly-Yamen, par les nombreuses réclamations des plénipotentiaires, mécontents de la résistance flagrante non seulement aux conséquences des traités, mais encore à

l'exécution même de certains articles. Ce prince était l'ami reconnaissant et le confident de Sy-Tay-Heou ; même la chronique scandaleuse du palais assurait que leurs relations intimes s'étendaient jusqu'à des sujets où les affaires d'État avaient moins de part que les affaires de cœur. On peut croire aisément que les tête-à-tête d'un prince d'une trentaine d'années avec la captivante et passionnée Tse-Hy ont amené une liaison. Mais c'était une chance de moins pour le complot : menacer à la fois la paix de l'empire, la sécurité de la dynastie, la vie du jeune empereur, et les amours de l'ardente Tartare, c'était jouer gros jeu. Active, rusée, charmeuse, l'impératrice-mère se fit bientôt livrer les fils de la machination. Avec son confident que son intérim d'empire, sa quasi régence pendant l'exil de Ge-Hol rendait très influent, la mère de Tong-Tche, au nom des intérêts généraux, s'assura la fidélité de plusieurs grands mandarins mis de côté par les régents, et surtout le dévouement des principaux chefs d'armée Tsén-Koué-Fan, Tso-Tsong-Tang, Ly-Hong-Tchang. Ceux-ci, défenseurs de la dynastie contre les rebelles, risquaient d'être sacrifiés par le vieux parti.

Inspiré par Tse-Hy, exécuté par le prince Kong, le coup d'État fut rapide et sanglant. Les régents avaient conduit la dépouille impériale de Hien-Fong à la sépulture des Tsin, hors Pé-Kin. Avant leur retour, un matin de novembre (1861), ils furent saisis par des satellites et décapités, sans plus tarder, par d'experts bourreaux. A Pé-Kin, les principaux de leurs amis subirent le même sort. En même temps, peut-être la veille très tard, paraissait un décret impérial. *Dans l'exposé* — libellé par Kong — les régents étaient accusés d'avoir omis des rites funéraires envers Hien-Fong. Horrible sacrilège qui montrait le cas que feraient ces gouvernants des lois moins sacrées envers les vivants pour l'harmonie de l'empire. *Dans la décision*, l'empereur ordonnait un châtiment en rapport avec ce crime sans pareil. Les malheureux n'apprirent tout cela que dans l'autre monde. Seul le prince Tchén, épargné par le sabre comme membre de la famille impériale, reçut un cadeau de feuilles d'or avec invitation pressante de les absorber séance tenante. Il s'exécuta.

Quant aux vraies raisons de cette révolution, personne n'en

souffla mot. Un décret du même jour confia le pouvoir à ceux mêmes qui le rendirent : Tong-Tay-Heou, régente ; Sy-Tay-Heou, co-régente ; le prince Kong, président du Grand Conseil ou chancelier d'Empire. La vie du palais impérial reprit son cours sans grand souci des victimes.

En toute justice, il faut dire que Tse-Hy usa d'une manière supérieure du pouvoir ainsi conquis. Ce ne fut pas une despote gouvernant sans contrôle. Son ascendant sur le prince Kong fut incontestable, son génie viril fut l'âme du Grand Conseil, mais elle appela aux affaires des hommes de valeur, entre autres Ouén-Siang, intelligence remarquable et caractère digne de tous éloges, d'après les Européens de Pé-Kin. En quelques années, cette régence pacifia la Chine par la répression des Tay-Pin. Elle sanctionna, pour ce faire, la première innovation dans l'organisme militaire : l'acceptation de corps formés ou encadrés par des volontaires européens. Ly-Hong-Tchang eut le sien avec Gordon, Tso-Tsong-Tang un autre avec Prosper Giquel. — Contre les pirates de mer, nous voyons d'abord l'essai de flottille européenne aux ordres d'Osborne (1862). Cette tentative échoue, parce que les Anglais veulent profiter de l'occasion pour imposer un amiral britannique et une flotte, anglaise de fait, au lieu d'une flotte chinoise que voulait la cour de Pé-Kin[1]. Mais dès que la rébellion s'affaiblit, la régente approuve (1866) le programme de Tso-Tsong-Tang pour la création de l'arsenal de Fou-Tcheou confié à Giquel, entreprise aussi extraordinaire pour l'époque par son audace que par son succès. — L'exécution des articles du traité relatifs aux chrétiens rencontre plus de difficultés à cause de la résistance du corps mandarinal. Cependant, outre l'édit de mars 1862, qui rappelle le peuple et les mandarins au respect de la liberté de conscience et de la vie des missionnaires, plusieurs autres décrets sont rendus en ce sens. — Pour les relations diplomatiques avec l'Europe, chose inouïe aux annales chinoises, où tout Céleste de marque quittant le territoire d'Empire risquait sa vie,

1. Les Anglais, plutôt que de livrer la flotte achetée, équipée, réunie, préférèrent la licencier, rendre les capitaux reçus, perdre les sommes énormes déjà dépensées. Sy-Tay-Heou eut un tel dépit qu'elle faillit enlever les douanes à leur organisateur, l'Anglais Lay.

la régence expédie en Europe trois chargés d'affaires et les accrédite auprès de onze puissances (1868).

En cette courte étude, je ne puis faire l'histoire de Chine. J'ai seulement noté ces quelques points pour montrer que la cour de Pé-Kin, avec Sy-Tay-Heou, n'était pas foncièrement opposée aux progrès européens, bien qu'elle fût, d'une part, hostile aux hommes d'Europe, auxquels elle ne voulait pas livrer l'exploitation de la Chine; d'autre part, méfiante à l'égard des puissances étrangères dont elle pressentait les convoitises territoriales. L'histoire admettra que le gouvernement chinois n'avait pas tort de gagner du temps pour permettre aux Chinois de conquérir les progrès à leur profit.

Sy-Tay-Heou continuait à faire appeler au conseil de l'empire des hommes éminents: Tsén-Koué-Fan en 1865, Ly-Hong-Tchang en 1868. Ce dernier ne resta que très peu de temps. Le prince Kong, qui flairait en lui un rival, l'éloigna par des missions extraordinaires aux lointaines provinces.

Faut-il croire la maligne gazette du palais impérial qui, par les eunuques, filtre à travers les murs de la « Ville violette » pour courir les prétoires et les boutiques de Pé-Kin. D'après elle, pendant l'époque que nous venons de parcourir et celle qui suit, la belle impératrice Tse-Hy, en dehors de sa liaison avec le prince Kong, se serait abandonnée à tous les entraînements de folle passion, comme les souveraines que l'histoire nous montre éperdues de plaisirs. Rebelle à toute contrainte, elle aurait multiplié ses favoris au gré de ses caprices fougueux ou raffinés, avides même d'eunuques. Cependant quelques-uns prétendent, sur ce dernier point, qu'elle fut assez subtile pour introduire en son palais de l'ouest un eunuque de nom seulement, amant aussi parfait qu'insoupçonné pendant longtemps. Nous croyons que ces récits scandaleux ont été malicieusement grossis par les écrivains et journalistes anglais et que c'est pure calomnie d'imputer à Sy-Tay-Heou de pareils débordements, que l'étiquette du palais rendrait d'ailleurs difficiles. Ardente nature, cela est certain, la Tartare Tse-Hy a été surtout guidée dans ses changements de favoris par son amour du pouvoir. Heureuse de conquérir par ses charmes un partisan nouveau, lorsque celui-ci lui paraissait être l'homme du moment, elle servit à

la fois ses deux passions : l'ambition et la volupté. En face de cette dominatrice du palais impérial, on soupçonne l'attitude des personnages remarqués par elle. Ces grands, ces assoiffés d'honneurs durent être enchantés de voir l'âpre chemin des postes suprêmes s'embellir, par la fantaisie d'une princesse, d'oasis fleuries et parfumées, ou plutôt de mystérieux pavillons aux délices de boudoir. Mais les favoris s'accommodent mal des déboires inévitables en leur situation. Aussi le jour vint d'un refroidissement sensible entre Sy-Tay-Heou et le prince Kong. Celui-ci se sentit menacé d'abord par le chef des eunuques qu'il fit assassiner, dit-on, puis par un parent du Tsén-Koué-Fan, même par le prince Chouén, son septième frère, enfin par Ly-Hong-Tchang, qu'il réussit à éloigner. Les atroces massacres de Tien-Tsin (1870) firent rappeler ce dernier, nommé gouverneur du Pé-Tché-ly et commissaire impérial pour cette affaire. L'influence de ce personnage allait devenir prépondérante.

*
* *

Le mariage et la majorité de l'empereur Tong-Tche (1873) semblèrent éloigner à jamais des affaires les deux impératrices régentes, surtout Tse-Hy, sa mère, que ce prince ne paraît pas avoir comblée de témoignages d'affection. Au contraire, il affecta de s'entourer de conseillers nouveaux et de faire rendre le plus d'honneurs possibles à la jeune impératrice A-Lou-Té, afin de vexer celle dont la tutelle avait pesé sur lui pendant les années de régence. Mais cet effacement de Sy-Tay-Heou fut de courte durée. Tong-Tche, perdu presque dès l'enfance par la débauche, était rongé par une maladie gagnée en ses équipées. Maître de l'empire et de lui-même, il ne connut plus aucun frein. Au bout de quelques mois de saturnales, ce malheureux au sang pauvre et vicié ne fut plus qu'une loque pantelante qui se cachait, rageuse et sombre, en ses appartements. Un beau matin (janvier 1875), on apprit en même temps sa mort et la désignation qu'il aurait faite de son successeur.

Le mystère prêtait trop à la légende pour que Tse-Hy ne subît pas de nouveau les atteintes de la calomnie : tout sim-

plement, on l'accusa d'avoir empoisonné son fils et plus tard sa belle-fille. Malgré les côtés sauvages du caractère de Tse-Hy, rien n'autorise à donner créance à pareille atrocité. Bonne mère jusque-là, pourquoi cette femme, qui voyait venir la mort de Tong-Tche, l'aurait-elle précipitée? Si cet empereur s'est fait mourir — ce qui n'est pas même prouvé — c'est qu'il était las d'être harcelé par les morsures de son ignominie. Si la pauvre A-Lou-Té, avant sa délivrance, avala des feuilles d'or, c'est que, jeune veuve au caractère faible, se sentant frappée aux sources de la vie par son impérial mari, elle céda aux conseils du désespoir en face d'un avenir enténébré de souffrances. — Mais ce que fit Sy-Tay-Heou, ce fut de désigner elle-même le successeur de son fils. Voici le récit d'après un familier d'un personnage du palais.

Au nom de ses droits de mère, dès qu'elle voit décliner Tong-Tche, Tse-Hy s'installe à son chevet, fait bonne garde, éloigne les conseillers suspects, soutient les illusions du malade sur la durée de ses jours, empêche cet être désagrégé de prendre une résolution pour le choix de son successeur. Vient l'heure où l'âme semble s'effacer, où la vie abandonne le corps par morceaux. La bouche de Tong-Tche ne prononce plus que des mots inintelligibles; les yeux seuls parlent, dolents, presque toujours approbatifs, pour répondre aux questions que l'oreille perçoit mal. Soudain, les gongs d'appel résonnent lugubrement dans la nuit, l'impératrice mère convoque les princes, les grands, les chefs d'eunuques, les fonctionnaires du Palais. Près du lit de l'empereur expirant ou expiré — nul ne sait, — un fidèle secrétaire lit le testament dynastique où Tong-Tche désigne pour lui succéder un enfant de trois ans, son cousin, avec les deux impératrices douairières comme régentes. Quelques instants après, il n'y a plus d'empereur. Il faut se hâter de proclamer l'autre. Tse-Hy dépêche quelques eunuques pour arracher à son berceau l'enfant désigné, fils du prince Chouén. Au petit jour, les gongs, les trompettes, les bombardes éclatent de nouveau : c'est l'impérial élu qui arrive. Apporté dans la salle du trône, pleurant peut-être comme un vulgaire marmot, il reçoit, ébahi, l'hommage des féaux, tartares et chinois. Les deux régentes sont à ses côtés.

L'organisation de ce coup d'État lugubre, majestueux et pacifique, n'est le fait ni d'une intelligence ni d'une volonté ordinaire. Il donna quatorze années de pouvoir à son auteur. Aucune tête ne tomba : ce qui prouve que Tse-Hy n'est pas sanguinaire par unique plaisir de tuer. En l'occurrence, maîtresse incontestée, comme elle n'avait à briser aucune résistance dangereuse pour la dynastie ou pour l'empire, elle se contente de destituer ou d'expédier aux provinces les amis de son fils que des abus de faveur ont comblés, sans aucun mérite, de boutons ou de panaches mandarinaux. Le choix fait par Sy-Tay-Heou violait d'une façon indéniable les lois de la famille impériale en la matière. Cependant personne ne protesta.

On a dit et écrit que l'empereur a pleine liberté de choisir le futur « Fils du Ciel » parmi ses enfants ou ses autres parents. C'est mal formuler la loi successorale des Tsin. Elle est plus complexe : l'empereur choisit le titulaire du trône; il doit élire l'aîné, à moins de raison grave, qu'il faille, par exemple, éviter un indigne pour doter l'empire d'un cadet plus capable; si l'empereur n'a pas de descendant direct, il doit désigner un frère ou un cousin, mais d'après la même règle, en suivant l'ordre de primogéniture, toujours sauf raisons graves. Ces lois, il faut le dire, furent souvent violées, au grand désespoir, peut-être, des sages potentats qui les ont instituées.

D'après la généalogie de cinquante dernières années des Tsin que je donne en note pour l'intelligence de toutes ces histoires de successions [1], on constate que deux branches

1. Généalogie des Tsin depuis TAO-KOANG (empereur, 1821-1850).

Fils aîné HIEN-FONG Empereur (1850-61) A un fils de *Tse-Hy* ou Sy-Tay-Heou	Cinquième fils Prince TOAN (nullité) Plusieurs fils	Sixième fils Prince KONG (le célèbre régent) Plusieurs fils	Septième fils Prince CHOUÉN marié à la sœur de Tse-Hy
TONG-TCHE Empereur (1861-75) sans enfants	Un des petits-fils POU-TSIN Impérial Dauphin désigné en 1900	Plusieurs petits-fils	KOANG-SU Emp. (1875 à ...) sans enfants

Tao-Koang a eu dix fils ; ceux qui ne sont pas notés ici sont morts sans postérité mâle.

précédaient celle de Koang-Su — l'empereur actuel — fils du prince Chouén. Pourquoi cette dérogation ? Les motifs étaient peu sérieux : Sy-Tay-Heou écarta les fils du prince Toan, sous prétexte que celui-ci, de médiocre intelligence, aurait pu causer des embarras ; les fils du prince Kong, ancien chancelier, très mêlé aux affaires, furent mis de côté, parce qu'on avait besoin de leur père au Conseil. Il faut savoir, à ce propos, que le père de l'empereur régnant doit quitter le palais et se confiner dans un rôle privé. C'est étrange, mais c'est le résultat d'un conflit de respects que le rituel chinois, très formaliste, s'est déclaré impuissant à régler. Tous doivent se prosterner en présence du Fils du Ciel. Si le père de l'empereur réside ou vient au palais pour les affaires, quelle attitude doit-il prendre ? S'il se prosterne, le respect filial est violé ; s'il ne s'incline pas, la majesté de l'Unique est offensée. Aussi le père de l'empereur habite en ville, sans aucune charge qui l'oblige à venir aux audiences. L'empereur va le voir chez lui assez rarement ; mais alors, comme fils, il se prosterne devant lui.

Le prince Chouén ou Choun, ami de Tse-Hy, était conciliant, ami de la tranquillité, assez intelligent pour rendre du dehors des services au gouvernement, et il le fit souvent, surtout dans les rapports avec les légations de Pé-Kin. De plus, raison prépondérante, j'estime, le jeune Koang-Su était le fils de la propre sœur de Tse-Hy, femme légitime du prince Chouén. Ce mariage — entre parenthèses — prouve encore que le père de Sy-Tay-Heou était bien de noblesse tartare assez élevée ; sans quoi, jamais cette sœur cadette n'eût pu devenir l'épouse proprement dite d'un frère d'empereur.

Je ne reviendrai pas sur les quatorze années de la minorité de Koang-Su (1875-1889). Ly-Hong-Tchang y fut le véritable premier ministre. J'ai dit, dans l'étude publiée sur cet homme d'État[1], la marche de la Chine vers le progrès pendant cette période, sa direction, son ordonnance spéciale : l'amélioration de la Chine au moyen des sciences européennes, avec lenteur, par les Chinois et pour les Chinois. La régente partageait les idées et approuva la conduite du ministre qui,

1. *Revue de Paris*, 1er août 1896.

de son côté, servit l'impératrice avec fidélité. Celle-ci, plus tard, s'est montrée reconnaissante en sauvant le ministre en péril. Leurs relations ont subi les coups de langue des eunuques-reporters, qui comptent Ly parmi les favoris de Tse-Hy. Je dois avouer que l'ancien secrétaire de Ly-Hong-Tchang, le mandarin dont j'ai parlé, ne semblait pas mettre la chose en doute. D'après lui, à l'avènement de Koang-Su, chez l'impératrice de quarante ans, « la souplesse ondoyante de la svelte jeunesse avait fait place à une vigoureuse maturité. Surtout, l'ardente princesse n'avait rien perdu de la flamme caressante de son regard ni de la joliesse provocatrice de son sourire entr'ouvrant ses lèvres sensuelles, capable de troubler et de conquérir même un homme moins disposé que Ly-Hong-Tchang à profiter de tous les moyens pour devenir et rester l'homme de la Cour ».

Sy-Tay-Heou, co-régente avec l'autre douairière, Tong-Tay-Heou, jusqu'à l'année 1881 où mourut celle-ci, resta seule régente jusqu'au 4 mars 1889, majorité de Koang-Su marié le 26 février précédent.

*
* *

Devenue une seconde fois douairière à cinquante-cinq ans, Sy-Tay-Heou se retira dans la splendide résidence construite pour elle de 1885 à 1887 à l'ouest des lacs de la ville impériale.

L'ancienne cathédrale, d'après ses désirs pressants, s'y trouve incluse depuis décembre 1887, à la suite d'un échange de terrains conclu entre la cour d'une part, le gouvernement français, le Saint-Siège et la mission d'autre part[1]. On aurait pu croire que l'ex-régente allait simplement jouir d'un repos bien mérité. Mais l'inaction était trop contraire à sa nature remuante, à ses habitudes d'intrigues De plus, elle avait vu grandir Koang-Su : elle connaissait la futilité de son

1. Les pourparlers ont duré deux ans, dirigés par un missionnaire, actuellement Monseigneur Favier, évêque de Pékin, qui y déploya toutes les ressources de sa fine et tenace diplomatie. Un vaste terrain dans la ville impériale, une indemnité de construction, des privilèges impériaux, un décret louangeur pour la France et le catholicisme ont été la compensation de cette amiable cession.

esprit facile à se laisser prendre aux trompeurs chatoiements des choses ; elle avait sondé la faiblesse de caractère de ce jeune homme timide, mélancolique, mal servi par un corps malingre, appauvri par de précoces débauches, Sy-Tay-Heou, soutenue par Ly-Hong-Tchang toujours prépondérant, et par le prince Kong qui approuvait sa politique, se réserva donc une part dans le gouvernement et rendit son approbation obligatoire pour les affaires les plus importantes. Cependant, petit à petit son influence déclina devant celle de Ouén-Tong-Ho, président du conseil. En 1894, au moment des difficultés avec le Japon, nous voyons nettement dessinés deux partis : celui de l'empereur veut la guerre pour châtier l'insolent petit peuple, qui méprise le Grand Empire du Milieu ; celui de l'ex-régente conseille la paix, parce que les efforts faits depuis trente ans pour transformer l'immense royaume n'ont pas encore, à leur avis, donné les résultats nécessaires pour tenir tête au Japon modernisé.

Les appels à la prudence du parti de Sy-Tay-Heou ne furent point écoutés. La guerre eut lieu, et le Japon vainqueur ne put être arrêté dans ses demandes territoriales sur le Léao-Tong que par l'intervention commune de la France, de la Russie et de l'Allemagne.

Le résultat le plus dangereux pour la Chine du traité de Simonoseki, même revu par les puissances, fut de sonner un éclatant hallali de curée contre cet empire vermoulu qui paraissait mûr pour le partage. Ce n'est pas cette histoire, trop importante pour l'écourter, que j'entends faire ici. Je veux seulement en donner les grandes lignes et montrer comment la main-mise sur l'empereur Koang-Su par un facteur — je ne dis pas nouveau, mais nouvellement organisé, — amena la vigilante et altière Tse-Hy à perpétrer, le 22 septembre 1898, son troisième coup d'État, qui lui donna le pouvoir, à la place du naïf et pitoyable Koang-Su, mis aux arrêts comme un écolier pris en faute.

La lutte d'influence, je dirais presque de partage, en Chine, est surtout entre cinq puissances : Russie, Japon, Allemagne pour le Nord, France pour le Sud, et — notez-le bien — Angleterre pour le Nord, le Sud et le Centre, c'est-à-dire par-

tout. Je laisse de côté les efforts des autres nations[1] pour ne m'occuper que des agissements de la Grande-Bretagne. Ils sont la cause du coup d'État.

Le peuple anglais est un producteur commerçant et un gros banquier. Pour écouler ses produits, être l'intermédiaire des échanges, trafiquer de l'or, il a besoin d'immenses débouchés. Quand une terre lui paraît nécessaire à cette vie de rapace marchand, l'Anglais dit : « Cette terre sera mienne », alors même que l'immense morceau serait le quart du monde. A la fin de la guerre sino-japonaise l'Angleterre commit une faute grave. Habituée à contrecarrer les autres puissances, elle se mit violemment du côté du Japon contre la Chine, après avoir fait le contraire pendant toute la guerre. Du coup, elle perdit tous les bénéfices de ses concours passés. L'influence anglaise baissa à Pé-Kin.

Aussitôt la diplomatie britannique reprit la lutte sous la forme dont elle est coutumière : la constitution, par l'or et l'intrigue, d'un parti anglais au sein même de la nation qu'elle veut adjuger à son influence et à son commerce, quand ce n'est pas à son empire. Les sociétés secrètes ont toujours été nombreuses en Chine; beaucoup de lettrés et de mandarins en font partie. Sous divers noms, avec des chefs différents qui correspondent entre eux, ces sociétés ont le même but : délivrer la Chine de la domination tartare. Depuis longtemps les francs-maçons anglais d'Extrême-Orient ont établi des relations avec ces groupes d'associations. En ces dernières années, la diplomatie britannique a resserré ces liens par l'entremise des loges anglaises qui, dans les grands ports, sont des foyers d'intrigues politiques. — Voilà l'armée prête à susciter des embarras intérieurs au gouvernement chinois. Avec le faible Koang-Su, au milieu de l'invraisemblable remue-ménage amené par les suites de la guerre sino-japonaise, tout marcha très vite. Comme préparatifs lointains, les agents britanniques attirèrent à leurs écoles une foule de jeunes lettrés, leur apprirent l'anglais, en firent des ingénieurs, des constructeurs, des professeurs, etc. C'était un état-major de près de trois cents futurs mandarins. Quant

1. Il y aurait cependant beaucoup à dire sur les faiblesses de notre diplomatie en face des insolences anglaises. Mais ce serait un hors-d'œuvre.

aux chefs, deux surtout sont à noter : pour l'influence à Pé-Kin, *Tchang-Yun-Hoan*, vieux ministre et diplomate gagné à l'Angleterre, à Londres même, pendant les fêtes du jubilé de la reine; pour l'action sur le peuple, *Kang-yeou-ouy*, jeune Cantonnais, publiciste, réformateur, que tous les journaux anglais d'Extrême-Orient célébraient comme le Confucius moderne. Cet agent eut toujours de l'argent pour sa propagande et surtout pour son journal, *le Progrès de la Chine*, organe de la régénération de sa patrie — par l'Angleterre.

Avec ces données, transportons-nous chez la douairière Tse-Hy qui, du fond de son palais, suit attentivement les événements, renseignée par Ly-Hong-Tchang toujours influent à cause de son passé diplomatique. A la fin de 1897, il est certain que tout va très mal dans l'empire : les provinces sont mal administrées, troublées et ensanglantées par des révoltes. Dans les relations avec les Européens, le gouvernement est d'une inconcevable faiblesse. Il cède aux exigences de toutes les puissances; il laisse occuper Kiao-Tcheou (novembre 1897) par manque de fermeté contre des rébellions à quelques jours de la capitale. L'année suivante est celle de l'envahissement étranger et du bouleversement des traditions nationales. Sy-Tay-Heou étudie quels sont ceux qui aident Koang-Su à si mal gouverner l'empire. Elle dénombre les *hommes*, suit leurs *actes*, en calcule les *conséquences* et scrute leur *but*.

Les Hommes. La douairière voit un groupe compact, très anglophile, disposant de beaucoup d'argent et introduisant ses hommes en tous les ministères : *Tchang-Yun-Hoan*, ministre des finances, président de la commission des chemins de fer, inféodé à l'Angleterre; — *Kang-Yeou-Ouy*, secrétaire principal au ministère des travaux publics, élève de Dudgeon, Anglais, et de Timothy Richard, Américain; — *Lin*, secrétaire du Tsong-ly-yamen et familier de Koang-Su, élève de l'école anglaise de Chang-Hay; — *Tang-Tse-Tong*, rédacteur aux décrets, élève des Anglais; *Kang-Yeou-Tchouan*, frère du Confucius moderne, secrétaire aux chemins de fer, maître ès-arts d'une université anglaise. Ce sont les plus actifs, mais leur groupe contient encore des hommes importants et non moins partisans des Anglais : *Ly-Té-Fan*, président, et *Sou-*

Tche-Tchén, vice-président du ministère des rites; *Chang-Yun-Fou*, vice-président du ministère des finances; *Yang-Tchén-Siou* et *Song-Pé-Lou*, du conseil des grands censeurs; *Yang-Jou-Y*, archiviste de l'académie; *Ly-Sio-Gan* et *Ly-Koang-Té*, secrétaires du grand conseil; *Liang-Tche-Tchao*, secrétaire à un ministère, idéaliste égaré parmi ces arrivistes. De plus, par leur parenté, leurs alliances ou leurs amitiés, ces personnages ont action sur les principaux gouverneurs, résidant aux grandes villes, Koang-Tong, Nan-Kin, Han-Keou, Tchén-Tou, Fou-Tcheou, têtes des grandes provinces.

Les actes. A l'intérieur, ce parti *progressiste* lance tout à coup le débile empereur dans un véritable torrent de réformes qui menace de submerger non seulement les abus, mais l'organisme même de la constitution chinoise. Le mouvement commence en juin : des écoles élémentaires officielles sont décrétées partout; on y affecte les bonzeries de tout l'empire. Le 9 août, suppression de trois gouvernements au Fou-pé, Yun-Nam et Koang-Tong. Le 10, annonce d'un remplacement général des vieux fonctionnaires par des progressistes. Le 11, institution de l'université de Pé-Kin; le décret affiche un superbe dédain pour les études consacrées aux textes des sages, bons pour l'ancien temps; sur huit professeurs, quatre, dont le président, sont Anglais. Le 17, création d'un collège de traducteurs des ouvrages étrangers, base nouvelle des examens. Le 20, transformation radicale des programmes d'examens et suppression des anciennes compositions littéraires, dites *Ouén-Tchang*. Le 31, suppression de six grands bureaux de Pé-Kin : cour de revision, contrôle de l'instruction, transmission des édits, cérémonies, banquets, écuries. — J'omets une cinquantaine de décrets moins importants. Ceux que je viens de citer touchaient à la forme ancienne de la vie nationale, et, de plus, selon l'expression chinoise, *ils envoyaient s'asseoir sur un banc froid sous la voûte du ciel inclément* plus de cent mille bonzes, quelques milliers de mandarins, vingt mille employés de prétoires et tout autant de maîtres d'école de l'ancienne méthode. En revanche, la liberté de la presse était octroyée, en même temps qu'un calendrier de style européen.

Pour l'extérieur, Sy-Tay-Heou dut frémir en voyant *Kiao-*

Tcheou occupé par les Allemands (1er novembre 1897), puis cédé par Koang-Su (6 mars 1898); *Port-Arthur* et *Ta-Lien-Ouan* occupés par les Russes (décembre 1897) et cédés (27 mars 1898); *Koang-Tchéou-Ouan*, cédé aux Français (4 avril 1898 et occupé (22 avril)[1]; *Ouy-Hay-Ouy*, occupé par les Anglais (30 mai 1898) et cédé (1er juillet). Beaucoup d'autres abandons furent consentis aux puissances, mais Sy-Tay-Heou remarque ceci : dès qu'une puissance est favorisée d'une cession, l'Angleterre exige et obtient facilement un avantage semblable, sinon même plus considérable. Au contraire, l'Angleterre est-elle la première à recevoir un privilège, les autres puissances ne peuvent arracher aucune compensation ; même il suffit souvent de l'opposition britannique à une transaction pour que celle-ci devienne impossible. Citons quelques cas : un syndicat franco-belge, malgré l'opposition des Anglais, obtient, avec l'appui de la Russie, la ligne du chemin de fer Pé-Kin à Han-Keou ; aussitôt un syndicat anglo-chinois se voit concéder la ligne Han-Keou à Koang-Tong, et un syndicat anglo-italien la ligne Pin-Tin-Tcheou à Siang-Yang qui, par le Han, affluent navigable du Fleuve Bleu, double et concurrence la ligne franco-belge. L'acte le plus grave aux yeux de la douairière est peut-être l'engagement pris par la Chine, vis-à-vis de l'Angleterre, le 11 février 1898, de « n'hypothéquer, donner à bail ou céder à aucune puissance aucun territoire dans la région du Yang-Tse. » M. Dubail, sans attendre, réclame le même privilège pour la France, convention du 5 avril, concernant les trois provinces Koang-Tong, Koang-Si, Yun-Nam. Malgré cet accord signé, l'Angleterre, dès le 9 juin, enlève haut la main une cession dans le Koang-Tong, en face de Hong-Kong, tandis que l'extension nécessaire de la concession française de Chang-Hay est opiniâtrément refusée par les ministres anglo-progressistes, pour obéir à lord Salisbury[2]. Les Russes voient des obstacles perpétuels mis par la Chine, sous la pression de l'Angleterre, à la construction de leurs lignes ferrées du Nord, tandis qu'une

1. Comme on le voit, les Français, seuls, firent poliment précéder la cession diplomatique et suivre l'occupation.

2. Voir *Livre Jaune*, 1900, et le succès final de l'énergie de M. Pichon. Mais que dire de quelques autres et des bravades qu'ils ont subies sans sourciller ?

foule de syndicats anglo-chinois se partagent les concessions de la plupart des mines, non pour les exploiter, mais pour empêcher les rivaux de les obtenir.

Les conséquences. Sy-Tay-Heou suppute les résultats : les nouvelles mesures bouleversent brusquement les traditions séculaires et grossissent démesurément le nombre des mécontents. Les soulèvements partiels menacent de dégénérer en rébellion générale. La Chine marche à l'anarchie. L'Angleterre, ne doutant pas de la réalisation de ses désirs, expédie l'amiral Ch. Beresford en Orient. Il part à grand fracas comme une sorte de protecteur définitif appelé pour organiser la Chine par les Anglais et à leur profit. Patronné ostensiblement par lord Salisbury, il arrive, à la fois, comme l'homme de l'empereur du parti progressiste, de l'Union des chambres de commerce anglaises de la métropole et d'Extrême-Orient. Mais lord Beresford arrive trop tard. Pendant qu'il navigue, la douairière découvre le *but* des progressistes : supplanter la dynastie tartare par une dynastie chinoise inféodée à l'Angleterre. Les conjurés vont agir. Tse-Hy les prévient par un nouveau coup d'État prompt, énergique, cruel. La Chine a marché, la terrible princesse n'a pas changé.

En face du péril, elle avait usé, contre son habitude, d'une rare temporisation. Néanmoins, un jour, dit-on, en face de Koang-Su sottement vêtu d'habits européens, la patience lui échappe. L'empereur battu doit se retirer sous un déluge d'invectives ; il rentre dans ses appartements, rageur, exaspéré, prêt à tout pour venger son affront et rester le maître. Ses familiers lui conseillent un acte énergique : confiner l'impératrice en son palais, sans relations avec le dehors, pour affaires de l'État ou même simple distraction. Au fond, les progressistes croient l'occasion propice pour leur révolution dynastique. Voilà pourquoi ils poussent Koang-Su à faire venir l'armée de Tién-Tsin, inutile contre l'impératrice, nécessaire pour renverser les Tsin. Ce fut leur perte.

L'empereur envoie son familier Lin porter au général Yuén l'ordre verbal de se rendre à Pé-Kin avec son armée. Faute d'ordre écrit, ce Tartare refuse ses troupes, mais il consent à venir trouver Koang-Su, qui maintient son désir et dévoile ses intentions. Même devant la colère impériale, à moins d'un décret

dûment muni du sceau, le général, à son tour, maintient son refus. Chassé sous une grêle d'injures, voyant l'exil ou le lacet menacer son avenir, Yuén s'enfuit à Tién-Tsin faire ses malles. Mais d'abord il court mettre au courant de ces péripéties singulières un autre Tartare, Jong-Lou, neveu de Tse-Hy et gouverneur du Pé-Tché-ly. Quelques heures plus tard, ce mandarin est à Pé-Kin et raconte tout à la douairière, qui met ses agents en campagne. Le soir même, Tse-Hy possède la certitude que Koang-Su, dans cette machination, n'est que l'inconscient organisateur d'un complot contre lui-même et la dynastie.

Femme des promptes décisions, elle s'assure quelques troupes et dans la nuit envahit les appartements privés de l'empereur. Le duel est court. Reproches véhéments de la mère adoptive. Négations de Koang-Su. Récit de Jong-Lou. Aveux forcés de l'impérial conspirateur. Quatorze eunuques, complices en l'affaire, viennent, entre des gardes, apprendre à Koang-Su le sort que lui réservaient ses prétendus amis, si la tentative eût réussi. L'efféminé potentat s'effondre. Traité d'incapable nigaud, d'indigne fils, de traître aux aïeux par Tse-Hy, superbe de colère et d'orgueil, l'infortuné Fils du Ciel baisse la tête et acquiesce à tout. Il remet le sceau de l'empire à Sy-Tay-Heou et signe un décret qui l'institue régente (nuit du 21 au 22 septembre 1898).

Après la scène tragique, la répression sanglante : les quatorze eunuques sont décapités avant le jour. Tous les personnages du parti cités plus haut sont mandés au palais ou arrêtés en ville. La plupart sont exécutés; deux ou trois seulement obtiennent l'exil. Cependant, grâce à un navire anglais, le chef principal de la faction, Kang-Yeou-Ouy, peut s'échapper, ainsi que l'utopiste Liang-Tche-Tchao[1].

On devine l'émotion des Anglais après ces exécutions qui décimaient leurs fidèles. Devancés par la promptitude de Sy-Tay-Heou, ils n'avaient pu rien prévoir et presque rien sauver[2]. Comme compensation leurs journaux célébrè-

1. Celui-ci, actuellement au Japon, écrit des articles aussi logiques que réactionnaires dans une revue du Nippon.

2. Sir Mac Donald obtint la promesse que Tchang-Yun-Hoan ne serait pas exécuté avec les autres. Tse-Hy tint sa promesse de ne pas *décapiter* ce vieillard, mais elle le fit *étrangler* sur le chemin de l'exil.

rent les martyrs de la Chine Nouvelle et accablèrent l'impératrice de virulentes épithètes. On comprend l'exaspération de ce tapage devant l'effondrement du parti progressiste, fruit de plusieurs années d'intrigues et d'efforts très coûteux.

Depuis lors, la presse et le télégraphe anglais n'ont cessé de prétendre que Tse-Hy, hostile au progrès, menaçait les intérêts européens engagés en Chine. C'est une invite perpétuelle à aider les progressistes, amis des Anglais, à renverser la régente. Mais pour tromper l'univers, même serré dans les mailles des réseaux anglais, il ne suffit pas d'écrire au-dessous de chaque nouvelle vraie ou fausse, la même note partiale « encore le mouvement réactionnaire qui s'accentue ». — Qu'a fait Sy-Tay-Heou, depuis sa nouvelle régence?

Ses décrets réactionnaires regardent surtout les Chinois. Ils rapportent les mesures trop radicales prises par Koang-Su pour les études, les examens, les rouages principaux de l'administration. J'ose dire que la vieille douairière a raison contre ses détracteurs. Le progrès, pour une masse de 400 millions d'hommes, ne peut être un brusque saut dans l'inconnu de la veille. Rien ne se fera sous ce rapport en Chine avant la transformation de la langue, ce moule essentiel du génie chinois. D'une part, elle donne aux lettrés un mode de penser totalement différent du nôtre; d'autre part, à cause de sa difficulté, elle emprisonne la masse des célestes, illettrés par nécessité, dans des rudiments très pauvres de connaissances générales. La sagesse est d'attendre, de tirer parti des éléments actuels, non pas de les supprimer.

Pour toutes les entreprises de progrès qui envahissent la Chine, la régente n'a rien changé. Elle a ouvert elle-même (31 décembre 1898) l'université de Pé-Kin, qui, dit-on, a peu de chances de succès. Les chemins de fer se construisent; les prérogatives de tous les étrangers sont augmentées ; beaucoup de ports nouveaux sont ouverts à la navigation et au commerce européen; le Sy-Kiang et le Yang-Tse sont déclarés accessibles aux vapeurs sur tout leur parcours navigable; les douanes intérieures (Ly-Kin), si désagréables, sont réglementées; on songe aux réformes des postes et de l'armée, etc. — Mais dans toute cette marche

en avant, la douairière redoute les privilèges exclusifs; elle préfère la politique de la *porte ouverte*, où l'on donne des passe-partout à tous les étrangers, également.

Voilà ce qui déplaît à l'Angleterre. Plus encore peut-être la tenace rigueur avec laquelle Tse-Hy poursuit les restes du parti de Kang-Yeou-Ouy pour empêcher qu'on le reconstitue[1]. Sur ce point, les Anglais ne peuvent s'en prendre qu'à eux-mêmes. S'ils avaient envoyé, comme leurs journaux l'ont raconté, leur Confucius moderne porter la bonne parole de la réforme aux Chinois de San-Francisco ou d'ailleurs, la régente se serait calmée. Au lieu que tout le monde sait à Hong-Kong que Kang-Yeou-Ouy n'est pas loin, et que les troubles du sud de la Chine sont le fait de ses tournées secrètes, de l'agitation de ses partisans qui continuent à ne pas manquer d'argent. Tant qu'elle se sentira menacée par des perfidies, la tigresse ne rentrera pas ses ongles acérés et sanglants.

De plus les Anglais avivent sans cesse la haine de leur ennemie. Les antiques trompettes de la renommée sont bien modestes clairons auprès de la formidable voix de la presse, stylée par les câblogrammes anglais. Dès qu'il n'est pas donné satisfaction à un désir britannique, « l'information anglaise » répète aussitôt, en cent dépêches, que la régence est la calamité des calamités pour l'empire et pour les intérêts européens en Chine.

Cela fut visible surtout, récemment, dans les efforts inouïs faits pour tromper l'opinion sur le sens et les conséquences du décret du 21 janvier 1900. D'après la « source anglaise », c'était un nouveau coup d'État de Tse-Hy. Successivement le télégraphe nous dit l'abdication imposée à Koang-Su, l'intronisation d'un nouvel empereur, la redoutable opposition des grands dignitaires et du peuple, les hésitations et le recul de la régente, finalement la reprise du pouvoir par Koang-Su. Mais le décret, pivot de ce roman, n'était jamais traduit dans

1. Un décret du 18 octobre 1898 prohibe sévèrement les associations illicites; plusieurs autres édits visent les réformateurs; le dernier, du 14 février 1900, met aux prix de cent mille taëls les têtes des deux chefs survivants de la réforme, Kang-Yeou-Ouy et Léang-Tche-Tchao, qui commandent des uniformes de soldats rebelles aux tailleurs de Hong-Kong, avec l'agrément du gouverneur.

son intégrité par les agences anglaises. Il vient de parvenir en Europe et nous apprend simplement ceci : Koang-Su, malade, trop affaibli pour tenir le pouvoir, a demandé à Tse-Hy de l'aider au gouvernement. Après un an, plus découragé, inquiet pour la succession de l'empire, il a prié la régente de choisir le plus dévoué des princes de la famille impériale pour remplacer le fils qui lui manque. Enfin, l'empereur, confirmant la désignation faite par la douairière, a élu Pou-Tsin, petit-fils du prince Toan, comme héritier présomptif.

Koang-Su, remarquons-le, marié en 1889, eût dû agir ainsi dès 1894. La constitution de la famille impériale oblige tout empereur, resté sans héritier après cinq années de mariage, à désigner un successeur éventuel. Il n'y eut donc ni coup d'État, ni révolution de palais, ni mécontentements autres que celui des progressistes, amis des Anglais. Une abdication, prétexte à rébellions, eût mieux fait leur affaire.

Ces calomnies multipliées, les secours et l'appui donnés aux progressistes révolutionnaires, les insolentes tentatives d'immixtion dans l'administration de l'empire ont gravement indisposé la régente contre l'Angleterre. En même temps, la violation de l'intégrité du territoire national, les exploits des Allemands déposés au Chan-Tong sans contrôle suffisant, le brusque envahissement de régions entières, tout cela exaspère les mauvaises dispositions d'un peuple hostile aux nouveautés, enserré dans un réseau de préjugés. De tous ces conflits résulte une tension dangereuse pour la tranquillité de l'empire, la sécurité de la dynastie et la prospérité des intérêts européens en Chine. Par réaction contre l'outrance du progrès qui s'impose souvent d'une façon peu courtoise, avec des allures de conquérant, la régente a déjà lancé quelques décrets regrettables contre les études étrangères, la liberté de conscience, la mise en valeur des mines. Ce mouvement rétrograde ne peut être enrayé que par une politique noble et loyale. Dans la crise où elle lutte, Sy-Tay-Heou s'appuie sur la Russie, parce qu'elle croit connaître la limite de ses convoitises territoriales, et qu'elle en espère un secours contre les rébellions du dedans et l'envahissement anglais.

La régente marque aussi quelque confiance à la France[1], car elle connaît sa loyauté et la modération de ses prétentions.

Il serait impolitique de ne pas profiter de cette situation pour avancer d'une bonne étape l'influence française en Chine. L'heure est propice. Il serait urgent d'agir énergiquement pour soutenir M. Pichon, notre très actif représentant à Pé-Kin. Plusieurs promesses et conventions franco-chinoises n'ont pas encore reçu leur exécution, par suite de l'habile opposition de sir Mac Donald et de sir Robert Hart : je veux citer notamment la convention d'avril 1898 qui nous assure l'organisation des postes. Tout ce qui peut contrebalancer l'influence de l'Angleterre a chance de réussir auprès de la régente, si la demande est faite avec vigueur et persévérance.

Au terme de cette étude, quelques lignes suffisent pour apprécier l'impératrice Sy-Tay-Heou. Malgré ses fautes, ses intrigues, ses cruautés, Tse-Hy, Tartare digne de sa race, mérite certainement la reconnaissance de la Chine qu'elle a su gouverner avec des hommes de valeur. Mongole au sang guerrier, princesse remuante, âme ardente, cœur passionné, caractère sauvage, intelligence vive, mais prompte et rude, elle lutte depuis quarante ans pour l'indépendance de son pays et la sauvegarde de son individualité nationale, avec une intelligence supérieure et une indéfectible énergie.

Elle diffère essentiellement de nous. La grandeur de sa vie est dans ce vouloir indomptable : conquérir et garder les pouvoirs de l'Unique, remplir le rôle du Fils du Ciel en tutelle, afin de lutter contre l'envahissement précipité de l'incomparable Royaume des Royaumes par les idées et les hommes d'Occident.

LOUIS COLDRE
Missionnaire apostolique.

1. Je tiens de bonne source que le décret du 15 mars 1899 a été demandé, *motu proprio*, à monseigneur Favier, par l'impératrice qui a prié Jong-Lou, premier ministre, de s'entendre avec l'évêque pour le rédiger. Au fond, pour Tse-Hy, augmenter l'influence des missionnaires catholiques presque tous français, c'est contrebalancer l'influence de l'Association commerciale britannique qui a des affidés partout.

VISIONS FAMILIÈRES

I

RÉVEIL

Oh ! moins que rien !... Un pas, une voix dans la rue.
Quelque porte qu'entr'ouvre une main trop bourrue.
Un meuble remué dans la pièce au-dessus,
Bruits légers, fugitifs, rapidement perçus,
Assez nets cependant pour que le cerveau vibre
Et que, par tout le corps engourdi, fibre à fibre,
La sensation glisse, obscure, du réveil...
L'âme, plus paresseuse, en un vague sommeil
S'attarde... Sous l'auvent des paupières mi-closes,
Comme un essaim léger, les rêves noirs ou roses
Voltigent, moins précis déjà que dans la nuit...
Et le dernier d'entre eux, le plus tenace, fuit
Quand, d'allure discrète, un serviteur pénètre
Dans la chambre, s'en va tout droit à la fenêtre,
Lève l'espagnolette et tire les volets.

Alors, — telle une reine entrant dans son palais
Abandonné depuis quelques heures à peine, —
La clarté du dehors s'installe en souveraine,
Reprend possession des coins les plus obscurs,
Irradie au plafond, éclabousse les murs,

Accroche aux cadres d'or des paillettes de joies,
Baise amoureusement les velours et les soies,
Et sur le moindre objet met de la vie, enfin...
Le jour entre dans l'âme aussi; le songe vain
S'envole avec la nuit, chassé par la lumière;
La vision revient, exacte et coutumière,
De ces riens familiers, si connus de nos yeux,
Tenant à nous par un lien mystérieux:
Portraits des chers absents qui paraissent sourire;
Fauteuil aux bras amis, où l'on se plaît à lire;
Rideaux dont les lourdeurs forment le même pli;
Tapis qu'en tel endroit le soleil a pâli;
Tentures dont on sait jusqu'au moindre ramage;
Glace qui si souvent refléta notre image;
Pendule au cadran clair où, d'un pas trop pressé,
L'aiguille marche, et fait du présent le passé...

Oui, tout cela s'anime et semble prendre vie
Sous les rayons du frais matin, qui purifie
Des noirs envoûtements du rêve, — et l'on dirait
Que ces riens si connus s'accordent en secret,
Suivant une coutume aimable et déjà vieille,
Pour dire le bonjour au Maître qui s'éveille.

II

MATINÉE

Neuf heures. Matinée exquise de printemps.
Je regarde au dehors, par ma fenêtre ouverte,
L'arbre voisin, dressant dans l'air sa fraîcheur verte,
Le ciel bleu, découpé par les toits éclatants.

Paris, le grand Paris lentement se réveille
Sous le flot de rayons dont il est arrosé;
Et vers le Bois mondain, tout un peuple amusé
Monte, dans un brouillard de poussière vermeille.

Sortir? Revoir des gens? Me mêler à l'effort
De cette humanité trépidante et pressée?
Sur ma table voici la page commencée,
Et l'encrier qui bâille, et la plume qui dort.

Demeurons au logis, en ce logis que j'aime,
Où sur le moindre objet palpite un peu de moi,
En cette intimité paisible et sans émoi
De ces choses qu'on voit sans les regarder même.

Oh! le charme infini du lumineux matin!
Par instants, dans la rue, une voiture passe...
Puis c'est un pépiement de moineaux dans l'espace...
Puis le chant régulier d'une cloche au lointain.

Mettons-nous au travail... Non! Feuilletons ce livre...
Non!... Soyons indolent avec sérénité...
Et goûtons la suave et rare volupté
D'écouter le silence et de nous sentir vivre.

III

LE TÉLÉPHONE

Tel qu'un gros champignon taillé dans l'acajou,
Pied large, tige mince et tablette-joujou
Portant les récepteurs comme pendants d'oreille,
Le téléphone est là, qui paresse et sommeille,
En attendant l'appel bref, strident, irrité
Qui rompra sa torpeur et sa placidité.
Il est là, sur ma table, et je vois, et je touche
Cet appareil étrange où si souvent ma bouche
Jette des mots qui vont, le long des fils ténus,
Apporter mon désir soit à des gens connus,
Soit à des étrangers dont la forme m'échappe,
Mais dont la voix m'arrive au tympan, et le frappe.

Grâce à ce frêle objet que j'ai là, sous ma main,
Je puis communier avec le genre humain
Par l'esprit, par le cœur, par l'âme tout entière;
Il n'est plus de distance, il n'est plus de frontière;

Chaque parole court, sous le sol ou dans l'air,
Sûre de son chemin, prompte comme l'éclair,
Invisible, impalpable, impondérable, ailée,
N'ayant, pendant sa longue et rapide envolée,
Perdu que bien peu d'elle en route et trahissant
A peine la valeur du timbre et de l'accent.

Bizarre impression qui trouble et stupéfie !
En cette pièce intime où s'encadre ma vie,
En cette solitude heureuse du logis,
Avoir ce sentiment que les murs élargis
S'écartent tout d'un coup pour que chez moi pénètre
L'émanation brusque et nette d'un autre être
Qui me parle et m'entend, de si loin quelquefois !...
Entre nous, quel espace infini j'aperçois !
Que d'obstacles dressés contre cette parole,
Ce son furtif, ce rien, ce murmure qui vole !
Des montagnes, des champs, des forêts, des cités,
Des morceaux de pays et des immensités...
Mais toujours droit au but cette parole arrive ;
Elle peut, d'un moment à l'autre, fraîche et vive,
Pendant les jours actifs, pendant les calmes nuits,
Jaillissant à son gré de ces minces conduits,
M'apporter le frisson de quelque âme lointaine...
Et malgré la Science infaillible et certaine
Qui sait tout expliquer par des faits, par des lois,
Cet appareil subtil, cette ruche où les voix
Viennent en bourdonnant de si loin sur la terre,
A mes yeux d'ignorant garde un air de mystère.

IV

MIDI

« Midi !... Le couvert est mis, mes amis ! »
Dit une chanson que chantaient nos pères...
Chantons la comme eux quand, aux jours prospères,
Nous pouvons jouir des plaisirs permis.

Le couvert est mis et la table est prête.
Un joli soleil l'éclairant gaîment
Jette sur la nappe un scintillement
Et sur chaque verre un rayon de fête.

Deux ou trois amis — de ceux-là qui sont
Les sûrs compagnons de toute une vie ;
Dont l'affection jamais ne dévie
Et dont l'âme pure est connue à fond ;

Un vin d'authentique et vieille noblesse ;
Un menu sincère et point « cordon bleu » ;
De la bonne humeur, de l'esprit un peu
— Jamais de celui qui froisse ou qui blesse ;

Un franc appétit, gai dès le matin ;
Une âme indulgente aux erreurs des hommes...
N'est-ce pas pour nous, blasés que nous sommes,
Un coin de bonheur simple, mais certain ?

Trop vite le sort prendra sa revanche ;
Aujourd'hui, goûtons aux plaisirs permis :
« Midi !... Le couvert est mis, mes amis...
Le couvert est mis sur la nappe blanche ! »

V

MA CHEMINÉE

Elle est belle, très belle, et de style impeccable,
Paraît-il. Le sculpteur, artiste fort capable,
S'inspira d'un croquis pris au château d'Anet.
La hotte, m'assura quelqu'un qui s'y connaît,
Est Henri II très pur, et les faïences bleues
Qui montrent le relief d'un dragon à trois queues,
Quoique modernes, sont d'un bon modèle ancien.
Les hauts landiers en fer sont gênants, mais fort bien.
Bien aussi la pincette à son sommet ornée
D'un lis... Et j'aime bien ma belle cheminée.

Mais le calorifère — oh ! quel mot dans un vers ! —
Sauf pendant les grands froids des plus rudes hivers,
Par sa tiédeur savante, égale et régulière,
Chauffe du haut en bas la pièce tout entière,
Et c'est uniquement quand on claque des dents
Dehors, qu'on est en droit de faire du feu dans
Ma belle cheminée à la hotte de style...
Et, devant son foyer si rarement utile,
Ce superbe foyer vide et triste, parfois
Je songe à ces grands feux de sarments et de bois
Qui, dans les fiers castels ou les humbles chaumières,
Projetaient au plafond leurs dansantes lumières
Et ramenaient, au cœur de la rude saison,
Comme un ressouvenir d'été dans la maison...

Ma belle cheminée est à coup sûr très belle,
Mais sa beauté rigide et sèche me rappelle
Ces reines au port noble, aux admirables traits,
Dont le regard figé ne s'anime jamais.

VI

LES LIVRES

Toujours discrets, toujours soumis,
Logés, vêtus à notre envie,
Les livres sont de vrais amis
Qui nous suivent toute la vie.

Je les vois, ces chers compagnons,
Dans ma bibliothèque haute,
Grands et petits, gros et mignons,
Bien sages, bien droits, côte à côte.

En leurs uniformes divers,
Groupés par couleur et par taille,
Ils ont l'air — rouges, bleus ou verts, —
D'une armée en rang de bataille :

Romanciers subtils ou puissants,
De forme sévère ou fleurie,
Dont les bataillons grossissants
Représentent l'infanterie;

Historiens, lourds cavaliers,
Occupant, par files complètes,
De leurs escadrons réguliers
Toute la longueur des tablettes;

Petits conteurs, conteurs gaulois,
Ennemis du spleen qui nous guette,
Évoquant, sous leur gai harnois,
De jolis hussards en goguette;

Auteurs dramatiques vantés,
Fiers artilleurs couverts de gloire,
Devant les publics transportés
Tirant des salves de victoire;

Poètes, timbaliers charmants
Montés sur les coursiers du rêve,
Jetant, aux flancs des régiments,
Le chant rythmé qui les enlève;

Enfin là-haut, très haut, et loin
De toute atteinte sacrilège,
Timides dans leur petit coin,
Les bons vieux livres du collège,

Humbles livres trop feuilletés
Jadis, aujourd'hui peu solides,
Et soignant leurs infirmités
A l'hôpital des Invalides!...

Oui, je les ai là sous mes yeux
Et les couve d'un regard tendre,
Ces compagnons silencieux
Que l'on comprend sans les entendre...

Oh ! comme ils sont moins exigeants
Que les amis de race humaine !
Pauvres bouquins trop indulgents,
On les bouscule, on les malmène...

On les empile en rangs serrés;
Sans les consulter, on les place
Auprès de voisins exécrés
Dont l'opinion les agace ;

On les fête en leur nouveauté ;
Puis vite, bien vite, on les laisse
Attendre, dans l'oisiveté,
Les jours sombres de la vieillesse ;

On les prête à des étrangers
Qui les déchirent, les éventrent...
Ils rentrent, après maints dangers,
Dans leur bercail... quand ils y rentrent !

Qu'importe? Ils ne se plaignent point,
Et dès qu'il nous plaît de les lire,
Nous retrouvons toujours à point
Leur cher et familier sourire...

Confidents discrets et soumis,
Logés, vêtus à notre envie,
Les livres sont de vrais amis
Qui nous suivent toute la vie.

VII

CRÉPUSCULE

Lentement, doucement, le pâle crépuscule
Pénètre dans la chambre où j'ai lu tout le jour ;
Il se glisse, s'étend, estompant le contour
Des meubles assombris dont le profil recule.

Le haut plafond, piqué de taches de soleil
A midi, quand le ciel étincelait de joie,
Disparaît à présent dans l'ombre qui le noie,
Et semble s'abaisser, tout pesant de sommeil.

Un soupçon de clarté sur le lustre de cuivre
Reste accroché, tenace, ainsi qu'un point d'or vil,
Puis s'éteint brusquement et disparaît, furtif,
Petite âme falote ayant cessé de vivre.

Les rideaux, le tapis, les murs, le grand fauteuil,
Sur ma table la page aux lignes régulières,
Tout ce peuple muet des choses familières
S'enfonce dans la nuit, dans l'ombre, dans le deuil.

Le livre que je tiens est une chose inerte
Que ma main a laissé glisser sur mon genou ;
Un grand frisson me glace, et j'ai ce rêve fou
De voir entrer la Mort par la porte entr'ouverte.

Vite ! de la clarté, de la clarté !... Mes yeux
Se crispent, douloureux, en ma tête enfiévrée...
Viens, oh ! viens, bonne lampe à la caresse ambrée
Trouer ces crêpes noirs, ces crêpes odieux !

Que d'autres — plus subtils — trouvent un charme extrême
A l'indécision de ton regard mourant
Et, très sincèrement, t'aiment en t'admirant,
Soit ! Mais moi je te hais, ô crépuscule blême !

Je hais ta grâce éteinte et perfide ; je hais
La molle inaction dont ta langueur nous berce ;
Ton heure est pour moi l'heure inféconde et perverse ;
Tout ce qui vient de toi m'est amer ou mauvais.

A la fois jour et nuit, à la fois cendre et flamme,
Vie et mort, joie et deuil, fin et commencement,
Moment hybride et louche, inquiétant moment,
Que de fois m'as-tu mis le désespoir dans l'âme !

Aussi, lorsque je sens sur mon front attristé
Le soir tomber, comme une lente draperie,
Mon être déprimé souffre, s'irrite, crie
— Et, se mourant du noir, renaît à la clarté !

VIII

L'HEURE DU SOMMEIL

C'est l'heure du sommeil. Le bruit de la grand'ville,
Sans s'éteindre jamais, s'apaise lentement.
Tout dort auprès de moi dans la maison tranquille...
Et les astres muets brillent au firmament.

C'est l'heure du repos. La journée est finie.
Nul malheur, nul chagrin réel ne m'affligea :
Journée heureuse, alors, et doucement unie :
Les malheurs évités, c'est du bonheur déjà.

Certes, la vision des souffrances des autres
Devrait nous empêcher d'être heureux, même un jour;
Mais qui de nous ne borne, hormis les purs apôtres,
Au seul amour des siens l'universel amour ?

Égoïsme, à coup sûr ! Mais la vie est si triste,
Et l'homme est assailli par tant de maux divers
Qu'il faut lui pardonner, en son rêve égoïste,
Sa trop vague pitié pour l'immense univers.

Minuit vient de sonner à l'horloge voisine.
Le dernier tintement ébranle encore l'air;
Et, dans le grand repos, mon oreille plus fine
En perçoit sans effort le prolongement clair.

Au creux de l'oreiller ma tête est appuyée;
Un engourdissement me prend, voile mes yeux,
Obscurcit ma pensée indécise, brouillée...
C'est le sommeil qui vient, grave et mystérieux.

Endormons-nous. Entrons dans l'étrange domaine
Du rêve inconscient ou de l'oubli béni,
Domaine singulier que la Science humaine
N'a parcouru qu'à peine et n'a point défini.

Derrière le rempart de mes fenêtres closes,
Près des objets aimés, des livres souvent lus,
Laissons, jusqu'à demain, les songes noirs ou roses
Envahir mon cerveau que rien ne règle plus.

Jusqu'à demain?... Qui donc ici-bas peut répondre
D'un lendemain douteux, — si proche et si lointain?
Sur nous quelque péril est toujours près de fondre
Et chaque jour à naître est un jour incertain.

Il faut si peu, mon Dieu! pour qu'en nous tout se brise!
La défense est si faible et le mal est si fort!
Oui, toute heure écoulée est une heure conquise,
Et l'on passe sa vie à coudoyer la mort.

JACQUES NORMAND

SENSATIONS

D'UN HASCHISCHIN

Pas très fier, les yeux clos, j'absorbai la pilule brunâtre, à peine jaunie par une impalpable poussière safranée.

Lotrec, lui, pratiquant zélé, très crâne, avala gloutonnement la sienne, impatient de l'ivresse.

Après quoi, nous allâmes dans une brasserie boire du café froid, pour aider à l'action du haschisch... Et le vulgaire put s'étonner de voir deux bourgeois, à mine d'ailleurs honnête, qui se grisaient peu à peu en trempant leurs lèvres dans quatre doigts de café...

Tandis que germaient au fond de nos cerveaux les premiers symptômes, Lotrec me contait ses expériences antérieures, ses fredaines *haschischiques* avec d'autres jeunes gens. Il me disait l'incohérence déconcertante, le sens obscur, parfois profond, des visions et des propos en de telles crises, le caractère étrange de cette ivresse chez quelques-uns. Et tout cela m'émerveillait par avance, me préparait à ces sensations troublantes, si délicates!

— Tiens, me dit-il, écoute et savoure comme il convient ce mot étonnant d'un de mes amis, un soir que nous nous étions tous les deux copieusement *haschischés*!

» Mais d'abord il faut que tu saches — et tu le constateras toi-même bientôt, quand tu seras sérieusement pris, — que

tout d'un coup les distances se décuplent, que « l'espace s'illimite », suivant le mot du poète Rodenbach : le monde extérieur s'éloignera de tes yeux, comme si tu le regardais par le gros bout d'une lorgnette...

» Or donc, la scène se passait rue Soufflot, à deux cents mètres au plus du Panthéon. Mon ami et moi marchions gravement, épuisés par une conversation au cours de laquelle nous avions émis, sur la direction des ballons, la cuisine, la politique et la métallurgie, des considérations fort ingénieuses. Nos fronts, lourds de pensées, lourds de chimères, se penchaient vers le bitume... Lui, d'un mouvement noble, agita la tête pour secouer tant de rêves; puis, levant les yeux vers le monument, qui semblait se perdre en des lointains infinis, il me dit d'un air harassé ce mot sublime dans sa double signification : « Mon cher, nous n'arriverons jamais au Panthéon!... »

Lotrec, ensuite, évoquait le cas d'un autre à qui le haschisch donnait une majesté sereine, prodigue de bénédictions lentes et molles sur les têtes subitement prosternées d'autres haschischins éblouis. C'était encore l'ivresse belliqueuse d'un troisième, — absolument dépourvu d'onction, celui-là, — qui désarticulait les chaises et les tables de café sur le dos de ses amis, avec des hurlements et des contorsions de Cafre en délire.

Tandis qu'il ruminait ces souvenirs, dans mon cerveau je sentais sourdre en tapinois quelques paradoxes qui pouvaient amener entre nous deux un agréable échange d'idées grotesques. Et, brusquement, par un de ces violents sursauts qui rompent la causerie des haschischins, nous en vînmes à causer « esthétique culinaire ». Et nos propositions étaient d'autant plus remarquables que nous ne sûmes jamais ni l'un ni l'autre faire cuire un œuf sur le plat. Nous nous placions ainsi à un point de vue purement objectif : et l'on n'ignore pas que c'est la vraie méthode pour voir clair dans la plupart des sciences. Les lèvres humides de volupté, nous méditâmes longuement sur la saveur nouvelle d'une certaine purée aux croûtons, improvisée de par l'un de nous : — quel rêve !

Puis, par une association d'idées absurde, mais pour nous très naturelle, ce nom de « purée aux croûtons » éveilla en nous des ressouvenirs de déclinaisons grecques; et tous deux,

imperturbablement, avec la pointe d'un crayon, nous déclinâmes en entier, sur le marbre de la table, cet euphonique πυρεκκρούτων, ονος, introuvable, il est vrai, dans les dictionnaires les plus réputés, mais qui n'en avait pas moins pour nous un caractère franchement hellénique. D'ailleurs, que nous importaient à ce moment, l'apparente bizarrerie du vocable, et les susceptibilités des cuistres enlizés dans la crasse de la routine !... Et, pour flétrir ceux-ci, Lotrec leur décocha d'un trait cet anathème, condensé dans un quatrain sanglant :

Ennuyés de vos longs coups d'aile
Et de vos rêves sans sommeil,
A la lueur de leur chandelle,
Ils voudront crever le soleil...

Vers que le *servum pecus* des profanes n'a jamais compris, qui sont peut-être inintelligibles, en effet, mais auxquels nous trouvions un sens très clair, depuis lors perdu même pour nous.

Pendant une heure environ, nous déraisonnâmes ainsi sans la moindre défaillance. Et lorsque j'essayais de me dédoubler par l'analyse, je reconnaissais que, sans rien éprouver de très particulier, j'étais déjà « tout chose ».

Mes pupilles s'étaient subitement agrandies : Lotrec me trouva une « bonne tête » passablement égarée, très convenablement hébétée... J'étais « à point ».

— Maintenant, me dit-il, lève-toi, fais quelques pas dans la salle... Tu vas voir : c'est charmant, cette impression !

Je me levai lentement. Mais, au moment de me mettre en marche, je retombai lourdement sur la banquette, terrassé, comme écrasé par une force à laquelle il ne m'était pas possible de résister. Mes jambes ne me portaient plus. Je ressentais, à la partie antérieure des cuisses, un chatouillement intolérable, et, de la ceinture à la pointe des pieds, une immense fatigue. Et je partis d'un énorme éclat de rire, interminable, et qui secouait tout le haut de mon corps, le bas étant retenu par la soudaine ankylose. Je me roulais sur le marbre de la table, d'abord amusé par cette prodigieuse explosion ; puis, très ennuyé de voir que cela ne s'arrêtait pas. Lotrec, de son côté, exhalait la même hilarité folle en des glous-

sements éperdus : il en pleurait. Je le voyais essuyer des larmes, puis mâcher désespérément son mouchoir, pour étouffer des cris de joie homériques. Il s'écria enfin :

— Ah bien! mon cher, tu dépasses toutes mes espérances!... Sûrement, tu es à point, très à point... Mais ris donc, grosse bête!... *Macte animo, generose puer!...* Ris donc! Les yeux verts de la patronne te contemplent!

Et moi, fouetté par cette engageante exhortation, résigné à me tordre en spirale tout le restant de mes jours, je trouvais juste assez de force pour murmurer cette plainte entre deux hoquets :

— Suis-je bête. mon Dieu, suis-je bête!

Alors, lui, paternellement, avec un sourire :

— Tu exagères, mon bon, tu exagères...

Et le même rire idiot se prolongeait... Pourtant, l'aspect des choses n'avait pas encore changé; autour de moi, je ne voyais encore rien de baroque, rien d'insolite. Seule la conversation de Lotrec me paraissait drôle... Mais il ne m'était pas possible de lui répondre : ma mémoire, subitement éteinte, ne gardait plus rien. J'entendais parfaitement les mots à mesure qu'il les articulait; je voyais leur sens comme dans un éclair : c'était une illumination soudaine, suivie d'un oubli complet, instantané. Les idées transmises se dissociaient, s'évaporaient au moment de pénétrer dans mon cerveau. Elles n'y laissaient rien, même à la surface, qu'un reflet aussitôt mort, comme s'évanouit au bord de la mer la lueur d'argent qu'apporte une lame et qu'absorbe le sable.

Enfin, la folle hilarité tomba. Mais, comme je me trémoussais en des contorsions dernières, je constatai que la moindre inclinaison du corps me le faisait paraître infiniment pesant. Pour me remettre d'aplomb, il me fallait dépenser une force étonnante, que d'ailleurs je ne savais plus mesurer. L'élan mal calculé m'entraînait au delà de la verticale; et, comme un pendule, j'oscillais un moment, avec la sensation d'un roulis...

Cependant notre soif ne s'apaisait point; nous bûmes exactement le contenu de cinq bouteilles, — oh! très innocentes, nullement capables de provoquer chez nous l'ivresse alcoolique et de ruiner toute la portée de notre expérience : cinq

bouteilles de limonade. Mais nous buvions sans relâche; et non point, certes, par fantaisie entêtée d'ivrognes, ni par pose de détraqués, résolus à « épater » quand même les bourgeois de sens rassis. Non, c'était pour nous une absolue nécessité d'humecter notre palais aride : il nous semblait que, du fond de notre estomac, quelque substance hygrométrique pompait toute l'humidité de la bouche;

Ensuite, j'essayai de déambuler dans le café pour me dégourdir les jambes. Lotrec m'avait affirmé qu'après quelques pas et un vigoureux effort, l'élan me permettrait d'avancer sans trop de peine. Je me levai donc... Alors, mon effarement s'accrut. J'accomplissais les mouvements de la marche presque automatiquement; mon allure était, paraît-il, très lente, régulière, hiératique; j'allais devant moi sans penser. A mesure, me gagnait une plus grande lassitude, et me revenait aussi, très difficile à réprimer, le même rire sans cause... Et, peu à peu, se dissipaient toutes mes forces; mes sensations s'affaiblissaient, comme étouffées par du coton.

Ma mémoire ne gardait rien de ce qui défilait devant mes yeux, rien de ce qui résonnait à mes oreilles. Pourtant, au cours de cette promenade à travers la brasserie, une foule de détails auraient pu m'occuper un moment, me distraire, de ces détails indifférents qui se groupent autour d'un souvenir pour le renforcer. Là, par exemple, le profil absorbé de joueurs de dominos, l'imposante silhouette de la matrone à son comptoir; — ou bien, le choc des verres et des soucoupes sur le marbre des tables, les appels aux garçons... Mais non, rien!... De ce brouhaha toutes les voix arrivaient à mon oreille fondues en une note vague aussitôt évanouie. Mes yeux, obstinément fixés très loin devant moi, se perdaient dans un brouillard où se dissolvaient formes et couleurs... J'allai de salle en salle, ouvrant, fermant machinalement des portes. Et je revins m'affaler auprès de Lotrec.

Peu après, il m'offrit son bras, pour me guider par la ville, sur les boulevards. Avec l'effort que me coûta cette nouvelle promenade, s'aggravèrent le trouble de mes sens et mon état d'hébétude. Aussi, je n'ai jamais pu savoir où nous avions traîné notre ivresse. Un seul incident m'est resté de cette lente pérégrination : la rencontre d'un ami, qui ne dissimula

pas son ahurissement à la vue de ce couple piteux. Lotrec lui expliqua l'affaire en peu de mots, et conclut :

— Ne dites rien à Joseph... Il est rond comme douze grives de vignes. Aujourd'hui sa conversation n'est pas brillante... Épargnez-lui la fatigue de vous dire des platitudes dont il rougirait dans quelques heures... Bien sûr, vous lui feriez de la peine.

L'ami, compatissant, nous quitta sans mot dire...

Devant mes yeux, bêtes, choses et gens passaient comme devant un miroir, à peine reflétés, furtifs, ne laissant pas d'empreinte en ma pensée. Dans mon souvenir survécut seulement le vert d'un paysage très lointain : — le vert de quelque avenue plantée d'arbres, le long de laquelle nous dûmes longtemps errer. — Plus tard, il ne me fut pas possible d'évoquer la moindre forme entrevue pendant cette première phase de l'expérience. Par un phénomène étrange, d'ailleurs, mes regards ne trouvaient où se poser : les êtres vagues, qui défilaient à mes côtés ou devant moi, s'agrandissaient et se rapetissaient alternativement, suivant le rythme d'un air que j'essayais vainement d'entendre, comme vus à travers un verre irrégulièrement bosselé. En outre, — et c'était là le plus singulier, — le plan que j'avais en face de moi semblait, à mesure que j'avançais, se déplacer lui aussi pour venir vers nous, mais par soubresauts, par petites saccades, comme une toile de fond qui s'avancerait indéfiniment vers le spectateur sans jamais l'atteindre.

Les sensations auditives n'étaient pas moins curieuses. Toute la rumeur de la rue s'éteignait avant d'arriver jusqu'à moi. Les appels des passants s'assourdissaient : on eût dit que l'atmosphère était trop lourde pour transmettre les sons. Les voitures roulaient sur un sol qui vibrait presque harmonieusement; tout le vacarme était comme amorti par de la paille. Les bruits se réduisaient à des bruissements tout à fait enchanteurs. Seule, dans le demi-silence général, retentissait la voix de Lotrec. Elle provoquait dans mon oreille le bourdonnement sifflant que provoque à l'ordinaire une explosion. C'était presque douloureux; et puis, cela m'arrachait si brutalement au monde nouveau où je croyais vivre ! Il en résultait pour moi une invincible fatigue, quand j'essayais de

me rappeler les questions posées par mon interlocuteur et de formuler une réponse. A ces explosions près, qui ébranlaient mes tempes, — et parcouraient tout de même un long chemin pour arriver à mon cerveau, — tout le tumulte du boulevard s'évanouissait. Un coup de canon n'aurait pas affecté mon ouïe plus vivement que la détonation timide et molle d'une fusée.

L'heure du dîner venue, Lotrec regagna ses pénates, et je regagnai les miens...

*
* *

Je me mis à table et fis bonne contenance jusqu'à la fin du dîner. Même, un peu de sang-froid m'était revenu, un certain aplomb, grâce auquel il m'était possible d'atténuer le fâcheux effet qu'avaient d'abord produit sur les miens deux ou trois coq-à-l'âne. Je suivais la conversation avec peine... Mais, jusqu'à ce moment, aucun malaise physique.

Or, voici que, vers la fin du repas, se manifesta violemment une phase nouvelle de l'ivresse. En moi, tout d'un coup, ce fut une commotion terrible, qui me laissa une atroce impression d'écrasement et d'étouffement. Je sentis mon cerveau s'aplatir comme sous un coup de massue. — Si obstinée pourtant et scrupuleuse était mon envie de saisir au vol les moindres incidents de l'aventure qu'aussitôt je regardai la pendule, pour noter l'heure ; je me rappelle fort bien avoir lu sur le cadran : huit heures un quart. — D'un geste instinctif, je portai les deux mains à mon crâne, comme pour l'alléger : son poids était devenu excessif pour mes épaules. Avec cela, des battements artériels extravagants ; au bout de mes doigts, je sentais la poussée rythmique du sang, très intense et douloureuse même : je n'eus pas le courage de compter les pulsations. Le cœur me faisait l'effet d'être mal suspendu, et de voler d'un côté à l'autre de la cage thoracique avec des heurts formidables contre les parois,

Soudain, par une illusion pareille à celle de l'après-midi, me parut très lointain le décor de la salle à manger familiale : les meubles, les bibelots, la lampe, le plafond, les murs... La forme de ceux qui m'entouraient s'était effacée comme une flamme sous un souffle.

Et j'eus l'intuition que j'allais mourir...

Je me levai de table, prétextant une légère fatigue : on ne s'émut pas de mon départ. Je me réfugiai dans ma chambre, affolé, me roulant sur mon lit, grommelant sans trêve une litanie éplorée, étouffant avec fureur, dans l'oreiller, la plainte que j'eusse voulu hurler vers Dieu.

Puis me prit subitement un besoin fou de me mouvoir. Les murs de l'appartement et l'obscurité m'écrasaient : j'allais et venais de l'alcôve à la fenêtre, et cherchais toujours, devant moi, un peu d'espace, un peu d'air et de lumière. De la lumière surtout, de la lumière ! La lumière est si douce aux haschischins !... Une clarté vive m'aurait délivré de ces ténèbres qui m'étreignaient... Mais, hélas ! le front collé contre les vitres. je ne voyais rien dans la rue que la flamme penaude et clignotante des réverbères.

Un moment j'essayai d'arrêter mon effréné vagabondage entre ces murs. Mais de nouveau la même force, indépendante de ma volonté, m'arracha de mon lit, le même besoin de me mouvoir toujours, toujours...

L'idée que j'allais mourir m'épouvanta : je me précipitai à la recherche d'un prêtre, pour ne point trépasser dans l'impénitence finale. — Juste le temps de passer une jaquette et d'enfiler une culotte... En effet, durant cette crise, j'errais,.. comment dirai-je? en pagne libre et volant. Au moment de descendre l'escalier, ma raison — ou du moins le peu que m'en avait laissé l'ivresse — m'insinua qu'il n'était pas séant de se présenter ainsi vêtu chez un vénérable ecclésiastique : un éclair, un simple éclair !... Étant donné le mépris souverain des haschischins pour ce que le commun des mortels dénomme « les convenances », j'aurais fort bien pu oublier ou négliger l'insuffisance et le ridicule de ma mise.

Et je partis à une allure folle, malgré des palpitations affreuses, avec la pensée harcelante que j'allais m'affaler sur un banc, épuisé, ou me noyer dans un bassin qui se trouvait sur ma route.

Autour de moi fuyaient, sans bruit toujours, hommes et choses, invraisemblables et fantômatiques.

Suivant cette loi singulière en vertu de laquelle recule à l'infini, devant les yeux du haschischin, l'horizon le plus

rapproché, la distance qui me séparait de l'église s'était effroyablement agrandie; et je redoutais de perdre le souvenir du chemin qui m'y devait conduire... Enfin, après un petit siècle d'angoisse, j'arrivai. Je heurtai violemment à la porte de la cure : le marteau que je soulevai gronda dans l'escalier, une clé cria dans la serrure, et de l'entre-bâillement noir émergea un grand nez. A mon instante demande d'audience un grognement répondit que le curé était en villégiature, très loin de la ville... La voix se tut, le nez rentra. Un tour de clé rageur referma la porte...

Une âme charitable me donna l'adresse de deux ecclésiastiques appartenant à la même paroisse. Je me lançai à leur recherche, la chemise ouverte, les mains crispées sur chaque sein, pour aider aux si pénibles mouvements d'inspiration et d'expiration. Tout le temps du trajet, pour tenir ma mémoire en éveil, je me répétais le nom de la rue et le numéro de la maison; ce qui ne m'empêcha pas d'oublier le tout en route... Il me fallut m'enquérir de nouveau, à grand' peine : il m'était presque impossible de traduire la pensée la plus simple, les mots ne venant pas à mon appel. Tout bégayant, tout bredouillant, avec des pleurs de tendresse dans la voix, j'exhalai vers l'inconnu qui me renseigna — en manière de remerciement — quelques interjections touchantes, bien que vides de sens...

Le but s'éloignait toujours davantage...

Les maisons me semblaient immenses, très belles, très vénérables, comme patinées par le temps. La lune mourait délicieusement aux angles des toits, sur les gouttières. C'était comme une clarté d'aurore boréale épandue partout, éteignant la lueur bête des réverbères et ne laissant qu'un jour tendre et subtil, celui-là même qui doit éclairer d'autres planètes... Malgré mon état de mortelle hébétude, je pus voir tout cela, — sans le goûter beaucoup, hélas!

Un passant, que je hélai, me lut complaisamment les numéros que je ne parvenais pas à déchiffrer; même il m'accompagna jusque devant la demeure de l'abbé.

L'abbé logeait au second étage. « Quel Calvaire avant de mourir! » me disais-je. Je grimpai. Arrivé au premier, je me crus déjà au terme de l'ascension, et fis tapage à toutes les

portes : une voix de femme effrayée me glapit d'en bas que « c'était l'étage au-dessus ». Où trouvai-je la force de gravir les dernières marches? Je ne sais. Mais, une fois sur le palier, en même temps que ma lassitude se résolvait en détresse, une terreur folle me poignit soudain à la pensée que sûrement, par delà cette porte, s'ouvrait l'insondable néant, et que tout à l'heure, en la franchissant, j'allais pour jamais m'abîmer dans la mort. Un moment, j'hésitai ; puis, tout à coup, résolu, j'ouvris sans avoir frappé, comme chez moi.

***

Derrière le battant, grâce à Dieu, pas de néant, pas de vide ténébreux. Non! Là-bas, au bout d'un couloir, la clarté gaie d'une lampe. Bienheureuse lampe qui, certainement, me rappela à la vie, tant sa lumière était consolante! Sous l'abat-jour, l'abbé lisait son bréviaire... Je ne laissai pas au digne prêtre le temps d'exprimer sa surprise à la vue d'un particulier décolleté, sans chapeau, et qui se présentait avec un tel aplomb. Sur le ton hautain que prennent volontiers les fervents du haschisch, j'essayai de lui expliquer mon cas, et le priai d'ouïr ma confession : « Mesure de précaution, lui dis-je; il ne faut qu'une syncope trop longue pour passer dans l'autre vie... »

De cette confession je n'ai pas retenu les détails; elle fut, sans doute, quelque peu décousue. L'essentiel était, en somme, d'aboutir à une absolution qui me mît l'âme en repos... Avant de m'absoudre, l'abbé coula vers moi un regard inquiet, avec un air de se dire : « Est-ce un ivrogne? Est-ce un fou? Est-ce un voleur? » Puis ses yeux se fermèrent, et, sous sa main qui bénissait, je courbai la tête. C'était fait. Maintenant je pouvais mourir...

De moins en moins rassuré, l'abbé m'indiqua lui-même le chemin pour regagner la rue, et derrière moi referma sournoisement la porte. Je me retrouvai dans cet escalier affreusement noir où l'ombre, cette fois, me parut encore plus épaisse, encore plus profonde... J'avais déjà — pour une minute à passer dans l'obscurité — l'impression que ces ténèbres étouffantes seraient éternelles.

Pourtant, après une descente laborieuse, une fois en bas, la porte franchie, mes yeux se reposèrent avec bonheur sur le même paysage blafard, si doucement éclairé, que j'avais vu tout à l'heure. Et cette lumière qui tombait me redonna des forces... Malgré cela, je ne me sentais pas très vaillant : les mêmes palpitations m'épuisaient; ma pensée flottante, que j'essayais vainement de ressaisir, ne pouvait pas se fixer sur le réel. Et j'aurais tant voulu qu'en mon être désemparé chaque chose reprît sa place!

Justement, là-bas, là-bas, presque à perte de vue, brillaient les bocaux d'une pharmacie... Là-bas peut-être était le salut, le retour à la vie, grâce à quelque drogue savante, qui dissiperait l'ivresse... Mais ces bocaux étaient si loin! Évidemment, je devais rendre l'âme avant d'arriver... Et j'avais le cœur navré, sincèrement, à l'idée qu'il me fallait mourir sans revoir les miens qui étaient loin, si loin de moi!...

J'arrivai cependant. L'apothicaire, absolument pris au dépourvu par ce cas d'ivresse particulier, sauva son ignorance en affectant une dignité froidement condescendante. Il m'adressa, de très haut, quelques mots de morale et me demanda si cette catastrophe me servirait de leçon. Mais l'état déplorable de mon cerveau ne me permettait pas de suivre un long discours. Et je partis, un peu plus malade qu'avant.

Bien décidé à tout essayer pour prolonger, s'il était possible, encore de quelques heures, ma misérable existence, j'allai consulter un autre chevalier de la pilule. Également ennuyé de ma visite, celui-là me tâta le pouls vers le milieu de l'avant-bras, s'étonna de ne pas le trouver, mais m'affirma tout de même, avec bonté, que je n'avais pas de fièvre — et, finalement, me demanda la permission de consulter quelques bouquins sur cette matière, de lui bien connue, mais qu'il n'avait pas eu depuis longtemps l'occasion de revoir... Tandis qu'il compilait, compilait, j'arpentais fiévreusement la boutique en tous sens, ne retrouvant un peu de soulagement que sur la porte, à la vue du ciel et des lumières.

Après de minutieuses recherches, le bonhomme me confessa que ses bouquins étaient muets sur la question.

— Mais, me dit-il pour me consoler, je crois qu'en l'espèce un vomitif serait une bonne chose... J'ai justement une poudre de ma composition qui présente le double avantage de hâter l'expulsion des substances toxiques sans accélérer d'une façon notable les battements du pouls... C'est deux francs la boîte.

Je n'eus pas la force de protester contre cette prescription peut-être intéressée, en tout cas bien tardive. Je payai et repris le chemin de la maison, fort peu réconforté.

En route, l'envie me vint de m'étendre simplement sur le trottoir, et de rester là jusqu'au lendemain : peut-être toutes ces souffrances n'étaient-elles qu'un cauchemar, d'où je me réveillerais le matin dans la saine tiédeur des draps... Une certaine inquiétude m'empêcha cependant de céder à la tentation.

*
* *

Dès que l'on m'eut ouvert la porte, après avoir impérieusement demandé ma mère, je regagnai ma chambre, où je remis à marcher avec la même allure de bête fauve, tout en me grattant la poitrine : je m'imaginais, je ne sais pourquoi, que cela me soulageait.

Ma mère entra. Je me plaignis avec amertume de ce qu'elle avait tant tardé à venir assister son fils « mourant ». Et les yeux dans ses yeux, les bras croisés, je lui criai d'une voix tonnante :

— Oui, mourant!... Parbleu! je le sens bien, que je m'en vais!

Puis, recommençant, suivant la diagonale de la chambre, ma promenade endiablée, je lui bredouillai l'aventure...

De la revoir pourtant, cela me rendait un peu de confiance : il me semblait que je revenais dans le monde réel. La lumière qui brillait sur la table était moins fantastique. Je parlais avec moins de peine, presque raisonnablement; il m'arrivait de définir mon malaise avec une certaine précision.

Mais ce mieux ne dura pas : les battements de mes artères redevinrent violents; mon cerveau s'appesantit encore. Et, de nouveau, il me fallait d'incroyables efforts pour fixer ma

pensée sur les divers incidents de cette crise, incidents étranges, à noter plus tard, si, par bonheur, je survivais à l'expérience.

Ma mère et ma sœur, qui vint la rejoindre alors, me forcèrent à m'étendre sur mon lit et m'y retinrent avec des caresses, pour calmer enfin cette fureur de mouvement qui m'emportait.

Cependant la pensée de la mort se présenta plus brutale et plus sombre à mon esprit : ma terreur s'exaspéra. Au fond, j'étais très inquiet sur cette confession *in articulo mortis;* la réalité de mes pérégrinations dans le quartier de l'église ne m'apparaissait plus comme certaine. Aussi demandai-je naïvement à ma mère de me rassurer :

— Dis, maman, j'ai bien été chez un prêtre? Je ne m'en souviens plus; mais il me semble que tout à l'heure je te l'ai dit: alors, ce doit être vrai... Je vous l'ai bien dit, n'est-ce pas?

Ma mère ne releva pas ce que le raisonnement avait de faux, et ne s'occupa que d'apaiser mon émoi :

— Oui, mon fils, tu l'as dit; tu peux être tranquille.

— Oh! maman, je sens que je vais mourir.

Et gravement, sans répondre à une exclamation de ma mère, sur un ton élégiaque, je repris :

— Oh! si, je le sens, c'est fini... C'est bien triste de mourir si jeune, bien triste!... Et de vous quitter, mes petites chéries!... Vous êtes bien mes petites chéries?

Ce disant, je serrai leurs têtes contre la mienne, étroitement, pour être bien sûr de ne pas mourir sans leur avoir donné mon dernier baiser.

— Oh! comme ce sera triste d'être là-bas sans vous, comme je m'ennuierai! Il vous faudra penser à moi... Qui sait si je serai bien?... Oh! que vous me manquerez, mes chéries!

Puis, me rappelant ce que j'avais entendu dire, souvent, sur les affres de la fin :

— Au moins, que le démon ne m'approche pas!... Mais non, il ne viendra pas; vous autres, vous serez mes anges gardiens...

Ma pauvre sœur pleurait terriblement; je sentais sur mon front, sur mes joues, l'humidité de ses larmes... Mes mains serraient les siennes. Je m'y cramponnais, comme si de les

lâcher, c'eût été la mort pour moi. Ces mains me retenaient dans la vie...

Et, par un perpétuel souci d'analyse, constamment dédoublé, au plus aigu même de mes souffrances, je voyais très bien la scène, je l'étudiais en détail ; —et je la trouvais attendrissante.

A la fin, ma mère, qui n'avait pas cru d'abord à la gravité de mon état, — vaincue soudain par cette sorte de suggestion que le haschischin exerce fréquemment sur ceux qui l'entourent, perdit tout sang-froid. Bouleversée, elle m'abreuvait désespérément de tilleul, m'ouvrait de force la bouche pour me faire avaler, comme si elle eût pensé que chaque goutte dût me redonner un peu de vie. C'était chez elle une angoisse, une douleur contenue, que je voyais très bien dans ses yeux, et qui lui faisait me dire avec une douceur exquise, avec une voix dont les larmes étouffaient le timbre, avec la câlinerie des mères pour leurs enfants tout jeunes :

— Là, mon petit, bois encore... encore... encore...

Puis, ma tête retombait sur l'oreiller, et je sentais la mort venir. Sûrement, je la sentais ; et je me taisais après un adieu et un serrement de mains qui faisait croire que tout était fini. Je restai ainsi très longtemps silencieux, les yeux fermés, absorbé par une dernière hallucination.

Il me semblait que j'étais dans une sorte de manchon très obscur don tles parois allaient se rétrécissant : au fond, là-bas, tout au fond, une petite lumière pâle, très pâle, devinée plutôt que vue, à travers une membrane très mince, obturait l'orifice inférieur du manchon ; — une lumière décolorée, quelque chose comme la clarté diffuse d'une petite lampe derrière un verre dépoli, mais bien plus atténuée, très faible, oh ! très faible... Et j'allais vers cette lumière, m'enfonçant de plus en plus, mais calme, et déjà très loin des miens et du monde réel. La mort ne m'était plus si fâcheuse... Je me figurais très nettement que par delà cette membrane devait briller un monde où tout me serait nouveau, un monde où domineraient le bleu profond, comme celui de certains velours, et le blanc d'argent éblouissant, étincelant, au milieu d'un silence solennel, toujours sous la même clarté lunaire déjà contemplée...

La membrane s'amincissait de plus en plus, et la petite lumière se rapprochait. La mort (ce que sur la terre on appelle la mort et qui me paraissait maintenant devoir être un séjour enchanté dans un monde bleu et argent), la mort commencerait sans doute au moment où crèverait la frêle membrane... Le fond de ce curieux entonnoir était la limite du monde d'où je devais m'élancer : là se produirait la petite déchirure à travers laquelle passerait bientôt le soleil de l'autre monde ; là se trouvait le hublot ouvert sur l'Infini.

Et la chute ne me semblait pas terrible. Non, une simple descente, très lente et continue, prélude d'une gravitation éternelle dans un ciel éclatant...

Au moment de prendre place, moi, très humble et très indigne parmi les corps nomades qui peuplent l'espace, — nébuleuses, comètes ou planètes, — me gagna un sommeil de plomb, sans rêve, un de ces sommeils comme en ont les chloroformisés, durant lesquels s'abolit la notion de temps et qui laissent dans le passé quelque chose de béant, des heures d'absolue inconscience, comme invécues.

Je sortis à grand'peine de ce sommeil. Après quoi, deux jours encore, je restai dans un état d'égarement, d'ahurissement singulier. Avec la mémoire, s'étaient enfuies de mon cerveau non seulement la notion de temps mais encore celle de la dimension des objets, celle de la perspective...

Le troisième jour seulement, je recouvrai peu à peu l'usage de mes diverses facultés.

JOSÉ VINCENT

LE ROI DU KLONDIKE[1]

XV

RÊVE DE MILLIONNAIRE

Ce fut au centre même de New-York, dans l'arène de Madison square, que le très aristocratique collège de Pelham joua sa partie annuelle de cricket contre le collège encore plus aristocratique de Rosemary. Les deux, en effet, sont les précieuses pépinières où l'Europe vient recruter ses grandes dames, quand elles ont appris la chimie, la diplomatie, l'histoire et l'astronomie, quand elles savent aussi effleurer à table un verre de leurs lèvres recueillies en bouton de rose, ou bien, à courre, sur leurs « pur sang » d'Irlande, franchir une haie de cinq pieds de haut. Or, le jour fameux était arrivé, le jour où devait triompher leur callisthénie, devant les anciennes élèves, et les plus élégants *sportsmen* de la capitale. Trois heures de jupes courtes — fichtre! les jolies jambes! — et de maillots jersey, avec une charmante petite armature en avant, corset breveté à l'épreuve de la balle aux endroits sensibles; trois heures de charges en zigzag, la crosse à la main, avec de gracieux gestes en rond, si esthétiques! Trois

1. Voir la *Revue* des 15 mars, 1er et 15 avril.

heures enfin de cet exercice trop masculin, les clameurs des deux camps, le pourpre et le saphir :

Who are, who are,
Who are we?
We are the girls
Of Rosemary [1] *!*

Voilà pour le camp pourpre; à quoi celui de madame Hazen répondait vaillamment :

Rah! rah! rah!
Hear us call [2]
Hazen! Hazen!
Pelham Hall!

Lorsque Rosemary l'emporta, l'enthousiaste assistance reprit son cri : « Ro-Ro-Rosemary! » et Aélis, ancienne graduée du collège, ne put retenir un baiser à l'adresse de Minnie, la jolie capitaine. Déjà, autour d'elle, chacune, debout, répétait avant de s'en aller, le refrain de la victoire :

Razzle-dazzle, Hobble-gobble,
Sis! boum! ah!
Victoria! Victoria!
Rah! rah! rah!

La fiancée de Tom Tildenn avait encore au bout des lèvres ces interjections iroquoises, quand, à la porte, un petit bonhomme à livrée grise l'arrêta, et, touchant sa casquette :

— Pardon, miss... On vous demande au bureau numéro 3, à côté. Il y a un télégramme.

— Un télégramme? Pourquoi ne l'avez-vous pas apporté?

— On ne me l'a pas donné. C'est vous-même qu'on demande, miss.

Le gamin, qui faisait une navette journalière entre le 1, le 2 et le 3, connaissait bien la jolie télégraphiste de la Bourse. Aélis, sans chercher plus longtemps le mot de l'énigme, le suivit au bureau : sans doute, il y avait au Central quelque

1. « Qui sommes, qui sommes, — qui sommes-nous? — Nous sommes les filles — de Rosemary ! »

2. « Entendez-nous crier. »

malade à remplacer. Elle s'installa devant un appareil, appela le 1 et signala :

— C'est moi... miss Aélis. Quelqu'un m'a demandée?

— Ah! très bien. C'est l'administrateur lui-même. Je vais le prévenir.

— J'attends.

Quelques minutes s'écoulèrent, bien longues pour la jeune fille, de plus en plus intriguée. Enfin, Morse reprit la vie et la parole :

— Êtes-vous là, mademoiselle? C'est Frank Smith qui parle.

— Oui, *monsieur* Smith.

Et, tandis qu'elle appuyait sur « monsieur », le sang montait par ondes successives au visage si fin d'Aélis.

— Il n'y aura plus de « monsieur Smith », si vous le voulez bien, mademoiselle. Je n'aurais jamais osé vous le dire autrement qu'au bout de ce fil... Êtes-vous toujours là?

Le fil se tut. Dehors, le vent s'amusait à le faire vibrer, — rire ou gémir, peut-être? les fées de l'air, seules, pouvaient décider la chose. — Une étincelle partit du 3.

— Oui... oui.

Et le 1 s'enhardit tout à fait, avec la rapide précision d'un éminent homme d'affaires :

— Alors, j'ai l'honneur de vous demander votre main, mademoiselle d'Auray. Voulez-vous être ma femme?... Vous ne répondez pas? Sans doute, je sais la différence d'âge qui nous sépare. Mais mon affection vous la fera oublier...

Elle tremblait fort en l'écoutant. S'il avait pu la voir, sa vieille bouche sceptique, ses lèvres aux coins lassés auraient dit : « mon amour ». Ce qui eût été parfaitement ridicule et vrai. Cependant il conclut :

— Enfin, mademoiselle, si l'argent peut rendre heureuse une jeune femme, certes vous serez celle-là !

Les employées du 3 prétendent que la favorite — elles l'appelaient ainsi entre bonnes amies — ferma tout à coup l'appareil, et sortit sans dire un mot, ou même prendre le temps de remettre ses gants. « Et rouge, cramoisie, ma chère, comme si elle s'était fardée, ce qui ne me surprendrait que médiocrement, du reste !... »

Les sonneries du 1 coupèrent court à ces réflexions : c'était l'administrateur qui réclamait la directrice et la précipitation de ses appels et de sa voix n'annonçait rien de bon.

— Qui a osé m'interrompre?... Que faites-vous donc pour me laisser appeler ainsi sans répondre? Où est miss d'Auray?

— Elle est... je crois qu'elle est partie.

— C'est impossible. Allez, courez, cherchez, dites-lui que je n'ai pas fini... Remuez-vous! Je vais attendre moi-même.

On alla, on courut, on chercha : miss d'Auray ne put se retrouver. Et Frank Smith aurait pu attendre longtemps si la mère Saint-Joseph, des Ursulines, avait toujours été à New-York, mais on venait de l'envoyer au couvent de San-Francisco. Aélis était seule dans la grande cité : c'est pourquoi, une demi-heure plus tard, elle frappait à la porte du bureau de l'administrateur. Maintenant, debout en face de lui, comme quatre ans auparavant, elle lui faisait absolument perdre la tête : lumière d'aurore et parfum de printemps, yeux de velours toujours un peu tristes et qui n'en étaient que plus beaux, admirable statue vivante d'une Diane chrétienne, bien faite pour le piédestal que pouvait lui fournir un millionnaire.

Et pourquoi ce millionnaire ne serait-il pas le vieux Frank?... Puisque sa première femme avait eu l'esprit de s'en aller à temps, qui donc maintenant viendrait se dresser entre son désir et lui?

Les collectionneurs d'Europe s'amusaient à fouiller les cendres des cités mortes pour retrouver les déesses du temps passé, des fantômes de marbre. Eux, en Amérique, ils les voulaient vivantes, frémissantes, telles qu'elles marchaient jadis sous les yeux des sculpteurs antiques : « Cette femme si belle est à moi, à moi... »

Frank Smith, qui venait de faire le plus beau des rêves, ouvrit les yeux et murmura :

— Miss d'Auray... je... vous... voulez-vous vous asseoir?...

*
* *

Si le samedi après midi survient sans que votre blanchisseuse vous ait envoyé le linge immaculé qui vous permettra, le lendemain, d'aller prier le Seigneur en pleine lumière, de telle sorte que l'assistance de l'église ou du temple se rende

bien compte de votre piété, comme de votre élégance, votre patience est vite à bout : vous prenez votre canne, et vous allez demander des explications à qui de droit. L'inexactitude est un péché mortel au siècle de la vapeur : vraiment, il est insupportable...

Ce fut à ce mot que s'arrêtèrent net presque toutes les protestations des clients de madame O'Hara, — gros et fin depuis vingt ans, au 203 1/2 de la 109e. — Le reste s'étranglait au fond des gorges devant la plus incroyable des fantasmagories. D'abord, six fiacres à deux chevaux, tout empanachés, caparaçonnés de vert tendre, — le vert du trèfle d'Irlande, — attendaient à la même porte; et, pour y arriver, il fallait pousser à droite, pousser à gauche, fendre une foule admirative, dont la masse s'enflait comme les grandes marées d'équinoxe. Une fois entré, vous aperceviez au fond de sa cuisine Brigitte O'Hara, trônant sur sa table à repasser, entourée d'une cour d'amies encore plus vertes que les coursiers de la rue. Ce coup d'œil commençait à vous émouvoir, et vos réclamations se faisaient plus timides. Deux ou trois hommes froids, pourtant, insistèrent avec violence, — le sacristain de l'église Saint-Patrick, entre autres, un rustre auquel les splendeurs terrestres n'inspiraient aucune crainte :

— Ça a-t-il du bon sens de nous obliger à venir chercher notre linge à travers cette cohue! Où est-il notre linge?... Il y a plus de fous en liberté qu'à Long Islands!

— Votre linge était trop sale ! cria madame O'Hara, furieuse. Prenez-le, sacristain, et allez-vous-en. J'ai fini de vous blanchir, vous et les autres! Mon mari a rapporté des millions du Klondike, et un carrosse m'attend à la porte. Qui est-ce qui s'imagine que je vais continuer à me brûler les mains avec de la *potache*?

Personne ne s'imagina quoi que ce fût au monde, pas même le sacristain déconfit. Si vous êtes obligé, d'approcher un nid de guêpes ou un meeting d'Irlandaises, il est prudent de faire le mort. Et puis, les paroles de madame respiraient la vérité : si, comme on le disait dans la rue, Patrick, Patrick du Klondike était arrivé tout à l'heure, portant sur son dos un sac d'or aussi gros que lui, pouviez-vous exiger que sa femme continuât à frapper, à tordre, à décrasser votre

linge hebdomadaire?... La vie est une bascule. Hier en haut, aujourd'hui en bas, ou réciproquement : voilà la force de l'Amérique.

Or, je vous le dis, il était, Lui, au sommet de sa gloire, quand il parut au sommet de son escalier : de la chambre où ils venaient de trinquer, d'innombrables amis sortaient, le suivaient pas à pas, tous des *gentlemen* en gants et redingotes sur lesquelles se croisaient d'éblouissants baudriers verts — vert trèfle d'Irlande.

La foule applaudit et Pat ôta son claque (c'est un chapeau très pratique pour les bagarres, où il s'aplatit sans se détruire) : les cochers firent péter leurs fouets, et les chevaux dansèrent. Pat remit son chapeau, alluma un cigare, et entra dans le premier carrosse avec huit amis. Son épouse occupa le second au milieu de quatre dames d'honneur. Le reste de la suite s'entassa dans les autres véhicules, on ne sait trop comment, et le triomphal convoi s'ébranla dans un rayonnement vert, — vert trèfle d'Irlande ! — Sur le siège du premier carrosse, un cornet à piston commença :

We'll sound the jubilee from the centre to the sea,
And Ireland shall be free, says the Shan-van-Vogh[1] *!*

Pat fit arrêter devant le numéro 107, pour remettre une lettre de son ami Titi, l'ancien roi de la Bourse, à la plus jolie fille de New-York, sa fiancée, — je n'ai pas dit : « la plus jolie femme », madame O'Hara ! — et le cortège royal reprit sa marche entre deux haies d'admirateurs. S'il en eût fait partie, Diogène aurait soufflé sa lanterne : c'était bien le plus bel ouvrage du créateur, un homme, un homme heureux qui passait. A voir, au travers des bouffées de cigares, sa bonne et large figure souriante, et les merveilleux reflets du velours eau de mer sur le visage congestionné de madame O'Hara (tour de taille, $1^{m},03$), vous oubliiez votre linge sale, vous pardonniez à l'élue de la fortune et, comme les autres, vous criiez avec conviction :

— Vive Pat du Klondike ! *Erin go bragh !... Chorus, boys !* Ensemble :

We'll sound the jubilee from the centre to the sea...

1. « Nous sonnerons le jubilé, depuis le centre jusqu'à la mer ; et l'Irlande sera libre, dit le Shan-van-Vogh ! »

XVI

PRÉSENCE RÉELLE

— Nom d'un loup ! Impossible d'avaler cette soupe ! Elle vous brûle le nez, et, si on attend quelques minutes, ce n'est plus qu'un bloc de glace où l'on a bien du mal à lécher sa vie ! Gueux de pays ! A quoi pensent les hommes qui nous amènent au Yukon?... *La-laouh ! Ou-la-llahou !*

Ils étaient douze chiens d'attelage à laper leur écuelle de riz et de lard, avec, de temps à autre, un regard de côté, puis un grondement féroce si un camarade faisait mine de se rapprocher. Il y avait quatre malamutes, un énorme Saint-Bernard, six métis variés, produits du hasard, enfants de Bohême, et notre ami Caton.

Le museau entre les pattes, il rêvait à l'écart. De temps à autre, levant la tête, il reniflait l'air froid, puis, d'un bond, cherchait à prendre le large : chaque fois, une secousse de la chaîne qu'il portait au cou le rappelait à la raison ; et il revenait s'accroupir aux pieds de son pilori, tandis que ses camarades le raillaient à qui mieux mieux. Cette fois, pourtant, personne n'y fit attention, pas plus qu'au hurlement de Pitou, le bâtard de chien de berger : tout le monde était trop occupé à nettoyer sa terrine dessus, dessous, dedans. Enfin, un semblant d'épagneul répondit :

— Oui, c'est une existence de brute... Mais, ce qu'il y a de pis, ce n'est pas le froid, la faim ou la fatigue : c'est la vermine. Dire que moi, moi, Sancho, qui n'avais jamais rien attrapé à Frisco...

— La vermine ! Qu'est-ce que vous nous aboyez là, monsieur l'aristocrate? Les puces, voire même les poux, sont la santé du corps. Ce qui nous tue, c'est le traînage. Quand je pense que depuis un mois et demi nous tirons mille livres sur ces damnés...

— Pitou, mon petit, ne jurez pas ! — dit le Saint-Bernard en se léchant une patte. — Ce n'est pas joli ; et puis, à quoi ça sert-il ?

D'indignation, le roquet sauta en l'air, et, retombant d'aplomb sur ses quatre pattes, il regarda avec une sorte de colère de dyspeptique ce gros bœuf qui ne demandait qu'à faire la sieste :

— Écoutez, écoutez monseigneur qui rumine ! Si mes imprécations troublent sa quiétude, qu'il s'en prenne aux hommes qui ont traversé le Chilkoot avec nous l'an passé, et qui juraient dix fois par minute : « *Maache !* — *Murche !* — *Mââche dein !* — *Ghi, ah-oh-ah !* damnés fils de chienne ! » et les « *dam* » de Londres, les « f... » ou les « crrré nom » de Paris, les « *Teufel* » de Berlin !... Tas de sauvages ! Il fallait toujours les comprendre, et, le soir, après trente ou quarante kilomètres, ils voulaient bien nous accorder une dégelée de coups de pied et de pâtée à la graisse rance. Pouah ! le cœur m'en lève encore !

— Ou bien, fit un autre, c'était une balle dans la tête, au bas du lac Laberge, quand nos pattes avaient laissé leur peau à tous les glaçons coupants de la route. Mes deux frères y sont restés. Moi, je me suis sauvé, et une barque m'a recueilli le long de la rivière des Quarante-Huit kilomètres.

— Vous auriez mieux fait de vous noyer. Est-ce que ce n'eût pas été préférable au métier que nous faisons depuis un mois, depuis le jour où le maître nous a jetés sur cette trace fantastique qui s'en allait d'abord aux Montagnes Rocheuses ?...

— Quelque piste de chercheur d'or... Les nouvelles découvertes sont des avalanches : plus elles arrivent de loin, plus elles sont grosses. Allez à l'origine : que trouvez-vous ? du vent !

— Non, ce devait être un chasseur, puisqu'elle a tourné sur la Stewart, redescendu au Yukon, remonté la White River, où nous l'avons perdue, ce qui ne nous a pas empêchés de venir jusqu'ici, en plein pays de loups-garous ou de grizzlys. Regardez plutôt autour de vous ! Je commence à en avoir assez, moi !... *Hou, la-lahou !*

— Il a raison, le gamin ! fit un aboiement. Moi, les pattes me saignent à chaque enjambée...

— Moi, je n'y vois plus d'un œil ; ou plutôt je ne vois plus que du blanc.

— C'est abominable ! Nous allons tous y rester ! Révoltons-nous, Pitou !

L'indignation éclata, générale, parmi les métis. Pitou se redressa :

— C'est mon avis. Seulement, il faut savoir où nous sommes! Y a-t-il ici quelqu'un qui se reconnaisse?

— Moi! bâilla un malamute.

— Parlez, parlez donc, alors!

— Je crois bien que le ruisseau qui descend là à l'ouest est la tête de la Tanana; celui qui file au sud est la Rivière du Cuivre... Océan Pacifique à gauche, mer de Behring à droite : curieux, très curieux, même pour moi qui ai mon Alaska au bout des pattes, mes enfants. Grand pays! Nous devons être sur les terrains de chasse de ces géants qui s'appellent *Natanuskas*... Ce sont des anthropophages.

Les métis n'étaient jamais allés à l'école, même primaire. Ils s'écrièrent ensemble :

— Qu'est-ce que c'est que ça?

— Si vous m'interrompez, je ne dirai plus rien, — fit le malamute : étant du Nord, il parlait peu et n'aimait pas à répéter. — C'est un mot de missionnaires d'en bas du fleuve, et ça signifie : « Des mangeurs de... »

— De chiens! hurla Pitou avec horreur, tout hérissé. Eh bien, vrai, il ne nous manquait plus que ça! Frères, debout! Allons-nous-en!

— Calme-toi, petit! fit le Saint-Bernard. Quel potin vous faites, à vous six! Laissez dormir les honnêtes chiens.

Le malamute se tourna vers le bon gros dogue :

— Ne faites pas attention! Ce bâtard radote. Est-ce qu'il est capable de trouver sa vie en liberté?

Sans bruit, les autres chiens indiens ricanèrent, et leur chef continua :

— Ça ne sait rien, ces enfants des villes, pas même écorcher un hérisson du coin des lèvres, sans se piquer... Et puis, demain, le froid les calmera. Avez-vous remarqué quatre soleils aujourd'hui, et, autour, des cercles, comme des yeux de hibou la nuit? Oui? Eh bien, c'est le signe d'un refroidissement tel que, dans quelques heures, la langue de ceux qui ouvriront la gueule pendra dehors, gelée, comme un bout de stalactite. J'ai vu ça, moi qui vous parle, et je n'ai pas quinze ans!

Il se tut, soupira une fois, et se tourna en tire-bouchon pour dormir au fond de son trou, dans la neige.

Mais le bivouac s'était réveillé à ses terribles prédictions. Un souffle d'inquiétude sortait des gueules, et Pitou, qui ne voulait plus se sauver, mais qui voulait rester le chef, eut une inspiration de génie. Il se tourna vers Caton :

— Voici le coupable, frères et amis ! C'est lui qui nous mène chaque jour au caprice de son museau du Labrador ! C'est lui qui nous fait courir, pire que des chevaux, sur des pistes où il est le seul à sentir quelque chose. Le maître le suit toujours : donc, à lui de nous ramener demain en arrière... Entendez-vous, maître Caton !

Pas de réponse, si ce n'est une queue raide, deux oreilles couchées, une lèvre vilainement retroussée sur des crocs très pointus. Et puis, au fond des yeux jaunes, il y avait sûrement de la rage. Pitou se retourna vers ses troupes : elles étaient prêtes à le suivre, *s'il avançait*. Les malamutes dormaient en un cercle parfait, prenant la vie comme elle venait, et, somme toute, contents de servir qui les nourrissait. Mais le Saint-Bernard, la tête de trois quarts, avait un œil ouvert sous une oreille des plus ironiques.

Quand les gros chiens regardent les petits comme ça, les petits ne savent plus ce qu'ils font. Pitou sauta sur Caton : le roquet jaune le terrassa, le cloua à terre, où il commençait à râler quand accourut le maître. L'ordre fut tôt rétabli à coups de fouet. Cependant Caton fut épargné dans cette distribution : même, le maître examina soigneusement chacune de ses pattes, comme si elles eussent été plus précieuses que celles de ses camarades. Aussi, quand il se fut retiré, pour se venger, les fouettés entonnèrent un hymne à la lune, où, sans s'arrêter, ils répétèrent trois mille six cent fois chacun en sept heures :

— Caton est fou, fou fou !... *Ou la la-hou ! La hou hou hou-hou-hou !*

Lorsque Tildenn s'était décidé à suivre Labelle à son insu, il avait aussitôt préparé tout ce qu'il fallait pour un voyage d'au moins six mois, à l'époque la plus rigoureuse du Yukon. Son expérience de deux hivers arctiques lui avait permis de laisser tout le bagage inutile dont s'encom-

brent les novices, — manteaux de fourrure, trop chauds pour la marche, épaisses couvertures, encombrantes autant que lourdes et qui laissent filtrer le froid, une fois qu'on s'est retourné d'un côté sur l'autre ; provisions ou extraits de viande, enfin, dont les boîtes d'étain augmentent le poids sans que leur valeur nutritive soit le vingtième de celle annoncée dans leurs prospectus... Il s'était contenté de deux paires d'excellentes bottes lacées au cou-de-pied et sur le côté, de mocassins et de vingt-quatre paires de chaussettes, — on ne saurait trop en avoir au cours de ces marches forcées d'hiver, — d'une *parka,* veste de cuir fourrée à l'intérieur, avec capuchon pour la nuit, et enfin d'un sac-lit à triple rang de plumes, à travers lesquelles le froid ne trouvait aucune fissure pour venir brûler la peau. Le reste du bagage se composait d'un poêle, d'une tente de soie, et de sept cents livres de lard et de biscuits de marine. Ainsi lesté, il pouvait aller jusqu'au pôle Nord; il pouvait aller du moins, tant qu'il aurait du bois pour sa cuisine du soir et du lard pour se nourrir avec ses chiens, — charbon de bois et charbon de viande, pour le poêle de tôle et le poêle de chair. — Du thé et de la saccharine complétaient cet approvisionnement de sybarite. En route, il avait tiré quelques caribous, dont la carcasse gelée faisait les délices de l'attelage. Et grâce à Caton, toujours attaché pour ne pas se perdre, il avait pu dépister le trappeur à travers ses extraordinaires crochets qui commençaient à l'inquiéter tout de bon.

Le vieux se savait-il suivi? Riait-il dans sa barbe en emmenant Tildenn sur une fausse trace ? Ou bien ne ramassait-il son or, comme on l'avait prétendu, qu'en le glanant çà et là, au hasard de ses vagabondages annuels? S'il en était ainsi, si vraiment il n'avait pas trouvé la veine mère, si lui, Tom Tildenn, avait couru après un spectre, — ce spectre de l'or que tous les mineurs voient une fois au moins avant de mourir, — pendant qu'à New-York ses amis, près d'Aélis...! Non, il ne voulait pas y penser, en ce moment. Ou bien son cerveau se viderait, sa raison continuerait à courir le désert, pendant que ses chiens ramèneraient son corps vivant au Boulder. Il ne serait pas le premier : vous rappelez-vous Whipple ? — Ah, ah, ah ! — Aélis viendrait le baiser au front, et ça lui ferait tant de mal, parce qu'il n'y aurait plus rien

dedans et qu'il ne pourrait plus rattraper ce qui en serait sorti pour toujours... Depuis combien de temps avait-il vu un autre homme que lui? Trente jours? cent jours? Il ne savait plus; il ne voulait pas savoir, puisque là, à côté, veillait le démon du désert d'Alaska, et que, pour la seconde fois, il attendait l'occasion de s'agripper à son âme.

Tildenn se rappela son aventure du Dôme et fit un effort : il alluma son poêle pour se préparer quelques grillades, qu'il arroserait d'une tasse de thé bouillant. Au dehors, la température s'abaissait tellement que son thermomètre éclata vers minuit, avec le même bruit qu'une amorce d'enfant. Il sortit pour aller couper du bois; en quelques secondes, ses gants se recouvrirent d'une mince couche de glace : — l'évaporation qui se faisait par les pores de la peau; — ses doigts crispés sur le manche de la hache ne pouvaient plus s'ouvrir. Il eut peur de laisser le sang s'y arrêter, courut sur la glace du ruisseau, fit un faux pas et tomba les mains en avant. La droite entra dans un trou où l'eau fumait au lieu de geler, comme cela arrive au cœur même de l'hiver. Il la retira aussitôt : elle se trouvait déjà emprisonnée dans une énorme mitaine de glace, au milieu de laquelle il sentait encore ses doigts dans l'eau qu'il battait en les ouvrant, en les refermant, pour les empêcher de geler tout à fait. Il s'en alla vite à sa tente, et, quand il eut fait fondre cette croûte, il ressortit pour ramener sa charge de bois. Comme il rentrait, la tempête annoncée par les quatre soleils et prédite par le malamute éclata soudainement.

Ce fut un ouragan de neige follette, qui venait de partout, sur la bouche où elle fondait, sur les yeux où elle s'humectait d'abord, puis gelait en soudant les deux paupières ensemble et vous faisait tourner sur place, perdu à dix pas de votre abri. Tildenn eut à peine le temps de rejoindre sa tente, qui disparaissait dans la blancheur universelle. Il y entassa son bois, se blottit à côté du poêle, et ferma la porte.

La neige continua de tomber, épaisse, pressée maintenant, tellement qu'on ne distingua plus, le jour suivant, le disque blanchâtre qui, d'habitude vers midi, prenait le nom de soleil. Et le déluge continua, ensevelissant le traîneau, les chiens autour de la tente, étouffant tout ce qui restait de vie en

Alaska. Le second jour, les vents commencèrent à siffler des quatre coins du monde, comme pour se battre autour de la loque d'où sortait un peu de fumée bleue, et ce fut dans la plus effroyable désolation qui se puisse concevoir que Tildenn laissa passer les heures, blotti au fond de son sac-lit, pour économiser le combustible.

Enfin, la nuit du troisième jour, la Grande Ourse resplendit au ciel, redevenu merveilleusement transparent ; on revit scintiller les feux colorés d'Arcturus ; les vents et l'ouragan passèrent en Sibérie d'Asie; l'aurore boréale empourpra l'horizon de splendides, de fantastiques illuminations qui jaillissaient en geysers de lumière douce pour disparaître plus vite encore, reparaître ainsi que les cordes d'une lyre céleste, sur laquelle des nuages allongeaient comme des mains hésitantes. Même, Tildenn, qui s'était remis en marche aussitôt, car il craignait pour l'instinct de Caton, quelque surprenant qu'il fût, Tildenn entendit tout à coup des arpèges successifs, venant de très loin, — devant, derrière, au-dessus, il n'aurait su le dire, car ils s'en allèrent au nord, revinrent au sud, se divisèrent peu à peu entre tous les points cardinaux qui jouaient à se les renvoyer à travers l'immensité. — Des voix d'enfant s'y mêlèrent, modulèrent des gammes changeantes comme celles du ciel. Du moins, Tildenn s'efforça de s'en rendre compte, il voulut s'assurer qu'il ne dormait pas. Pour mieux le vérifier, il se dit : « Je vais m'asseoir ; je serai très bien sur cette bonne neige molle. Ah! la jolie musique qui chante, qui pleure... Et voyez, en l'air, cette ville de palais blancs... sans doute, la « cité qui dort », des Indiens... On voit les clochers, les tours, les avenues et les squares, mais personne... »

Un brusque aboiement de Caton le secoua : il fit un effort, se remit en route. Est-ce qu'il allait se laisser endormir par ce froid excessif ? Il avait des pointes de feu par tout le corps : mieux aurait valu attendre une journée de plus sous la tente, mais, puisque c'était fait, autant continuer à foncer en avant et se réchauffer par un trot continu, en attendant le soleil.

Six heures plus tard, en effet, le soleil parut à l'horizon, éblouissant sur la neige fraîche, dans sa splendeur de Dieu

triomphant de la mort. Caton aboya une seconde fois et prit le galop. Ses onze camarades s'emballèrent à sa suite : leurs jambes s'étaient refaites toutes neuves depuis soixante-douze heures, et ils avaient mangé beaucoup de ce lard qui ne se digère que par des trentaines de kilomètres au trot! Tom voulut les rappeler : ils ne l'écoutèrent pas. La distance qui les séparait de leur maître, augmentant de plus en plus, commençait à l'inquiéter, quand il les vit s'arrêter brusquement le long d'un petit monticule blanc. Caton y disparut, et les autres se mirent à hurler. Sans doute, quelque roc, ayant accroché le traîneau, les empêchait, Dieu merci, de continuer leur course folle! Il ralentit le pas, mais, à mesure qu'il se rapprochait, maintenant que le danger était passé, il ne pouvait maîtriser un frisson de tous ses membres. Enfin, il arriva et il vit.

Il vit Caton, couché sur la neige, au fond d'un trou qu'avait creusé, en expirant, Kilippa ; il vit l'attelage du vieux, raide aussi sous les harnais, comme des animaux en bois, les jambes bizarrement écartées, les lèvres relevées sur les dents de glace ; il regarda enfin le traîneau, et, sous sa capote de neige, assis toujours les rênes en main, il reconnut Labelle, gelé, une statue de glace, aux yeux grands ouverts, d'où le soleil commençait à faire tomber des larmes.

Et le vieux qu'avait chassé le spectre de l'or à travers l'horrible tempête, le vieux, fixement, considérait un rocher, en face, une pierre qu'il avait dû voir depuis des années, à chaque heure, à chaque minute, à chaque seconde de sa vie solitaire : instinctivement. Tom Tildenn regarda, lui aussi, et, dans ses yeux dilatés, il reçut un coup qui les fit papiller comme devant la fulguration d'un éclair... Là, elle était là, devant lui, la Veine, la Veine Mère, une coulée jaune, fantastique, incroyable, à peine striée çà et là de quartz bleu, la Veine, la Veine Mère du Klondike, ô créateur qui avez fait les mondes et les avez donnés à l'or !

Et le pauvre homme qui se trouvait ainsi, subitement, sacré roi du Klondike, connut ce jour-là le paradis : car il vit son dieu en face, — et il ne mourut pas.

XVII

« LADY PROSTITUTE »

Frank Smith n'avait pu comprendre le refus d'Aélis d'Auray. Cela passait son entendement! Est-ce qu'il ne « valait » pas un tas de millions qui s'accroissaient mathématiquement chaque année? Il était prêt à en placer trois ou quatre sur la tête de sa femme, afin de parer à toute éventualité de ruine ou de faillite. Si elle avait été une enfant de quinze ans, ses idées romanesques auraient pu s'excuser, à la rigueur, parce qu'à cet âge, comme dans les romans, on rêve une chaumière et un cœur. Mais à vingt-deux ans sonnés, après avoir connu la gêne, — et pis encore; probablement! — refuser un cœur et un palais, — *well! it was a most foolish thing to do*[1]; c'était inadmissible... Que dit le proverbe d'ailleurs : « Mieux vaut être la mignonne d'un vieux que l'esclave d'un jeune! » Nul doute qu'Aélis réfléchirait; son exaltation passagère...

Ici, Frank, qui avait un mérite, celui de ne jamais mentir qu'aux autres, jeta son cigare par la fenêtre :

« A quoi bon me leurrer. Cette petite a des yeux et une bouche qui ne trompent pas. Il suffit de la revoir comme je l'ai vue quand elle s'est retournée sur le seuil de la porte : « Cela ne se peut pas; je vous répète, monsieur, que je suis fiancée. — Oh! si peu!... Est-ce qu'on a entendu parler de lui depuis des années qu'il a disparu au pôle Nord? Vous êtes la seule à vous le rappeler. Allez-vous donc vous sacrifier à un souvenir? » Par Jupiter! quel beaux regards d'indignation, à ce moment-là, et quelle voix d'argent : « C'est pourquoi, monsieur, vous voudrez bien accepter ma démission, avec les remerciements qui sont dus à vos égards... Si je suis la seule à ne pas oublier, ainsi qu'il vous plaît de le dire, il n'est que juste que j'aille moi-même m'en convaincre là-haut. » Et la voilà partie aussi vite qu'un télégramme, pauvre et belle

1. « Bon! c'était une folie... »

comme devant, fière comme une reine, sotte comme une histoire d'amour au pain sec et à l'eau!... Et je reste, moi, Frank Smith, entre le passé, qui est au cimetière, et l'avenir qui s'en va au Klondike.,. Comment faire pour le rattraper? Je donnerais cent mille dollars pour le savoir. »

*
* *

Quand Robert d'Azay eût mis Aélis à bord d'un *steamboat* du haut Yukon, il lui dit :

— Au revoir, mademoiselle. Il me faut passer à Atlin, mais je serai à Dawson dans quinze jours.

Et il s'en alla très vite, sans tourner la tête. Car il s'était singulièrement épris de son rôle de protecteur, entre New-York, — où elle lui avait demandé la permission de faire le voyage avec lui, — et le lac Bennett. Elle le vit s'éloigner avec un serrement de cœur, et l'angoisse monta soudain à son visage de jeune fille qui, pour la première fois, commençait à sentir autour d'elle l'effroyable isolement d'Alaska. Cette sensation dura jusqu'à Dawson, où elle débarqua au bout de quatre jours de navigation. Une nuit de repos au Royal Hôtel lui rendit ses forces : dès le matin, elle se rendit à l'hôpital où elle devait trouver le père jésuite pour lequel ses maîtresses les Ursulines lui avaient procuré une lettre de recommandation.

La porte était recouverte d'un drap noir quand elle s'y présenta, et il lui fallut frapper plusieurs fois avant de réussir à attirer l'attention des gardes-malades. Enfin, un vieux mineur, tout noir encore de scorbut, finit par venir.

— Est-ce vous qui grattez comme ça?

— Oui, monsieur. Je voudrais voir le Révérend Père Judge, si c'est possible.

— Sans doute, miss, sans doute... Seulement on ne tape pas aux portes, à Dawson : on entre tout droit, surtout avec un joli visage comme le vôtre!

— Pardonnez-moi de vous avoir dérangé. Je croyais... mais où trouverai-je le Père?

— A l'église, naturellement!... N'avez-vous pas remarqué, en passant, la foule qui entre pour le voir? Vous n'avez qu'à suivre...

— Alors, j'y vais à l'instant. Merci, monsieur.

« Monsieur », qui n'était que « Nicolas » depuis soixante-trois ans, ouvrit une bouche immense en la regardant descendre le perron de bois, puis se mit à bredouiller :

— Nom d'un bateau de Québec ! La belle créature ! Et polie, avec ça !... Je parie qu'elle vient de Yoshiwa... En voilà une qui me guérirait plus vite du scorbut que les drogues du docteur !

Construite par un millionnaire écossais, auquel, trois ans auparavant, les missionnaires avaient fait crédit d'une messe à vingt-cinq sous, l'église était à côté de l'hôpital. Des centaines de mineurs entraient, sortaient en silence, leur chapeau ou leur bonnet de fourrure à la main, et marchaient avec une certaine précaution, formant une file qui parut interminable à jeune fille.

« Quelle foule ! Jamais je n'arriverai avant midi ! »

Elle se trompait : là, encore, son joli visage fit miracle. Les rangs serrés s'ouvrirent, les lourdes bottes cessèrent de marteler le sol : « Passez, passez, *lady*. Dieu vous bénisse ! » Elle passa, silencieuse elle aussi, mais avec un gentil merci de la tête. D'une main, elle avait relevé sa jupe, et, de l'autre, elle tenait sa fameuse lettre de recommandation, tandis que, pénétrant dans l'église, le cœur un peu serré, sans trop savoir pourquoi, elle répétait en elle-même la requête qu'elle allait adresser au Révérend Père. Bien sûr, il ne la refuserait pas, si elle insistait, elle, si seule au milieu de tous ces hommes, parmi lesquels son fiancé reviendrait on ne savait quand. Elle se sentait au plus haut point misérable : « Ce sera non, d'abord, parce qu'il y a déjà trop de monde. Alors je lui dirai... »

Elle releva la tête : derrière elle, le piétinement s'arrêtait. Devant elle, il y avait un catafalque, au centre de l'église, où des bougies éclairaient en frissonnant celui que tous venaient saluer une dernière fois. La jeune fille retint à peine un cri, porta les deux mains à son visage, les abaissa presque aussitôt et, plus courageuse, regarda celui qui dormait là, dans le cercueil noir aux lettres blanches :

R. P. Judge, S. J.
R. I. P.

Mon Père, mon Père, était-ce bien vous que l'Ange terrible dont vous nous parliez si souvent était venu appeler, vous à qui il était descendu dire : « Ta tâche est finie : viens au tribunal, il est temps ! » Vous aviez demandé un sursis, vous aviez même lutté jusqu'à la fin : car vous les aimiez, vos aventuriers du Yukon, et vous ne saviez que trop où ils s'en iraient s'ils perdaient le missionnaire debout avec eux sur la brèche, en ce coin perdu du monde. Mais l'Ange avait vaincu : et, quoique terrassé, vous étiez là encore à nous sourire, vous, l'apôtre des premières heures dans la ville de boue et d'or, vous, le seul homme, *le seul* qui ne fussiez pas venu au Klondike pour y « faire de l'argent. » Même à cette visite suprême, votre pâle, votre ascétique visage nous redisait une dernière fois : « Il y a autre chose, croyez-moi, mes enfants ! » Et, baissant la tête, un à un, nous passions, secouant l'eau bénite sur ce corps si usé, si transparent, qu'au sortir de l'église, ceux qui ne vous avaient jamais vu auparavant s'écriaient : « Ah ! qu'il était donc frêle ! Comment a-t-il pu faire tant d'ouvrage dans le pays ? »

Aélis était à genoux : goutte à goutte, ses larmes tombaient sur sa supplique que, d'une main maladroite, elle cherchait à glisser aux pieds du prêtre mort. Cela fait, elle se recueillit, murmura un *De profundis*. Soudain une rumeur monta derrière elle, un grondement remplit l'église, déborda sur la place. Inconsciemment, elle avait parlé haut, et les Canadiens répondaient aux versets terribles :

Si iniquitates observaveris, Domine, Domine quis sustinebit?...
A custodia matutina usque ad noctem, speret Israel in Domino...
Requiem æternam dona eis, Domine,
Et lux perpetua luceat eis...

Elle se releva, sortit sans trop se rendre compte de ce qu'elle faisait, se retrouva dehors à côté d'un groupe de mineurs qui causaient à voix basse et leur demanda :

— Quand enterre-t-on le Père ?

— Demain matin à huit heures, miss. La ville entière y sera. Ceux du Bonanza et du Hunker arrivent aussi ce soir, et on attend dans la nuit les gens du Dominion... Il nous

aimait tous, protestants, catholiques ou païens, nom d'un tonnerre!... *Oh! I beg your pardon, miss*[1] !

*
* *

Or, il y avait à Dawson, scrupuleusement dénombrées, sept honnêtes femmes. La huitième fut Aélis : comme elle l'ignorait, au lieu d'aller se joindre à leur petite congrégation, le lendemain, au premier banc de l'église, elle se mit à côté des autres qui formaient une imposante majorité. La place de ces dernières n'était évidemment pas à l'église — n'est-ce pas, madame? — et il avait fallu la mort d'un saint pour les rendre à ce point effrontées. Les vierges sages, au surplus, les dévisagèrent si bien que ces folles ne cherchèrent pas à diminuer la distance, et ce fut tout au fond du lieu sacré que resta, plus ou moins intimidé, leur joli groupe de brebis galeuses.

Excepté Topsy, pourtant, à côté de laquelle vint s'agenouiller Aélis... Topsy était le lotus rose de Yoshiwa, et Yoshiwa (qui a jamais pu trouver l'origine de ce nom?) était le quartier de la 5e rue, où, dans une crise de vertu, les maîtres de Dawson avaient relégué ces dames. Les Anglais le surnommaient la « Petite France », et les Canadiens « la plus Grande Bretagne ». Quoi qu'il en fût, Topsy en était la reine, une ravissante petite poupée de Yokohama, où pas une geisha ne savait plus délicieusement vous chanter sur une guitare à trois cordes :

Argent ou moi, qu'est-ce que tu préfères?
Choïto! don-don!
Otagaïdané;
Choïto! don-don!
Shimaïmashitané.

Ce disant, elle vous considérait avec ses yeux de quinze ans, aussi innocents que sa bouche était perverse. Pour femme, et chatte, et dangereuse, elle l'était incontestablement : il n'y avait qu'à passer devant son cottage, au retour desplacers, pour s'en apercevoir. Vous aviez de l'or plein vos poches, et souvent encore plus de kilomètres dans vos jambes : un mois ou

1. Je vous demande pardon, mademoiselle.

deux de solitude au milieu du désert de glace vous faisait hâter vers Dawson, et c'est à ce moment-là qu'Ève déchue et le paradis très terrestre venaient à votre rencontre. Ses petits pas d'enfant pressé, comme hésitants sur des sandales qui se seraient perdues au creux de votre main, commençaient à piétiner sur votre cœur ; il suffisait d'un mot, alors :

— Je me suis vue dans vos yeux. Venez : j'ai du thé parfumé, il vous reposera...

Avait-elle une âme? Les missionnaires des dix à douze sectes qui l'avaient cherchée au bout de leur invisible scalpel auraient seuls pu répondre ; et ils étaient tous à San-Francisco où elle avait passé deux ans. A Dawson, néanmoins, il fut impossible d'en douter après le service funèbre du Père Judge. Car ce fut en ce jour inoubliable, tandis que les drapeaux flottaient à mi-mâts, que les tripots étaient fermés, qu'enfin la plus étrange, la plus vicieuse et aussi la plus religieuse des foules entourait le cercueil d'un prêcheur, ce fut précisément à l'élévation que Topsy poussa un gémissement, perdit connaissance et roula par terre.

Aélis lui releva aussitôt la tête : les perles dorées de sa chevelure, en se brisant, avaient amorti sa chute, et pourtant il y avait des larmes dans ses yeux, pareils à deux diamants noirs. Un mineur la prit à bras le corps et l'emporta. Cinq mille personnes attendaient sur la place ; à leur vue, il y eut un long murmure.

— Topsy!... c'est Topsy!

— De l'eau, je vous en prie! suppliait Aélis. Elle n'est qu'évanouie.

L'eau arriva, froide comme la glace d'où elle s'égouttait à peine. La Japonaise ouvrit ses yeux, les essuya, regarda les curieux massés autour d'elle et, cette fois, elle éclata en sanglots. Elle se serrait contre Aélis :

— Emmenez-moi... emmenez-moi, voulez-vous?... Je l'ai vu... Il m'a dit, comme l'an passé, à l'hôpital, pendant ma pleurésie : « Topsy, petite Topsy, où allez-vous? Que ferez-vous quand je ne serai plus là?... » Emmenez-moi.

Subitement, elle frappa deux fois, trois fois, quatre fois ses mains l'une contre l'autre, à la manière des shintoïstes, pour le réveil de la « longue nuit » :

— *Ma!* écoutez les gnômes! *Chichi! koishi! haha! koishi!*

Elle se voyait perdue maintenant dans cet antre sinistre où reviennent les enfants morts, Kyû-Kukedo-San, près d'Izumo. Chrétienne, bouddhiste, shintoïste, toutes les croyances se heurtaient dans sa petite cervelle, lorsqu'elle recommença son appel à Aélis :

— Emmenez-moi!

— Où?

— A Yoshiwa, numéro...

— Numéro 132, miss, — fit une voix par derrière; — il y a devant une lanterne chinoise avec des dragons. Mais ce n'est pas la place d'une *lady*.

— C'est vrai : il a raison! dit Topsy. Cependant, vous me faites du bien. Vous savez, madame, je suis une geisha.

— Une?...

— Une... *lady prostitute*.

Aélis devint très rouge, puis regarda autour d'elle : les mineurs reculèrent. Jamais revolver ne valut deux yeux de femme pure.

— Pouvez-vous marcher? dit-elle. Oui? Eh bien, appuyez-vous sur moi. Je vous reconduirai chez vous.

— Ah! que je suis contente!

Elles partirent ensemble vers la 5e rue. Un instant après, les portes de l'église s'ouvrirent pour laisser passer le corps du prêtre : il s'en allait au cimetière, lui; les vierges folles, les vierges sages, les mineurs, les joueurs, des ivrognes même qui tibutaient un peu, l'escortaient lentement sous un ciel triste de fin d'hiver, dans la désespérance du grand Nord. Mais là-haut, bien sûr, il y avait, sur les marches d'un trône de gloire, une âme sacerdotale qui priait pour les purs, qui suppliait pour les impurs, et surtout, oh! surtout, pour le lotus rose de Yoshiwa.

XVIII

OMAÉ SHINDARA

Ceux qui n'ont jamais eu faim, celles qui n'ont jamais eu soif, ne devront pas lire ce qui suit. Car ils appartiennent,

évidemment, à ce très petit nombre de privilégiés qui naissent au-dessus des misères humaines, à qui le diable ou la vie ne réserve que les tentations de l'oisiveté. Gens très bien élevés qui, d'avance, retiennent leur loge en paradis, où rien d'*improper* ne blessera plus leurs belles âmes, ils ne peuvent comprendre certaines fautes, ils ne sauraient les expliquer, encore moins les pardonner. Comment le pourraient-ils? Ils vivent si loin de terre! Savent-ils la frénésie de vie éclatant soudain chez ceux qui étaient perdus et qui se retrouvent, conçoivent-ils la fringale de ceux qui étaient pauvres et qui, tout d'un coup, deviennent cent fois millionnaires? Ils n'ont pas vu les fonds d'abîmes, ils ne voient pas les sommets des réussites prodigieuses : ne leur confiez pas la charge de juger...

Manéki-néko est une chatte qui fait patte de velours, et s'étire langoureusement comme pour vous dire, dès le seuil de la maison ouverte : « Venez donc vous amuser! » Quoiqu'on ne le voie pas derrière elle, le dieu de la pauvreté marche à son ombre, et les goules sont ses sœurs; cependant, comme elle attire la faveur des riches et la protection des puissants, c'est elle, la petite tigresse, qui est la bonne fée des geishas.

Celle que Topsy avait apportée à Dawson était en porcelaine : on la voyait, en entrant, droite sur ses pattes de derrière, sur le *kamidana*, l'étagère sacrée qui faisait face à la rue. A côté d'elle, il y avait l'image d'Ami-no-uzumé-no-mikoto, devant la caverne où se retira jadis la déesse du soleil : les genoux un peu fléchis, les deux mains portant au-dessus de la tête le tambourin mystique du *sourou*, son visage émergeait impassible d'un surtout rouge à mailles blanches, tandis qu'elle commençait la danse merveilleuse qui rendit au monde la chaleur, l'amour, la vie.

Entre les deux idoles brûlait une veilleuse dans une sorte de saucière en bronze, et sa lueur éclairait plusieurs idéogrammes à caractères cabalistiques. Tout en aidant Topsy à préparer une tasse de thé parfumé, Aélis s'amusa à se les faire traduire.

Le premier disait : « Adoration à la grande Kuan-zi-on, la miséricordieuse, qui regarde par-dessus le son des prières. »

Un autre : « En paradis, l'élu reposera sur les corolles du lotus d'or! »

Un troisième était orné de dessins rouges, bleu et or, sous cette légende :

Omaé shindara téra iva yaranou!
Yaété konishiti saki dé nomou!

— Ah! celui-ci..., fit la petite geisha.

— Eh bien?... que veut dire cette lune qui décroît dans dans un ciel pourpre?

— L'amour est pourpre, et, comme l'astre des nuits, croît, brille et meurt... Écoutez, voici le sens de l'écriture. C'est une des plus vieilles poésies de mon pays.

Elle prit sa guitare :

O mon amour, si tu meurs, tu n'iras pas à la tombe,
Car je boirai plutôt tes cendres dans une coupe de nectar...

Bercée, emportée par la mélodie, la danseuse était perdue au loin, dans un rêve, à Yokohama, au pays des dieux, et ce fut presque sans surprise qu'elle entendit une belle voix, au dehors, répéter après elle :

Omaé shindara téra iva yaranou!

Topsy reprit le second vers :

Yaété konishiti saki dé...

Elle n'acheva pas : aussi blanche que la neige, Aélis venait de chanceler, puis s'était prise des deux mains au *kamidana* pour ne pas tomber. Topsy jeta sa guitare, courut à elle, l'obligea doucement à s'asseoir dans un fauteuil. Ensuite, elle se retourna, et celui qui venait de lui donner la réplique entra sans frapper. Bien que ses visites fussent rares, elle le connaissait bien d'avance : ils n'étaient que deux, dans Dawson, à connaître le texte original de la chanson d'amour. Alors elle s'avança, les deux mains sur la poitrine, le sourire de sa race aux lèvres : en arrière, Manéki-néko tendait toujours ses pattes de velours, par-dessus la tête penchée d'Aélis. La veilleuse s'éteignit brusquement au souffle froid de la rue.

— Topsia, petite Topsia, me voilà de retour!... Et, cette fois, j'ai trouvé plus d'or que n'en tiendrait ta maison.

Les yeux d'orient brillèrent comme ceux d'un serpent : la geisha passa les bras au cou de celui qui apportait ces bonnes nouvelles. A plusieurs reprises, il la baisa sur les lèvres ainsi qu'un ivrogne ou un amoureux.

— Que de fois... que de fois j'ai pensé à Dawson et à toi, pendant mon voyage!... Un peu plus, et j'y laissais ma vie. Ah! que l'or coûte donc cher!

Comme il disait ces mots, il aperçut celle qui, assise dans un fauteuil, sous le *kamidana*, se cachait le visage entre les mains, par manière de jeu, sans doute; il courut à elle, lui saisit les bras, les écarta et se pencha pour l'embrasser en disant :

— C'est une amie, Topsia? Alors il faut qu'elle aussi me donne un...

Il n'acheva pas : elle levait la tête et ils se regardaient. Topsy le vit se redresser, lâcher les mains de la jeune fille, et, les yeux fixés sur elle, — des yeux d'homme dégrisé tout à coup, lucides et graves, — reculer jusqu'au mur. Aélis, elle aussi, le suivait du regard, et derrière ce regard il voyait une morte. Enfin, elle se mit debout, aussi doucement qu'un fantôme, et passa devant lui. Comme la porte, en se refermant, allait cacher ce beau visage où la stupeur, le désespoir, la douleur et l'épouvante se confondaient en la plus tragique des horreurs, il fit un grand effort et dit :

— Aélis... est-ce bien vous? Que faites-vous ici?

Ah! quelle voix de perdue pour l'éternité, quelle voix lui répondit :

— Et vous?

Par la porte restée entr'ouverte on entendit le bruit lointain d'un tumulte, une clameur, des apostrophes qui se rapprochaient, s'éloignaient, se rapprochaient encore, exactement comme les cris d'une meute sur la voie d'un cerf. C'était Dawson qui revenait des obsèques d'un saint, et, déjà, se remettait en quête du métal dieu :

— Il est allé dans la 5e rue! — Non, on l'a vu chez Ellis! — Est-ce vrai qu'il a trouvé la veine mère? — Oui, il

est arrivé avec trois traîneaux d'or! — Ses Indiens y retournent tout de suite. — Où est-ce? — Il nous le dira!

Tout à coup, une voix domina les autres :

— Il est dans la 5e rue! — Ce n'est pas étonnant : allons-y!

— Oui, il est chez la Japonaise... Hourra! Vive le roi du Klondike! le roi, le roi, le roi!

Aélis entendit la clameur de toutes ces poitrines haletantes : pour se sauver, elle se mit à courir; et lui, le Roi, qui entendait aussi ces cris, sur le seuil de Topsy, sans bouger, sans parler, presque sans respirer, il la regardait s'éloigner et disparaître... Derrière lui, la Japonaise fredonnait :

O mon amour, si tu meurs, tu n'iras pas à la tombe...

XIX

LE ROI DU KLONDIKE

Écoutez, écoutez, citoyens de la Reine du Pacifique! Cortez trouva le Mexique, et Pizarre, le Pérou. Un flâneur a découvert l'or australien, comme un meunier celui de Californie ; celui du Sud-Africain roula sous le pied d'un fermier; mais c'est un mineur, un vrai mineur yankee, Tom Tildenn, de New-York, qui vient de découvrir la Veine Mère d'Alaska. Il est trop tard pour raconter aujourd'hui les aventures par lesquelles il a passé avant de mettre la main sur un trésor qui laisse dans l'ombre tous ceux des Incas préhistoriques. Ce sera pour nos prochains numéros. Aujourd'hui, nous devons nous contenter de signaler son arrivée dans nos murs, par l'*Excelsior*, le même bateau qui l'avait emmené, il y a quatre ans, au nord. Six camarades armés jusqu'aux dents accompagnent ses précieuses caisses de pépites : ils ont passé la nuit au Palace Hôtel, d'où la police les escortera ce matin jusqu'à la Monnaie, à onze heures précises. Vraiment, cet homme a vécu le plus fantastique des rêves, puisque, mendiant hier, il peut aujourd'hui acheter San-Francisco, si ça lui plaît!

Le *Times* de « Frisco » ne mentait pas : ce qu'il imprimait en première colonne était vrai. Un nommé Tom Tildenn

était arrivé la veille et quinze *policemen* se relayaient au Palace Hôtel pour garder ses caisses d'or. Plus vite que le journal, le bruit en courut de Kearney street jusqu'à ce Cliff, sur l'Océan, où les phoques eux-mêmes, dressés sur leurs rochers, crièrent à plusieurs reprises : « *Gôaout! Gôaout!* » ce qui veut dire, en leur langage : « Allez-y voir! Allez-y voir! »

Les gens de New-York auraient répondu : « Nous sommes trop affairés! » Ceux de Chicago : « Zut!... à d'autres! » Les naturels de San-Francisco, qui ont des loisirs parce que le plus beau, le plus chaud, le plus rayonnant des soleils leur apprend à aimer une vie toujours trop courte dans leur admirable Californie, les citoyens de la Reine du Pacifique se précipitèrent vers la Monnaie pour voir passer le Roi du Klondike. Ce fut donc entre deux haies vivantes, enthousiastes, qu'il mena au feu ses millions, et sa physionomie, son attitude de travailleur brisé par la vie trop dure surprit désagréablement la foule.

— Il a l'air d'un pauvre honteux : ce n'est pas lui, vous devez vous tromper!

— N'est-ce pas le premier, en tête des voitures?

— Non, celui-là, c'est un Français, un autre mineur de Dawson... Je vous dis que c'est bien lui, dans le landau qui arrive.

Il y eut une poussée : le cordon des *policemen* fut rompu; ceux qui accompagnaient Tildenn, assis dans sa voiture même, à côté, en face de lui, crièrent bien vite : « En arrière! pas de mains aux portes! » Et, prestement, ils tirèrent leurs courts bâtons. Un petit mendiant protesta encore :

—C'est pas vrai! C'est pas lui! Il a l'air trop malheureux!

Alors, tout le monde recula, et Tildenn sortit de sa torpeur ; se dressant à son tour, il interpella le gamin :

— Et toi, petit, es-tu heureux?

— Moi?... (Toute sa figure éclatante répondait à la question.) Moi? Oui, quand je mange à ma faim... Dites, c'est-y vous qu'êtes le Roi du Klondike?

Vraiment, sous ses haillons, l'enfant resplendissait de la joie de vivre au bon soleil. Tildenn ouvrit une caisse, y prit un sac de trente livres, et, sans arrêter la voiture, à deux mains, le lança au petit bonhomme en disant :

— Oui, c'est moi le Roi. Tiens, attrape !

Le sac creva en touchant terre : les pépites du nord roulèrent dans la poussière du sud ; la foule se rua à la curée avec une ardeur qui dégénéra bientôt en demi-émeute, et les galions à roues disparurent avec leur escorte derrière les lourdes portes de la Monnaie.

***

Maintenant, Tildenn se trouvait dans la chambre de fer où l'on éprouve la valeur de l'or. C'était une sorte de cage : au bout, quatre fours d'acier pour les creusets d'argile qui reçoivent les morceaux de minerai ou les pépites. Les employés y déposèrent quelques échantillons des sacs apportés par Tildenn, recouvrirent les creusets d'une calotte en argile, également, et commencèrent à les chauffer.

Bientôt, on entendit le ronflement de plus en plus fort du courant d'air à haute pression : les vases se colorèrent comme aux reflets d'une lueur lointaine, et peu à peu passèrent au rouge transparent. La chaleur devint plus intense : le rouge fit place au blanc, un blanc trop éblouissant pour être fixé par des yeux sans protection, et de petites langues verdâtres ou bleues jaillirent, puis d'autres encore, de toutes les couleurs de l'arc-en-ciel, — tout un jardin de fleurs phosphorescentes qui s'épanouissaient autour d'une île de corail, éclataient parfois en exhalant des saphirs, des émeraudes, de merveilleuses flammes changeantes... Et c'était si féerique dans la nuit du cachot de fer que Tildenn ne savait plus où il était quand, subitement, quelqu'un lui prit la main et dit :

— C'est fait... votre or vaut seize dollars à l'once.

— Vraiment?

Il avait peine à se réveiller ; l'autre le regarda, un peu surpris :

— Oui... Comme vous avez apporté un peu plus de trois tonnes, cela vous fera un million et demi de dollars, pour cette fois.

— C'est bon, faites un reçu.

— Je vais le préparer moi-même, — intervint le directeur

de la Monnaie en personne. — Tous mes compliments, monsieur Tildenn. Vous êtes un homme heureux.

— Très heureux. Très. Un million et demi!... Bah! Rob, j'en donnerais trois pour l'avoir, *elle*... Je viens d'apprendre qu'en descendant du *Pacific*, qui est arrivé deux jours avant l'*Excelsior*, elle s'est aussitôt rendue au couvent des Ursulines. Je lui ai écrit... Robert, vous avez appris à la connaître, puisque c'est vous qui l'avez amenée de New-York à Dawson — et que Dieu vous pardonne! — Dites-moi... pensez-vous, croyez-vous qu'elle oubliera?

— Il faut l'espérer, mon vieux. Vous savez le proverbe : « *Never say die!* Ne dites jamais : Tout est perdu!... »

— Je vous demande une réponse catégorique. Pourquoi user de détours? Quelle est votre idée?

Tildenn était devenu très irritable; il se pencha, pour mieux examiner la physionomie du Français, et ajouta :

— Vous ne dites rien, parce que vous savez comme moi que jamais, jamais elle ne pardonnera... Damnation sur moi! me voilà plus ruiné qu'au soir du Vendredi noir!... Et vous, voulez-vous que je vous dise ce que vous pensez?..,

— Calmez-vous, je vous en prie, Tom! On va vous entendre...

— Qu'est-ce que ça me fait?... Ah! vous avez peur!... Eh bien, je le dirai tout haut, votre secret, faux ami que vous êtes! Vous l'aimez, vous! Et vous n'êtes pas fâché de ce qui m'arrive, parce que ...

— Tildenn, vous n'avez pas le droit de parler ainsi. Taisez-vous, au nom du ciel, ou je vous ferme la bouche!

Face à face, prêts à se jeter l'un sur l'autre, ils semblaient deux aliénés hors de cellule. Robert d'Azay fit un dernier effort : sa conscience un peu troublée vint au secours de sa raison, domina ses nerfs en révolte. Il recula jusqu'à la porte et sortit, mais pas avant que son ancien ami, resté immobile, lui eût jeté cet adieu :

— Damnation sur votre tête et la mienne!... Vous ne l'aurez pas, Robert, vous ne l'aurez pas plus que moi!

Tom, ensuite, redevint silencieux. Le directeur de la Monnaie, très ému par cette scène, l'entraîna au dehors après lui avoir remis son certificat de dépôt. Cet homme déjà vieux appela un

fiacre, l'y poussa, et, pendant que le fiacre s'éloignait, ne put s'empêcher de murmurer entre ses dents :

— Quels gens bizarres que ces revenants du Nord ! Ceux d'Arizona ou du Colorado chantent quand ils apportent ici leur or. Ceux-ci ne disent mot, ou n'ont plus d'énergie que pour se disputer. Il y a un ressort de cassé dans leur mécanisme... Est-ce le Klondike qui les abrutit à ce point-là ?

*
* *

Tom a perdu sa fiancée et son ami ; mais il a de l'or, beaucoup d'or ; et il se le répète ainsi qu'une litanie, pour ne pas penser à autre chose, et aussi parce que le cerveau lui fait encore plus mal que jadis à New-York. Le cocher qui le mène se retourne de temps à autre pour lui montrer les merveilles de San-Francisco ; mais le client n'écoute pas, ou bien répond à tort et à travers, et l'automédon commence à se poser exactement la même question que le directeur de la Monnaie. — C'est pourtant une de ces journées à ciel bleu où l'on a envie de chanter à pleins poumons parce que l'air est rempli de parfums !...

Tout à coup une idée lui passe par la tête. « Comment n'y ai-je pas pensé ?... Ça doit être ça : trop de solitude... » Il rassemble ses rênes : « Allons, hop ! au trot ! » et se dirige vers l'est de la ville, vers le rivage où la mer caresse amoureusement les plus splendides villas du monde.

Les voilà dans un parc en miniature, pas trop loin d'une église sur laquelle brille une grande croix de cuivre ; puis, c'est une longue maison basse, entourée de vérandas, où l'on cause, où l'on rit sous des touffes retombantes de jasmin. Tiens, le son d'un luth !...

— Où suis-je ? demande le voyageur.

Le cocher triomphe : il a trouvé le remède de son malade.

— C'est Yoshiwa, dit-il. N'est-ce pas que c'est beau ?

Une voix l'interrompt ; elle s'accompagne sur ces guitares à trois cordes qui sonnent faux aux oreilles occidentales :

Omaé shindara...

— *Téra iva yaranou !* — crie Tom, tout à fait réveillé.

Et il se met à rire si fort que le cocher recommence à l'observer du coin de l'œil.

Des exclamations à travers le jasmin, pépiements d'oiseaux effarouchés; une robe de soie arrive, une petite tête aux cheveux noirs tressés sous des peignes bizarres entremêlés d'or et de fleurs :

— Comme c'est charmant! Auguste étranger, vous parlez honorablement notre langue!

— C'est moi qui l'ai amené! fait le cocher en se redressant.

— Oui, c'est bien toi! — fait Tildenn, qui rit toujours. — Ho! ho! Aïkichi, ou Katsuko, petite geisha, quel que soit ton nom, veux-tu me mener à ta maîtresse? A l'instant!... Vous, cocher, attendez-moi ici.

Le voilà devant madame. « Que désire-t-il? Nous ferons certainement de notre mieux pour le satisfaire. Nous avons...»

— Je veux acheter la maison et le parc.

— Quoi! Yoshiwa!... vous mettre à notre place!

— Oui, pourvu que tout soit évacué dans les vingt-quatre heures.

— C'est impossible! Et que deviendrait San-Francisco sans nous?

— Faites votre prix, madame. Je ne plaisante pas. Tout n'est-il pas à vendre, ici?

Madame est très agitée. Elle a visité les cinq parties du monde; elle n'a jamais rien vu de pareil. Il lui faut au moins quelques minutes pour réfléchir.

— Sans doute, monsieur ne refusera pas un verre de champagne? Je vais revenir tout de suite...

Elle sort, court au fiacre :

— Qui m'avez-vous amené là, cocher? Un prêcheur, ou un fou?

— Je ne sais pas trop s'il est fou, répond l'homme, mais je sais bien qu'il est le Roi du Klondike.

— Quoi! le fameux Tildenn dont parle le *Times*?

— Tout juste!

Madame disparaît comme un éclair; elle court, elle tremble, elle chante. A la porte du salon, elle trouve trois geishas

que cet original vient d'expulser. Il n'a même pas touché à son verre.

— Eh bien, madame?

— Mon Dieu, monsieur, vous me voyez très embarrassée. Je suis veuve, voilà vingt ans que je travaille, et je n'ai pas d'autre moyen de gagner ma vie...

— Voulez-vous cent mille dollars?

Cinq cent mille francs! de quoi vivre honnête et respectée, à Nice, dans une villa, parmi la haute société!... Pourtant, si l'on peut avoir plus...

— Yoshiwa vaut plus cher!

— Voulez-vous cent cinquante mille? Non! Eh bien, je vous offre mille livres d'or, deux cent mille dollars comptant, mais à une condition : c'est oui ou non, tout de suite. Après, vous ne me reverrez plus jamais.

Tom se lève: madame dit oui, et pleure. Lui se rassied pour signer son chèque.

— Partez toutes ce soir! Laissez la maison telle qu'elle est; mais déguerpissez avec vos Japonaises, vos Turques, vos orientales et vos occidentales, toutes vos poupées aux enchères, que le tonnerre du ciel puisse écraser!

Il se met à jurer, et madame se sauve, les mains aux oreilles. Alors il revient seul à sa voiture, et il a honte d'avoir ainsi crié sa peine, lui qui, si souvent, a méprisé l'expansion méridionale, les plaintes, les grimaces familières aux races dont la langue et le visage redisent toutes les pensées au lieu de les cacher sous un masque stoïque. Il rentre au Palace Hôtel pour se coucher sans même souper, et, sur sa table, il trouve un mot apporté du couvent :

« Mademoiselle d'Auray recevra monsieur Tildenn demain, à dix heures.

» SŒUR SAINT-JOSEPH. »

*
* *

Le lendemain est arrivé : dix heures sonnent avec recueillement à l'horloge du parloir, qui, depuis un demi-siècle bientôt, répète ainsi : « Toujours... Jamais ». — Et le Roi du Klondike l'écoute comme écoutent ceux auxquels on va

lire leur arrêt de mort. Son cœur fait trop de bruit dans sa poitrine, au milieu du silence de cette pièce lugubre. Viendra-t-elle ? Ne viendra-t-elle pas ?

Des pas de l'autre côté de la grille, une porte qui s'ouvre, une religieuse qui entre — avec elle ; elle, Aélis!... Tom se lève, baisse la tête, veut parler, mais n'y réussit pas, et des larmes brûlantes, rapides, pressées, lui obscurcissent la vue, tombent à terre comme une pluie d'orage. Lui, un homme, il pleure, il gémit ainsi qu'un enfant. Aélis le regarde des mêmes yeux qui le virent un jour s'en aller à la Bête, quittant le comptoir où elle était assise et traversant la corbeille, à la Bourse de New-York. Pour le sauver alors, pouvait-elle sacrifier son honneur ? Et maintenant, pouvait-elle...?

Elle se retourne vers la religieuse :

— Ma Mère, quoique je sois en retraite, voulez-vous nous laisser seuls ? Pas plus de cinq minutes.

Mère Saint-Joseph s'en va...

Dix minutes après, elle revient. Aélis se lève :

— Adieu, Tom Tildenn... Allez à Lui : car, seul, il ne passe pas, et, seul, il sait ce qui nous convient le mieux. Chaque jour de ma retraite, je prierai pour vous, et, si vous le priez aussi de votre côté, il nous montrera notre voie à tous deux.

Ce disant, elle chancelle un peu : son ancienne maîtresse lui passe un bras autour de la taille, et doucement l'entraîne. Tildenn prend la grille à deux mains... Donc, c'était la fin, la fin de toute sa vie d'aventurier. C'était pour aboutir à cet adieu-là qu'il avait jeté aux quatre coins de l'Alaska plus d'énergie que d'habitude n'en possède un mortel !... Il ébranla de toute sa force la cloison à claire-voie :

— Aélis ! vous ne me reviendrez pas, je le sens, je le devine ! Aélis, dites un mot, et je brise cette odieuse grille, et je vous emporte au bout du monde, loin de mon crime et de mon agonie. Aélis, je vous veux, m'entendez-vous !

Debout, vraiment magnifique en cet élan suprême, il semblait, nouveau Samson, qu'il allait faire écrouler le couvent : est-ce que rien pouvait résister à ses bras d'athlète ? Les deux femmes s'arrêtèrent éperdues, tressaillant malgré elles jusqu'au fond de l'âme. Mais voilà que l'inexorable hor-

loge, sonnant la demie, les rappela au devoir. Aélis reprit conscience d'elle-même et sortit la première; la religieuse la suivit en laissant une aumône au désespéré :

— Monsieur, monsieur, priez du fond du cœur... Ceux qui ont la foi font des miracles!

*
* *

Or le même soir éclata cet incendie qui surexcita au plus haut point la curiosité de San-Francisco. L'alarme sonna au premier, au deuxième, au troisième districts presque en même temps : les chevaux se précipitèrent hors de leurs stalles, les harnais s'ajustèrent automatiquement sur leurs reins, les pompiers bondirent à leurs places, et ils partirent, hommes et chevaux, parmi les tintements de la cloche, entre les hoquets des machines à haute pression prêtes à vomir des torrents d'eau. Dans leur sillage, une foule se précipita qui grossissait de seconde en seconde, d'autant plus que mille rumeurs étranges exaspéraient au plus haut point la passion de la multitude pour les drames.

— Qu'est-ce qui brûle?

— On dit que c'est Yoshiwa.

— Allons donc! Ce n'est pas possible! Il y a trop de monde.

— Mais il n'y a plus personne que le Roi du Klondike! N'avez-vous pas lu les journaux?

— Le Roi? Qu'est-ce qu'il fait là dedans?

— Il a cinq cents femmes, comme son collègue Salomon!

Les rires éclatèrent, vite arrêtés par l'essoufflement de la course. D'autres reprirent :

— C'est un couvent qui brûle!

— Drôle de couvent! Je vous dis que c'est Yoshiwa!

— C'est affreux! Les pauvres petites!... Courons!

Quand ils arrivèrent à Yoshiwa, — puisque c'était bien ce fameux parc aux cerfs qui brûlait, — ils virent le plus étrange des spectacles. Sept pompes à feu étaient arrêtées devant les grilles, et leurs officiers discutaient avec un homme très pâle, qui criait de l'autre côté :

— Laissez-moi tranquille! C'est moi qu'ai mis le feu! La

maison est à moi et je la brûle!... Je suis Tom Tildenn, du Klondike... Il n'y a plus personne dedans, je les ai chassées. Laissez brûler!

Une porte céda, les pompes entrèrent, s'en allèrent évoluer devant la fournaise, où, tout de suite, elles dardèrent leurs jets d'eau. Mais ils s'engouffraient d'une facon pitoyable dans l'énorme brasier dont les flammes, maintenant, illuminaient la moitié de la ville.

— Laissez brûler : il a dit de laisser brûler ; ça le regarde!... Et, du reste, il n'y a plus rien à faire.

— On disait bien qu'il était fou !

— Fou à lier : regardez sa figure !.... A-t-il des héritiers ?

— C'est le feu de joie du Roi!

La foule trouva le mot si plaisant qu'elle le répéta dans une immense acclamation. Tom Tildenn l'entendit. Il revécut alors son passé, New-York, le triomphe et la débâcle, puis le Klondike et la vie sauvage, les misères, les angoisses et la réussite. Plus tard, après l'extase, le retour : au sortir du désert, une simple idée lui était venue, son imagination s'était exaltée, il y avait pris plaisir, et au moment précis où il avait dit à la tentation : « Oui ! » avant même qu'il l'eût savourée, voilà qu'un effroyable châtiment avait surgi entre lui et son péché. Vraiment oui, il lui fallait un feu de joie pour célébrer cela, cette conquête de l'or qui salit, qui empoisonne et détruit tout ce qu'il touche ! — Jusqu'à ce petit garçon de la veille auquel il avait jeté une poignée de pépites, et que la foule, paraît-il, avait à moitié tué en se ruant sur le trésor... Où donc était le bonheur en ce monde? Dans la vie ou dans la mort?

Une moitié de Yoshiwa s'écroula : des appartements éventrés apparurent avec leurs glaces qui se tordaient, qui fondaient au feu purificateur, des dorures aussitôt disparues, des marbres blancs ou roses qui éclataient, pendant qu'au-dessus des baignoires d'argent de petits filets d'eau pleuraient leurs dernières gouttes. On vit des matelas de crin qui se tordirent comme des êtres vivants, se dressèrent, retombèrent dans un enfer de flammes, et la foule cria d'horreur. Un autre écroulement se fit dans une sorte d'explosion, les curieux se reculèrent, il ne resta plus qu'un large chaos noir d'où jaillissaient des myriades d'étincelles. Puis, de gigantesques gerbes de lumière

rouge s'élevèrent de nouveau vers le ciel. Un lieutenant de pompiers cria :

— Il faut protéger l'église des Franciscains : voyez, les flammèches vont par là...

Tout le monde regarda de ce côté, le Roi avec les autres. L'église apparaissait comme en plein jour, avec ses arceaux gothiques, sous lesquels, tant de fois, l'ange de la vie future était venu consoler les déshérités du siècle. Si la foule n'en eut guère l'intuition, Tom Tildenn, du moins, y pensa. Sur le faîte, très haut, la grande croix de cuivre resplendissait dans un ciel pourpre. Presque à son insu, il tomba à genoux, il tendit les bras, et ses lèvres, qui depuis l'âge d'homme ne savaient plus prier, s'ouvrirent malgré elles :

— Mon Dieu, si vous le voulez...

Sur terre, personne ne fit attention au cri du fou : le bruit haletant des machines dominait tout le tumulte. Mais comme, à cette seconde, Tom Tildenn avait la foi, — la vraie foi dont parlait Mère Saint-Joseph, — peut-être Dieu, qui l'entendit, fit-il un miracle au cœur d'une vierge.

RAYMOND AUZIAS-TURENNE

« PYGMALION »

OU

L'OPÉRA SANS CHANTEURS

Jean-Jacques Rousseau est le créateur du mélodrame moderne. — Pour apprécier son œuvre comme il convient, il faut se garder d'abord de confondre deux formes d'art bien différentes qu'un abus de langage a souvent réunies sous la même étiquette. La première, et sans doute la plus connue, arrachait un pleur à l'âme sensible de « Margot » : mélange très libre de comédie larmoyante, de tragédie bourgeoise et de roman d'aventures, elle appartient aux Corneilles du boulevard, aux Shakespeares des faubourgs, et n'intéresse nullement le musicien; le trémolo dont elle accompagne habituellement ses coups de théâtre ne suffit pas à la distinguer d'une composition littéraire. La seconde est un genre musical illustré par les Mozart, les Beethoven, les Mendelssohn, les Schumann, les Grieg, les Bizet; c'est le vrai mélodrame, celui qui fait alterner la déclamation avec l'orchestre sans employer le chant[1] et qu'on peut définir, d'après le Dictionnaire de l'Académie : « Un drame où le dialogue est coupé par une musique instrumentale ».

Les Allemands n'ont jamais manqué de rendre hommage à Rousseau : chez eux, c'est une notion courante d'histoire musicale que *Pygmalion* est une œuvre type, antérieure à l'*Ariane*

1. On chante, il est vrai, dans l'*Arlésienne*, où il y a de très beaux chœurs; mais ces chœurs sont de simples citations musicales.

à Naxos de Georg Benda, fondateur du mélodrame allemand; ils ont d'autant plus de mérite à présenter ainsi les choses que l'*Ariane* est de 1774, et que tels de leurs meilleurs historiens placent en 1773 la première représentation de la pièce de Rousseau[1]. C'est merveille qu'à si peu de distance ils n'aient pas institué le moindre débat sur la question de priorité! La critique française, au contraire, a infligé à *Pygmalion* la pire des injustices : elle paraît l'ignorer. L'incohérent et injuste Castil-Blaze lui a consacré trois pages (dans un livre sur *Molière musicien!*) mais pour accuser Rousseau de perfidie, et sans entrevoir le vrai caractère de sa création ; M. Pougin en a parlé incidemment dans une revue étrangère[2] ; et voilà toute notre contribution à la bibliographie du sujet. Peut-être même, en lisant les premiers mots de cette étude, le lecteur m'a-t-il déjà soupçonné de hasarder un paradoxe. En un temps où les pièces les plus baroques revoient les feux de la rampe et de la conférence, nos littérateurs et nos musiciens, trop fidèles au principe de la division du travail, semblent s'être renvoyé mutuellement, au risque de la laisser en détresse, cette composition à double face que la Comédie française et l'Opéra Italien se disputaient il y a un siècle et où Gœthe voyait « une œuvre *faisant époque*[3] ». Elle n'a été mentionnée ni par M. Brunetière dans ses belles études sur l'évolution du théâtre, ni par M. Lavoix dans son *Histoire de la musique*, ni par les auteurs du sixième volume de l'histoire de la littérature française publiée sous la direction de M. Petit de Julleville. Quant à celui qui fut le collaborateur de Rousseau en cette affaire, et qui sur les vingt numéros dont se compose la partition, en écrivit dix-huit, — Horace Coignet, — son nom ne se trouve même pas dans la Grande Encyclopédie.

1. Cette date de 1773, donnée par Mendel dans son grand Lexique a été reproduite sans contrôle par certains musicographes allemands (ainsi par M. Otto Riemann, dans son récent *Dictionnaire musical*, 1894). En réalité, *Pygmalion* fut joué pour la première fois à Paris le 30 octobre 1775 (Registres de la Comédie-Française, — Recette Journalière, — années 1775-1776, procès-verbal de la 172e représentation, signé par Dauberval) ; mais il avait été représenté d'abord à l'Hôtel de Ville de Lyon, par des amateurs, en 1770.

2. *Rivista musicale italiana* (Turin), 1895, fascicule II. — M. Pougin appelle *Pygmalion* « un petit poème *scénique* », ce qui est bien insuffisant, lorsque Rousseau, comme on le verra plus loin, emploie lui-même le terme de *mélodrame*.

3. « Ein kleines aber merkwürdig *epochemachendes* Werk. » (*Wahrheit und Dichtung.*)

La musique de *Pygmalion*, il faut le dire pour expliquer un tel silence, est considérée comme introuvable. Un bibliophile, M. Becker, a déclaré en connaître seulement deux éditions, et deux exemplaires — un de chacune : — le premier appartient à M. Van der Straeten[1], et le second à la bibliothèque royale de Berlin[2]. Quelques manuscrits ont-ils été conservés ? M. Jansen, le philologue de Genève qui a étudié si diligemment les œuvres musicales de son compatriote, n'en signale aucun. Avec l'intention de combler ces lacunes diverses, je voudrais exposer le mélodrame de Rousseau et montrer que cette œuvre écourtée, emphatique, mais originale et d'une réelle importance historique, peut donner lieu à quelques réflexions utiles.

I

Si Rousseau a créé ce que Mozart appela un jour ironiquement — bien qu'il fût un admirateur enthousiaste de ce nouveau genre — l'« opéra sans chanteurs », c'est qu'il considérait le drame lyrique, tel que l'ont compris les Rameau et les Gluck et tel que nous le comprenons aujourd'hui, comme impossible en France. Voici les traits principaux d'une doctrine qu'il faut rappeler pour présenter *Pygmalion* dans son vrai jour et en marquer les origines.

Rousseau est l'auteur de cette théorie célèbre, reprise après lui, en France par Condillac et Lacépède, en Allemagne par A. W. Schlegel et Jacob Grimm, en Angleterre par Herbert Spencer, d'après laquelle la musique serait une simple idéalisation du langage ordinaire, dépouillé de ses signes conventionnels, réduit à sa partie instinctive et fixé. De ce principe, admissible avec des réserves (car il s'applique seulement à un art musical tout primitif ou encore dans la période d'enfance),

1. *Pygmalion*, de M. Rousseau, monologue mis en musique par Coignet, gravé par madame Ogier, prix six livres, se vend à Lyon, chez Castan, et à Paris, chez M. Dauvin, receveur des diligences, Port-Saint-Paul, etc... (in-4°, sans date).

2. *Pygmalion*, de M. Rousseau, monologue mis en musique par Coignet; à Paris, chez M. Lobry (in-folio oblong, sans date).

Rousseau arrivait à une première conclusion, inexacte et dangereuse : « *Chaque peuple*, disait-il, *a la musique dont sa langue est capable* ; toute musique est nationale ; elle tire son principal caractère de la langue qui lui est propre, et *c'est la prosodie de la langue qui lui donne ce caractère*[1] ». Aux Italiens, dont l'art expressif et passionné eut toujours ses préférences, il accordait le privilège de composer d'admirables mélodies, à cause de l'organisation musicale de leur langage ; aux Français, il refusait toute aptitude à écrire convenablement pour le chant, sous prétexte que notre langue est dépourvue d'accent et de rythme. Cette dernière opinion fut comme le mur d'airain de toutes ses polémiques. *A priori*, en jugeant même toute expérience inutile, il affirmait la supériorité des *intermezzi*, joués à Paris par les Bouffons, sur notre comédie lyrique : « Je n'examine point, dit-il dans sa *Lettre à M. Grimm*, si le genre bouffe existe réellement dans la musique française ; ce que je sais très bien, c'est qu'il doit nécessairement être autre que le genre bouffe italien. *Une oie grasse ne vole pas comme une hirondelle.* »

Voilà, il est à peine besoin de le faire remarquer, un mot que l'auteur du *Devin* n'avait guère le droit de prononcer. Dans le blason de certains contre-pointistes germaniques du XVIIIe siècle, une « oie grasse » ne serait peut-être pas déplacée ; quand il s'agit de l'ancienne musique française, on songerait plus volontiers au roitelet dont le vol suit toujours une rive fleurie, ou mieux encore à la vive alouette éprise de vocalises et de lumière... En outre, le principe invoqué par Rousseau est plus ingénieux que solide. A l'origine de l'art, la mélodie a pu être déterminée par le langage qui lui servait de support, et dont elle était, si l'on peut dire, la floraison : ainsi le plain-chant a emprunté son rythme et ses cadences à la prose oratoire des Latins. Mais chez les modernes, où la musique émancipée tend à devenir une langue spéciale, combien est négligeable, ou peu importante, la « prosodie » de la parole ordinaire ! Enfin, le bon Grétry a fait une observation aussi juste que fine ; déclarer les Français incapables de bien

1. *Lettre sur la Musique française.*

chanter, c'est exactement comme si l'on disait : les Français ne seront jamais ni gais ni tristes, ni chauds ni froids, ni sensibles ni insensibles[1]. Mais ne nous attardons pas à discuter des paradoxes un peu intéressés, où l'orgueil de Rousseau compositeur, blessé par plusieurs échecs douloureux, appelait trop visiblement à son aide l'éloquence et l'esprit de Rousseau critique. Il nous suffit de montrer d'où est sorti *Pygmalion* et d'ajouter qu'en matière d'art une théorie mauvaise peut donner naissance à une œuvre excellente.

Dans ses *Réflexions sur l'Alceste italien de M. le Chevalier Gluck*, Rousseau nous expose lui-même la réforme qu'il entreprit :

« Persuadé que la langue française, destituée de tout accent, n'est nullement propre à la musique et principalement au récitatif, j'ai imaginé un genre de drame dans lequel les paroles et la musique, au lieu de marcher ensemble, se font entendre *successivement*, et où la phrase parlée est en quelque sorte annoncée et préparée par la phrase musicale. La scène de *Pygmalion* est un exemple de ce genre de composition qui n'a pas eu d'imitateur. En perfectionnant cette méthode, on réunirait le double avantage de soulager l'acteur par de fréquents repos et d'offrir au spectateur français l'espèce de mélodrame le plus convenable à sa langue... Un acteur sensible et intelligent, en rapprochant le ton de sa voix et l'accent de sa déclamation de ce qu'exprime le trait musical, mêle ces couleurs étrangères avec tant d'art, que le spectateur n'en peut discerner les nuances. Ainsi cette espèce d'ouvrage pourrait constituer un genre moyen. » Dans le *Dictionnaire de musique*, au mot *Récitatif obligé*, les avantages de ce compromis sont encore indiqués : « L'effet produit par cette combinaison est ce qu'il y a de plus énergique dans la musique moderne. L'acteur agité, transporté d'une passion qui ne lui permet pas de tout dire, s'interrompt, s'arrête, fait des réticences *durant lesquelles l'orchestre parle pour lui* ; et ces silences ainsi remplis affectent infiniment plus l'auditeur que si l'acteur disait lui-même tout ce que la musique fait entendre. »

1. *Essais sur la musique*, II, ch. XVI, p. 132.

Ces textes nous disent clairement ce que Rousseau a voulu faire. Son innovation est très hardie, comme on le voit: elle a pour point de départ, non pas l'idée du drame littéraire tel que l'ont conçu les Sedaine et les Diderot, mais l'idée de l'opéra qu'elle prétend dépouiller de sa parure traditionnelle et rebâtir sur un nouveau plan; elle en exclut le chant, mais elle conserve l'orchestre, qu'elle charge de traduire et de commenter avec discrétion les scènes ou parties de scènes les plus émouvantes. En outre, une ingénieuse mesure d'ordre prévient tout conflit entre deux puissances voisines, la musique et le langage, qu'il est très souvent malaisé de mettre d'accord : toutes les fois que les violons prennent la parole, l'acteur se tait; il abandonne la déclamation pour la mimique. Ce déplacement des rôles suppose une conception toute nouvelle de la musique instrumentale et de son pouvoir au théâtre; Rousseau ne lui demande plus de préluder vaguement à l'action, de relier quelques airs agréables et de soutenir les voix en les accompagnant : il la croit capable d'exprimer et de concentrer en elle tout l'intérêt psychologique du drame. En cela, il n'est pas seulement un novateur, mais un homme de progrès. Dans son analyse critique du fameux monologue de l'*Armide* de Lully (*Enfin il est en ma puissance*; acte II), il a écrit les lignes suivantes qui lui font honneur : « Je pourrais vous montrer comment, surtout quand on veut donner à la passion le temps de déployer tous ses mouvements, on peut, à l'aide d'une symphonie bien ménagée, faire exprimer à l'orchestre, par des chants pathétiques et variés, ce que l'acteur ne doit que réciter. »

II

Le sujet choisi par Rousseau pour donner aux Français le seul opéra dont il les jugeait capables n'était rien moins que nouveau. Comme *Stratonice*, comme *Orphée*, *Iphigénie* ou *Faust*, *Pygmalion* apparaît souvent dans l'histoire de l'opéra: c'est un nom aimé des artistes et consacré par eux. La légende à laquelle MM. Jules Barbier et Michel Carré ont fait subir,

en 1852, sa dernière métamorphose, avait déjà inspiré, dans la première moitié du XVIIIe siècle, un assez grand nombre d'écrivains et de musiciens : Clérambault en avait tiré une cantate et La Motte un ballet (cinquième entrée du *Triomphe des Arts*, musique de la Barre) en 1700; Panard et L'Affichard en avaient fait un opéra-comique (1733); Romagnesi, un divertissement (Théâtre-Italien, 1741); Rameau, un nouvel opéra (1748) et Poinsinet de Civry, une comédie pour le Théâtre-Français (1760). La parodie elle-même s'en était emparée. Dans une aimable bouffonnerie de Gambier intitulée l'*Origine des Marionnettes* et représentée au Théâtre-Italien en 1753, on voit Brioché, l'inventeur des marionnettes, s'éprendre d'une de ses poupées, bientôt animée par la Folie. « C'est depuis ce jour, conclut l'auteur, que la folie et l'amour sont inséparables. »

Si Rousseau, déjà touché par la vieillesse, inconsolable de n'avoir plus vingt ans et de sentir son génie décliner, a repris très gravement cette fable, c'est peut-être, comme l'a remarqué Musset-Pathay, parce qu'il trouvait en Pygmalion un peu de l'amertume et de la misanthropie dont son propre cœur était alors rempli.

« O mon génie, où es-tu? Mon talent, qu'es-tu devenu? Tout mon feu s'est éteint, mon imagination s'est glacée : le marbre sort froid de mes mains... Le commerce des artistes et des philosophes me devient insipide : l'entretien des peintres et des poètes est sans attrait pour moi... L'Amitié même a perdu pour moi ses charmes... C'en est fait! C'en est fait! J'ai perdu mon génie... » Telles sont les premières paroles que prononce le sculpteur, au lever du rideau. Je n'analyserai pas longuement la pièce, dont le sujet a été vulgarisé par des remaniements nombreux et où il n'y a d'ailleurs aucune action. Je me bornerai à en citer quelques mots. Pygmalion sort de sa rêverie pour contempler la statue qui est la plus belle de ses œuvres; en la regardant, il s'adore lui-même dans ce qu'il a fait, et « s'enivre d'amour-propre »; il prend un maillet pour corriger « un vêtement qui couvre trop le nu et annonce mal les charmes qu'il récèle », mais il sent la chair palpitante repousser le ciseau... « Ah! c'est sa perfection qui fait son défaut!... Divine Galathée! Moins parfaite, il ne te manque-

rait rien... Mais il te manque une âme! » Il retombe dans sa tristesse, gémit sur sa « folie », puis revient à la charge avec une passion grandissante : « Quels traits de feu semblent sortir de cet objet pour embraser mes sens *et retourner avec mon âme à leur source!...* Tourments, vœux, désirs, rage, impuissance, amour *funeste...* Oh! tout l'enfer est dans mon cœur agité!... Et toi, sublime essence qui te caches aux sens et te fais sentir aux cœurs, âme de l'univers, principe de toute existence, toi qui, par l'amour, donnes l'harmonie aux éléments, la vie à la matière, le sentiment aux corps et la forme à tous les êtres, feu sacré, céleste Vénus, par qui tout se conserve et se reproduit sans cesse, ah! *où est ton équilibre?* où est ta force expansive?... Tous tes feux sont concentrés dans mon cœur, et le froid de la mort reste sur ce marbre! » Tout à coup, il tressaille; il a vu la statue faire un mouvement. Il se croit fou ; il a peur, et se raffermit par ces paroles : « Eh! regarde, malheureux! deviens intrépide; ose fixer une statue! » Il faut reproduire ici, pour leur grâce et leur profondeur, trois mots qui devraient suffire à préserver cette scène de l'oubli. Dès qu'elle est animée, Galathée se touche, et dit : « MOI!... » Puis elle fait quelques pas dans l'atelier de l'artiste qui « suit ses mouvements, l'écoute, l'observe avec une avide attention et peut à peine respirer »; elle prend un objet sur une table, et dit alors : « CE N'EST PLUS MOI!... ». Elle met enfin la main sur le cœur de son amant qui l'enlace, et alors elle reprend : « C'EST ENCORE MOI! » — « Oui, cher et charmant objet, répond Pygmalion; oui, digne chef-d'œuvre de mes mains, de mon cœur et des Dieux! *c'est toi, c'est toi seule;* je t'ai donné tout mon être, je ne vivrai plus que par toi. »

Un monologue brûlant terminé par un miracle ne suffit pas sans doute à constituer un drame, et les défauts de cette composition sont visibles. Ce n'est qu'une esquisse ; le style est trop déclamatoire, et les idées trop subtiles ; ce langage sensuel, compliqué de réminiscences philosophiques, fait penser tour à tour à Platon et à Parny, à Lucrèce, à Condillac et à Byron, à Julie, à madame d'Épinay et à certaines Précieuses. Je ne souscrirai pas cependant à l'arrêt du bon Laharpe qui appelle cette scène « un composé monstrueux digne d'un

siècle où l'on se tourmente pour mettre le nouveau à la place du fin ». Ce délire continuel lui paraît glacial, « car, dit-il, qui peut s'intéresser à une passion pour une statue ? » A cette appréciation pédante et maussade je préfère celle de Gœthe, dont le génie semble transformer et agrandir ce qu'il touche : « *Pygmalion* est un opuscule digne de fixer l'attention et de faire époque... On pourrait en dire long là-dessus ! cet ouvrage singulier flotte entre la Nature et l'Art, et il a pour chimérique objet de faire rentrer celui-ci dans celle-là. Nous y voyons un artiste qui, son chef-d'œuvre terminé, n'est point satisfait d'avoir donné une forme plastique à sa pensée, en lui communiquant la vie supérieure de la Beauté ; il veut la ramener à la vie terrestre, et, par pur sensualisme, détruire l'œuvre sublime du génie. » Ce qui ne saurait être contesté, c'est que ce monologue, soit par la qualité des sentiments qu'il exprime, soit par les jeux de scène dont il est rempli, est très propice à une intervention de l'orchestre ; il semble même que Rousseau l'ait écourté volontairement, comme font d'habitude les « paroliers » qui écrivent un livret d'opéra et s'attachent à être les auxiliaires discrets du compositeur. S'il en est ainsi, nous voyons une fois de plus que la conception du mélodrame doit être ramenée à des origines musicales, et non littéraires.

Le texte de *Pygmalion* a été publié pour la première fois par le *Mercure de France* (janvier 1771, pages 200-209), d'où il a été extrait pour l'édition princeps (Genève même année). Parmi les autres éditions de la fin du XVIIIe siècle, il en est une particulièrement importante qui permettrait de reconstituer le mélodrame de Rousseau et de fixer avec exactitude les points d'attache de la musique avec le texte ; c'est celle que M. Becker à réimprimée sous ce titre : *Pygmalion, publié d'après l'édition rarissime de Kurzböck, Vienne, 1772, avec quelques notes préliminaires* (Genève, 1878)[1]. La page y est divisée en trois colonnes : la première

1. Il faut citer aussi un curieux exemplaire de l'édition de Bruxelles (chez Van den Berchen, MDCCLXXXVI), que possèdent les Archives de la Comédie-Française. Tous les endroits où la musique doit intervenir sont signalés par un *M* tracé à la main. — Je signalerai aussi une traduction en italien, accompagnée du texte original, lequel n'est autre que le texte en trois colonnes de l'édition Kurzböck-Becker : *Il Pimmalione* etc... Venise, 1773.—(Bibl. Nat. Y th 518.169).

contient les paroles et toutes les indications relatives à la mimique ; dans la deuxième, en regard de certaines phrases, des notes destinées à guider le compositeur disent de quel genre de musique le jeu de l'acteur devra être accompagné ; dans la troisième est fixée la durée de chaque fragment symphonique. Ce programme, dont la rédaction est attribuée à Rousseau lui-même, est réglé avec une singulière minutie. L'ouverture, qui doit durer seulement « une demi-minute », est liée au premier morceau qui, lorsqu'on voit Pygmalion « assis, accoudé et rêvant », doit « peindre l'accablement, l'inquiétude, le chagrin et le découragement ». Lorsque Pygmalion « jette avec dédain ses outils, etc. », l'orchestre doit « exprimer avec rapidité les premiers de ces mouvements, se ralentir par degrés et finir par des tons sourds, jetés par intervalles » (*une* minute). Lorsque Pygmalion « s'assied et contemple tout autour de lui », quelques mesures, « peindront une tendre mélancolie » ; lorsqu'il s'approche du pavillon pour s'en éloigner aussitôt, « le trouble et l'incertitude doivent être exprimés par quelques mesures coupées par des silences » (une demi-minute), etc., etc.

Ces notes ne sont pas toujours aussi minutieuses, ni surtout aussi avares de temps. L'esprit qui les a dictées est celui d'un amateur appartenant à l'école de Gluck. Quel qu'il soit, il a le mérite, non seulement d'attribuer à l'orchestre un pouvoir d'expression très étendu, mais de l'astreindre, comme on aime à le faire aujourd'hui, au devoir de l'exactitude. Il lui impose l'obligation de suivre tous les mouvements du drame et d'en faire valoir toutes les idées. Il a cependant le tort d'exagérer un principe juste, en poussant l'expression musicale à l'éparpillement et à la puérilité. Rameau se flattait de mettre en musique, avec succès, la *Gazette de Hollande* ; et certes le compositeur peut tout dire, ou à peu près, à sa façon ; mais s'il abuse de son art et dépasse une certaine limite, ne risque-t-il pas de tomber dans le comique ?

Rousseau est probablement l'auteur du plan de symphonie que je viens d'indiquer ; mais il était incapable de réaliser son propre rêve. Jamais il ne sut exprimer sur le papier à portées, d'une façon digne de lui, le lyrisme dont il débordait. La nature lui avait donné le caractère de Beethoven, la

tendresse de Schubert, le sens poétique de Schumann, la fougue passionnée de Berlioz, en un mot une âme toute musicale et chantante ; elle lui avait refusé cette adresse de main et cette possession de soi qui sont nécessaires à un artiste. Jamais il ne put apprendre un art auquel il voulait consacrer sa vie bien avant l'heure tardive où il se fit écrivain. Plus d'une fois, il s'était pris la tête à deux mains pour lire « ces obscurs traités de Rameau dont sa mémoire refusait de se charger »; mais il voyait trouble et s'épuisait en des recommencements stériles. Il a dit, dans ses *Confessions*, de la comtesse d'Houdetot : « Je l'aimais trop pour vouloir la posséder. » En musique aussi, il fut empêché par l'excès même de son amour et par une fâcheuse impuissance à se dominer ; il était toujours sous son arbre de Vincennes, ébloui de mille visions intérieures, prisonnier d'une sensibilité tyrannique et incapable de libérer son cœur. Né pour écrire la *Symphonie fantastique* ou pour chanter la fraternité universelle, comme Beethoven, il nous a laissé quelques « romances » d'où son âme est absente. Il ne put même pas être un bon copiste. On le raillait pour ses perpétuelles distractions et ses erreurs. La Bibliothèque Nationale possède des ariettes de Davaux et Gibert (avec accompagnement de clavecin, violons et basse) copiées par lui[1] : c'est un travail assez propre d'écolier qui s'applique et qui peine avec lourdeur. Les manuscrits de ses œuvres originales[2] ont le même aspect et font une impression pénible ; nulle part on ne trouve cette indépendance de la main, cette spontanéité et ces belles négligences du trait de plume qui font voir un maître supérieur à sa tâche de scribe ou un praticien sûr de lui.

Rousseau se croyait musicien parce qu'il avait l'émotion de la musique. Il reconnaissait cependant qu'un « petit faiseur » comme lui ne pouvait achever le mélodrame de *Pygmalion*. Pour pareille tâche, il jugeait nécessaire le génie d'un Gluck. Les circonstances lui donnèrent un collaborateur de moindre envergure.

1. Bibl. Nat. *Inv. Rés.* V[7] m 538.

2. Voir le ms. du *Devin de Village*, (*Ibid.* Vm[2] 456, dix-sept feuillets in-4°).

III

Dans le courant du mois de mai 1770, quelques jours après son arrivée de Mouquin, il était au Grand Concert de Lyon, dissimulé dans une tribune, tout en haut de la salle, en compagnie d'un botaniste, M. Fleurieux de la Tourette ; on venait d'exécuter le *Stabat* de Pergolèse, lorsqu'on lui présenta un négociant de la ville, grand amateur de musique, et « désireux de montrer quelque chose de sa composition ».

— Monsieur, je ne suis pas louangeur! répondit l'Alceste genevois, d'un air maussade.

Horace Coignet insista et obtint un rendez-vous; il eut l'heureuse idée, avant de montrer quelques fragments d'un opéra de sa façon, *Le Médecin par Amour*, de chanter certain motet récemment composé par l'auteur de *Julie*. Rousseau l'embrasse, le retient à dîner, le comble de tendresses. Après une longue promenade à pied dans la campagne, sur une colline où ils s'étaient assis après l'avoir baptisée du nom d'Hélicon, il lit à son nouvel ami le manuscrit de son mélodrame et le prie d'en composer la musique « dans le goût de la mélopée des Grecs ». Il se réservait d'écrire lui-même deux morceaux seulement. On les eût sans doute embarrassés l'un et l'autre en leur demandant ce qu'était exactement la « mélopée des Grecs »; mais, à défaut de connaissances précises, ils avaient — ce qui est suffisant pour des artistes — une opinion très arrêtée.

Sur le marchand brodeur Horace Coignet, né à Lyon en 1736 et mort le 9 août 1821, nous avons peu de renseignements. Il paraît avoir été un homme médiocrement cultivé, mais un praticien musical assez adroit. Deux notices lui ont été consacrées : l'une a paru dane la *Gazette universelle de Lyon* du 26 octobre 1821 ; l'autre, dans l'*Annuaire nécrologique de A. Mahul*[1]. L'événement capital de sa vie fut sa brève liaison

1. Année 1821, pp. 122 et suiv. (Paris, chez H. Fournier, 1830). — Cf. dans *Lyon vu de Fourvières* (Lyon, 1833, pp. 539-532), le chapitre intitulé : *Rousseau à Lyon*.

avec Rousseau, dont il a raconté le séjour à Lyon dans un opuscule qu'il jugeait digne d'être recueilli par l'histoire[1]. Quant à l'œuvre musicale dont le mérite lui revient presque tout entier, nous en possédons à Paris deux copies manuscrites qu'il convient de signaler, non seulement pour combler une des lacunes dont j'ai parlé plus haut, mais aussi pour montrer à tous ceux qu'intéresse l'histoire du théâtre combien il serait facile de remettre à la scène ce curieux ouvrage.

Le premier manuscrit se trouve aux archives de la Comédie-Française dans le seul volume — le VIIe — échappé au pillage d'une ancienne et précieuse collection que rappelle ce simple titre gravé sur la couverture : *Théâtre français*. Il contient la « musique de scène » composée pour un grand nombre de comédies aujourd'hui oubliées[2]. Dans un petit mémoire collé sur la première page, le copiste Mielle nous avertit qu'il a fait son travail « d'après les parties séparées » ; ce travail est en effet une réduction pour le quatuor à cordes : *violons I et II, alto viola* et *basso*. Le nom de Rousseau est inscrit en tête des deux pièces dont il est l'auteur.

Le second manuscrit est à la *Bibliothèque Nationale*[3] et comprend les parties séparées en sept cahiers : premier — et deuxième violons — alto — basson et basse — haut-bois, — premier cor — deuxième cor. Pour donner tout de suite une idée de l'instrumentation, il suffira de dire que les cahiers du haut-bois et des cors n'ont que deux feuillets ; ceux des instruments à cordes en comprennent six, formant chacun six pages de musique. Quelques indications au crayon semblent prouver que ces pièces ont figuré sur le pupitre des musiciens composant l'orchestre ordinaire de la Comédie-Française.

Je ne pousserai point l'amour de l'inédit ou du rare jusqu'à dire que ces petites compositions de Rousseau et de Coignet sont des chefs-d'œuvre ; le style en est correct, mais paraît un peu pâle et maigre au lecteur moderne. Le haut-

1. On le trouvera dans les notices que je viens de citer.

2. *Zénéide, le Fat puni, l'Oracle, les Hommes, les Vacances du Procureur, l'Amour diable, d'Eucallion* (sic) *et Pirra, le Consentement forcé*, etc. — comédies « avec des ariettes ».

3. *Bibl. Nat.* Vm² 475, Inventaire.

bois et les cuivres n'ont qu'un rôle insignifiant; dans les parties pittoresques du programme, les effets descriptifs, obtenus d'ordinaire par des combinaisons de timbres, sont remplacés par des effets rythmiques; en outre, le violoncelle et les basses, comme ce fut trop souvent l'usage avant Beethoven, servent surtout à marquer les temps forts de la mesure; le second violon suit le premier violon comme son ombre, si bien que le quatuor à cordes, au lieu d'être une conversation à quatre personnages, n'est qu'une mélodie accompagnée. Cependant, malgré ces lacunes, peut-être même à cause d'elles, l'ensemble ne manque pas de saveur; et j'en voudrais donner la raison en ouvrant ici une petite parenthèse.

M. Pierre Loti, après avoir reproduit la lettre d'amour adressée par une villageoise à son fiancé, le spahi Jean Peytral[1], fait remarquer que la sécheresse du style peut s'allier à une passion ardente : « Les jeunes filles élevées aux champs sentent très vivement quelquefois, mais les mots leur manquent... le vocabulaire raffiné de la passion est fermé pour elles ; ce qu'elles éprouvent, elles ne savent le traduire qu'à l'aide de phrases naïves et tranquilles ». Là est toute la différence qui sépare la lettre d'une Jeanne Méry de la lettre d'une Héloïse ou d'une Religieuse portugaise. — De même en musique, chez un grand nombre de compositeurs anciens, l'expression reste parfois en deçà de l'idée à exprimer, par pénurie de science et non par pénurie d'âme ; mais ce qu'elle ne dit pas, elle le laisse transparaître aux yeux du lecteur qui sait lire... Là est toute la différence qui sépare une « romance » du rustique Rousseau ou de Coignet, d'une page de Berlioz ou de Liszt; et cette gaucherie, cette demi-aptitude à s'exprimer soi-même ne laissent pas d'avoir une grâce originale.

Enfin, la musique d'un mélodrame fait partie d'un ensemble d'où il n'est guère possible de la détacher. Son mérite est relatif, et la convenance du rapport qui la lie aux paroles et au jeu de l'acteur ne peut-être équitablement appréciée qu'à la représentation. Ce qu'on peut affirmer, c'est que l'œuvre de Rousseau et de Coignet fut acclamée dès qu'elle parut.

1. *Le Roman d'un spahi*, p. 285.

IV

M. de la Verpilière, prévôt des marchands, avait fait construire, à l'hôtel de ville de Lyon, un théâtre de société. Pour fêter deux hôtes de marque, M. et Madame de Trudaine, il y donna la « première » de *Pygmalion*, avec le concours de deux amateurs : madame de Fleurieux joua le rôle de Galathée, et M. le Texier celui du sculpteur. Le *Mercure de France* a conservé un souvenir de cette soirée (juin 1770); dans son numéro de novembre 1770, il reproduit le témoignage d'un « voyageur anglais » qui, ayant vu l'œuvre de Rousseau, en fait un éloge enthousiaste : il trouve « les paroles et la musique également sublimes ».

A partir de 1770, la pièce fut lue, jouée, applaudie en France, en Italie et en Allemagne[1]. Ce qui suffirait à prouver qu'avant d'être représentée à Paris elle eut des succès en province, c'est qu'elle fut acceptée à l'unanimité par la Comédie-Française le 29 octobre 1775, annoncée le soir même au public, et donnée le lendemain. Or, l'acteur Larive, qui allait assurer le triomphe du nouveau drame, rentrait d'un voyage auquel certaines « tracasseries » (?) l'avaient obligé ; il était donc déjà en possession du rôle. Un des motifs de cette représentation si précipitée fut le désir d'enlever à l'Opéra Italien une pièce qu'il revendiquait comme sienne. « Les comédiens, dit un contemporain, ont fait une espèce de vol à l'opéra, en transportant sur leur théâtre *Pygmalion*, ouvrage destiné par sa nature à la scène lyrique »[2].

Alors préoccupé d'ennemis réels ou imaginaires, brouillé avec les Encyclopédistes, brouillé surtout avec lui-même, et replié avec amertume sur une fausse idée de son *moi*, Rous-

1. Pour le retentissement qu'eut *Pygmalion* en Allemagne, je renvoie au livre très documenté de Jansen, *Rousseau als Musiker*, et me borne ici à des renseignements inédits ou peu connus. — Voir une note intéressante de M. Arthur Chuquet, montrant que *Pygmalion* était joué à Lyon en 1790 (*Voyage de Halem*, Paris, 1896, p. 175).

2. *Correspondance littéraire secrète*, n° 46, du 11 nov. 1775 (Bibl. Nat. L c² 77, Réserve).

seau voyait avec chagrin cette rivalité, et s'enfermait dans une solitude farouche. Le 29 octobre, entre sept et huit heures du soir, Larive se rend chez lui, rue Plâtrière, pour obtenir son assentiment à la représentation du lendemain. Il demande à entretenir le philosophe « d'une affaire qui ne lui sera peut-être pas désagréable ». Rousseau, *sans ouvrir sa porte*, répond « qu'il n'y a pas d'affaires agréables pour lui à huit heures du soir ». Le lendemain, Gourville fait une nouvelle tentative; il se présente comme chargé d'une mission officielle par la Comédie tout entière. Rousseau se radoucit un peu et consent à faire la déclaration suivante : « Je n'assisterai pas à la représentation de *Pygmalion*, que je désapprouve ; mais je ne m'y opposerai point, si elle a lieu. » Gourville répliqua, non sans esprit, « qu'on n'invitait pas l'auteur à venir entendre son chef-d'œuvre, mais que s'il se présentait à la Comédie on ne lui en interdirait pas l'entrée ». Rousseau n'alla jamais voir jouer son mélodrame et poussa l'abstention jusqu'à refuser ses droits d'auteur. Quelles furent ses raisons? Avait-il peur d'une cabale? Croyait-il sérieusement (comme il le dit dans son troisième dialogue) qu'on avait monté la pièce « exprès pour lui nuire »? Rougissait-il de la sensualité qu'il avait répandue dans le langage de Pygmalion et qu'on allait lui reprocher? Voulait-il échapper à l'embarras où l'aurait mis le succès d'une musique dont il n'était pas l'auteur, mais qu'on persistait à lui attribuer? Avait-il la pensée machiavélique de favoriser par son absence une équivoque flatteuse pour son amour-propre de compositeur[1]? Considérait-il enfin comme incompatible avec sa juste fierté la démarche *in extremis* dont il était l'objet[2]? Il est toujours malaisé de découvrir les vrais motifs d'une bouderie, surtout quand il s'agit de la bouderie d'un grand homme. En pareil cas, les petites raisons sont parfois les plus fortes. Je rappellerai d'abord que, depuis 1736, Rousseau était « dur d'oreille, sinon tout à fait sourd » (voir

1. « Jean-Jacques s'était prémuni contre une attaque fâcheuse en exigeant que deux petits fragments de sa façon fussent introduits dans le *Pygmalion* musiqué par Coignet. Par métonymie, il prenait alors la partie pour le tout, et, posant la main sur sa page, il jurait que c'était bien là son œuvre. » (Castil-Blaze).

2. C'est ce que donne à entendre Laharpe (*Correspondance littéraire*, lettre XXXIV.)

les *Confessions*, I, VI, p. 222); qu'en outre il n'aimait pas le théâtre, n'y allait qu'à contre-cœur, et s'y dissimulait toujours. Cela n'a pas empêché Marmontel de l'appeler « un faux cynique, lequel crèverait d'orgueil et de dépit, si on cessait de le regarder[1] ».

Élève de mademoiselle Clairon, jeune, ardent, salué déjà comme le rival heureux de Lekain, dont il avait joué tous les rôles depuis son entrée à la Comédie-Française, tel était en 1775, Jean Mauduit, dit *de Larive*, chargés de « créer » Pygmalion. Il avait des défauts, lisons-nous dans la *Correspondance de Grimm*[2], que la supériorité de son génie pouvait seule faire oublier. Rien n'égalait l'explosion terrible de sa sensibilité dans les grands mouvements de passion. Les *Costumes des grands théâtres de Paris*[3] ont donné son portrait avec le costume qu'il portait dans le mélodrame de Rousseau : costume emphatique et faux, selon la mode du temps, qui fait songer à quelque noble sujet de pendule à mettre sous globe. — Mademoiselle Raucourt fut choisie, à cause de sa beauté, pour le rôle de la statue. Croirait-on que pour figurer Galathée, c'est-à-dire une nymphe, elle s'affubla d'une robe à paniers? Le fait est étrange, mais certain[4]. Ces immenses cercles de fer, un peu aplatis par devant et par derrière, qui, pour faire paraître la taille plus fine, donnaient aux hanches un développement monstrueux, étaient revenus à la mode depuis la régence.

Le public accourut en foule. En un temps où la Comédie-Française faisait parfois 500 livres de recette, Dauberval put écrire sur son registre : *Du lundy, 30 octobre 1775, 172e représentation. La première représentation de* Pigmalion *(sic), scène lyrique de J.-J. Rousseau, précédée du* Comte Dessex *(sic), tragédie. Total 2.491 livres*[5].

1. Marmontel, *Mémoires* (1827), liv. VII, p. 425). — Sur la répugnance de Rousseau à aller au théâtre, voir Musset-Pathay (I, p. 199).

2. *Correspondance de Grimm, Diderot, Raynal*, etc., édition Maurice Tourneux, t. XI, p. 72 et suiv.

3. *Les Costumes des grands théâtres de Paris*, t. II, n° XXVIII.

4. V. Geoffroy, *Cours de Littérature dramatique*, t. III, 1825, p. 323 (feuilleton du 7 vendémiaire an X). — Sur la beauté de Raucourt et la fâcheuse réputation de ses mœurs. Voir la *Correspondance littéraire*, t. II, p. 159.

5. Registres de la Comédie-Française. — Recette journalière.

La « presse » fut excellente. Geoffroy est à peu près le seul qui ait fait entendre une note discordante en reprochant à « l'austère citoyen de Genève » d'avoir « rabaissé son éloquence républicaine jusqu'à exprimer le délire de l'amour », et en blâmant le « phébus sentimental », la « métaphysique amoureuse, le jargon scientifique et la sottise de cet éternel soliloque ». Les journaux du temps semblent avoir été unanimes à proclamer l'originalité de l'œuvre et son plein succès. « Le personnage de Galathée, lit-on dans *la Correspondance secrète*, donnait à mademoiselle Raucourt l'occasion de déployer tous les avantages qu'elle a reçus de la nature. La pièce et l'actrice ont eu à partager un nombre infini de battements de mains... On a applaudi avec transport ce que dit la statue en s'animant : *C'est moi!* et lorsque, portant les mains sur son amant, elle ajoute : « *C'est encore moi!* » Le *Journal de Politique et de Littérature*[1] déclare que le nom de l'auteur, *la singularité de l'ouvrage*, celle du choix du théâtre où il a paru, enfin les circonstances piquantes de la représentation même paraissent avoir vivement frappé le public. La *Correspondance Littéraire*[2] est tout aussi élogieuse : « Ce drame d'un genre unique... nous a paru d'un effet surprenant ». Les *Costumes des grands théâtres*[3] rapportent que « cet essai, d'un genre extraordinaire, avait beaucoup plu à Lyon. On se porta en foule aux représentations. Elles eurent un plein succès... Quant au genre dont *Pygmalion* est le premier et pour ainsi dire l'unique essai, malgré tout ce qu'on a pu dire, avouons qu'il n'en est pas de plus vraisemblable. » Les *Mémoires secrets* de Bachaumont disent, le 2 novembre : « La scène a fait la plus grande sensation. — On peut la regarder comme un petit chef-d'œuvre »; et le 5 du même mois : « *Pygmalion* prend avec fureur, et la singularité du spectacle est un puissant aiguillon pour le public ». Dans le courant du mois de novembre (la cour était alors à Fontainebleau), le comte d'Artois vint applaudir la pièce, qu'on donnait tous les trois jours. Enfin, les registres de la Comédie-Française contiennent les témoi-

1. N° 31, 5 nov. 1775, t. III, p. 265.
2. T. XI, p. 139.
3. *Loc. cit.*

gnages les plus éloquents. A la neuvième soirée (30 novembre), la recette est de 2 752 livres 10; à la vingtième, elle s'élève à 2 886 livres. *Pygmalion* fut joué jusqu'au Directoire, et même sous l'Empire. A Larive avait succédé Lafont; à Raucourt, mademoiselle Mézeroy, puis mademoiselle Gros... Rousseau était mort le 2 juillet 1878, en s'obstinant à ignorer le triomphe de son œuvre.

V

Je viens d'indiquer l'origine, le vrai sens et l'heureuse fortune de *Pygmalion*. Cette étude nous a permis de préciser la signification d'un mot dont on a trop souvent abusé. « Le mélodrame, a-t-on dit, c'est le drame s'annexant l'opéra [1] »; il serait plus exact de dire : c'est l'opéra s'annexant le drame, ce qui n'est pas la même chose, ou, plutôt, ce qui est tout le contraire. Le mélodrame, c'est l'opéra réduit, découronné de ses ténors, de ses chanteurs et de ses ballerines, transformé au point d'être méconnaissable, et s'imposant un sacrifice radical pour faire bon ménage avec la tragédie en prose, laquelle ne s'accorde avec lui que dans le silence, puisque la mimique est la condition de ce compromis. Je voudrais maintenant, sans trop disserter sur un difficile sujet d'esthétique, répondre à une question que, sans doute, le lecteur a déjà posée : quelle est la valeur du genre créé par Rousseau? Peut-il être recommandé à l'attention sérieuse de nos musiciens contemporains? Qu'il soit la seule forme possible du drame lyrique en France, c'était une erreur en 1775, et ce serait une sottise aujourd'hui de le prétendre. Mais s'il n'a aucun titre à déposséder le grand opéra, mérite-t-il une place d'honneur à côté de lui? Je le croirais volontiers, pour des raisons d'art et aussi pour des raisons pratiques.

La valeur d'une nouvelle forme de drame doit être jugée d'après ses effets. Plaît-elle au public? est-elle une cause

1. Ainsi parle M. Eugène Lintilhac qui, dans son *Précis historique et critique de la littérature française* (deuxième partie, p. 322), semble faire commencer l'histoire du mélodrame à *Victor ou l'Enfant de la forêt*, de Guilbert de Pixéricourt (1798).

d'émotion plus profonde? Il suffit. Le théâtre est chose si contingente, si mobile et si conventionnelle, qu'en un tel domaine possession vaut titre. Or, l'expérience a donné raison à Rousseau. Le succès de sa pièce fut à la fois éclatant et durable. Aux témoignages déjà cités, il faut en ajouter un qui n'est pas moins important. Dans une lettre adressée à son père et datée de Mannheim, 12 novembre 1775, Mozart, alors âgé de vingt-deux ans, exprime avec une ingénuité charmante sa prédilection pour le genre qui vient d'être introduit en Allemagne par Georg Benda, auteur d'un deuxième *Pygmalion* (1772) : « Je vais peut-être gagner quarante louis d'or! A dire vrai, il faudra que je reste six semaines dans cette ville, deux mois au plus. La célèbre troupe de Seyler est ici ; son directeur Dallberg ne veut point me laisser partir avant que j'aie composé pour lui un mélodrame[1]; j'ai d'autant moins hésité, que j'ai toujours eu l'intention d'écrire quelque chose dans ce goût-là... Depuis mon arrivée ici, j'ai vu représenter deux pièces de ce genre avec le plus grand plaisir. Vous savez qu'on n'y chante pas, on y déclame seulement, et la musique est celle d'un *récitatif obligé*; les paroles s'intercalent dans l'orchestre, et cela produit un effet triomphal *(die herrlichste Wirkung)*. Ce que j'ai vu, c'est la *Médée* de Benda; il a encore fait *Ariane à Naxos*: ces deux ouvrages sont vraiment excellents... Je les aime tant que je les ai toujours avec moi dans mes voyages. Jugez de ma joie, au moment où l'on m'a demandé de faire précisément ce que je désirais. Voulez-vous savoir mon opinion? Dans l'opéra, il faudrait traiter la plupart des récitatifs de cette façon-là[2] ». Dans une lettre du 30 décembre 1778, Mozart dit qu'il renonce à ses quarante louis d'or et qu'il écrit « pour rien le premier acte de cet opéra déclamé[3], *tant est grand son enthousiasme pour cette forme de composition* ».

A la rigueur, nous pourrions nous en tenir là ; nous n'aurions, après avoir mentionné *Sémiramis* et *Zaïde*, qu'à rappeler au lecteur le *Fidelio* de Beethoven (scène de la prison),

1. Il y a, dans le texte, *Duodrama*.

2. Lettre reproduite par Otto Jahn (*Mozart* I, p. 577).

3. Il s'agit de *Sémiramis*, dont les paroles n'ont pas été imprimées, et dont la musique est aujourd'hui perdue.

le *Songe d'une Nuit d'été* de Mendelssohn, le *Manfred* de Schumann, le *Struensée* de Meyerbeer, le *Peer Gynt* d'Edward Grieg et l'exquise *Arlésienne* de notre Georges Bizet [1]. Il suffit qu'un genre ait produit de tels chefs-d'œuvre pour que son droit à l'existence ne puisse être contesté. Mais des considérations d'un autre ordre pourraient, au besoin, justifier le système imaginé par Rousseau.

Si, dans l'opéra, le chant est un principe de beauté, il n'ajoute rien, tant s'en faut! au caractère dramatique d'une scène. Il y a, je me hâte de l'ajouter, une exception : ce sont les morceaux d'ensemble. Dans les duos, trios, quatuors, etc., trop dédaignés aujourd'hui, le compositeur, rendant *simultané* ce qui, dans le poème littéraire, est toujours *successif*, peut construire des synthèses qui, par voie de contraste, rendent plus sensible et plus intense le pathétique de certaines situations : tel est dans le *Freischütz*, au début du deuxième acte, le duo d'Agathe et d'Annette, où l'allégresse et l'angoisse sont exprimées simultanément et se font valoir l'une l'autre; tel aussi le célèbre et admirable quatuor de *Rigoletto*. Mais considérée en elle-même, par exemple dans une scène à un personnage, la mélodie affaiblit plutôt qu'elle ne sert l'effet dramatique. Elle épure, elle ennoblit, elle idéalise le langage de la passion ; elle en amoindrit la puissance par la plasticité qu'elle lui impose. Ainsi s'explique, accessoirement, que l'opéra écrit avec la préoccupation trop grande du chant ait paru fade à d'excellents esprits, et que, dans l'école moderne, le récitatif très voisin de la déclamation soit considéré comme la meilleure forme de style. En fait, on se rend à l'Opéra pour être ébloui et charmé par un divertissement de grand luxe, non pour éprouver « de la terreur et de la pitié ». Je sais bien que, quand le rôle de *Valentine* était joué par mademoiselle Falcon, celui de *Desdémone* par la Malibran, celui de *Fidès* par madame Viardot, le public éprouvait des émotions tragiques ; mais est-on bien sûr que le chant fût la cause principale de ces émotions? Dans quelle mesure y contribuaient

1. Je n'énumère pas ici les compositeurs *minores* qui ont cultivé le mélodrame depuis le XVIIIe siècle ; on en trouverait la liste dans le livre de Michel Schletterer, *Zur Geschichte der dramatischen Musik und Poesie in Deutschland* (vol. I, *Das deutsche Singspiel*, 1863, p. 225).

le sujet de la pièce, la situation, l'orchestre, le jeu de la chanteuse?... Voici Orphée qui vient de perdre Eurydice ; quand il chante ces strophes fameuses, asservies au retour régulier de certaines formules :

Rien n'égale ma douleur...

nous éprouvons tous le plaisir musical le plus pur et le plus délicieux ; mais avons-nous le sentiment de la souffrance et de la détresse morales? Est-ce avec un homme ou avec un compositeur que nous sympathisons? J'ose dire que, dans cette page admirable, le drame se cristallise en idylle ; il y a, dans le dessin vocal, une grâce, une symétrie de lignes, une rondeur de paraphe, et, malgré la convention initiale, une invraisemblance telles que l'impression directe du désespoir devient impossible. Supposez maintenant qu'Orphée reste muet et n'emploie d'autre langage que celui de la physionomie et des attitudes ; supposez que « l'orchestre parle pour lui » et qu'une symphonie vous traduise l'infinie douleur de l'amour à jamais brisé : sans doute, ce ne sera plus l'opéra ; mais la scène ne sera-t-elle pas plus poignante? — Que penseriez-vous d'une Niobé (ce sujet fut traité par Eschyle et par Sophocle), *chantant*, elle aussi, sa douleur, lorsque tous ses enfants viennent de tomber autour d'elle? Ah! certes, le marbre pur de la poésie ou de la mélodie classique, à moins d'être touché par des mains indignes, aurait alors les lignes les plus nobles et le modelé le plus beau! Mais, en une telle situation, ne concevez-vous pas l'orchestre, — l'orchestre seul, tandis que Niobé tournerait vers le ciel son regard de reproche et de stupeur, — exprimant beaucoup mieux que les vers ou le *cantabile* ce que les anciens appelaient *animi æstus*, *animi motus*?

Le mélodrame a donc une lacune compensée par un avantage. De l'opéra, il élimine une beauté très réelle, mais qui est comme extérieure au drame et peut en fausser le caractère ; en revanche, il dégage, recueille, et fait valoir par une adroite combinaison tous les éléments de l'expression *dramatique*. On peut lui reconnaître quelques autres avantages.

D'abord, celui de la clarté. Le mélodrame dénoue et simplifie l'éblouissant mais trop souvent inextricable faisceau

de langages divers qui constitue le drame lyrique. On aime à répéter que l'opéra est la synthèse de tous les arts, et on considère cette très riche compréhension comme un titre à l'hégémonie. Cette idée est un peu grossière, car le plaisir esthétique, différent en cela de certaines jouissances matérielles, ne dépend nullement du nombre et de la grosseur des choses; on oublie surtout que, quand ils sont trop accumulés, les moyens d'expression se gênent l'un l'autre. Une richesse excessive peut devenir un fardeau dangereux. Il me semble que je vois encore, dans une scène de la *Navarraise*, le ténor chargé du principal rôle: face au public, l'œil en feu, le cou gonflé, la bouche démesurément ouverte, il faisait tout l'effort dont un homme est capable pour franchir les invisibles barrières que l'orchestre et les chœurs élevaient autour de lui; mais pas un mot, pas un son de voix n'arrivaient, durant quelques minutes, à l'oreille du spectateur; et c'était une image pénible, ce masque tragique et tourmenté qui apparaissait comme un symbole d'impuissance dans un déchaînement d'orage! J'en appelle à l'expérience commune: d'ordinaire, les paroles qui passent la rampe sont rares comme des épaves après la tempête. Dès lors, n'est-il pas naturel qu'on songe à les remplacer par la mimique? Toute dépense de force, lorsqu'elle est vaine, ne doit-elle pas être évitée? — On objecte que l'orchestre est sans doute très expressif et permet à l'âme « de se saisir directement dans sa nature intime » (Hegel), mais que, pour être compris, il ne saurait se passer du langage verbal, lequel est « la narration de la musique[1] ». Admettons cela; mais le langage verbal peut rendre le même service, s'il est placé *avant* la symphonie, et *après*, au lieu de l'accompagner; en outre, quand l'orchestre d'un Gluck, d'un Rameau, d'un Bizet ou d'un Saint-Saëns exprime et commente certaines situations, l'esthétique et le désir de la clarté s'accordent à trouver le vers non seulement accessoire, mais inutile[2].

Le mélodrame a encore plusieurs mérites. Il ne surmène pas l'auditeur; il varie ses impressions; il lui ménage des

1. C'est l'opinion de M. Émile Faguet. *(Drame ancien et Drame moderne*, p. 68

2. Voir l'article de M. Camille Saint-Saëns *(Revue de Paris* du 1er avril 1899, p. 450.)

repos; il lui permet de goûter à loisir, en se recueillant pour voir ce qui est au delà du spectacle réel, la poésie d'un sentiment ou d'une situation. C'est un genre peu dispendieux. Il réalise une notable économie de coups de gosier. Il n'oblige pas directeurs et acteurs à jouer une aussi grosse partie que le grand opéra. Enfin, c'est un genre d'une facilité relative. Nos compositeurs ont aujourd'hui une grande confiance en eux-mêmes et de très légimes ambitions; dès son retour de la Villa Médicis, chacun d'eux rêve de conquérir le monde et s'empresse de couvrir de musique les trois ou quatre actes d'un livret. On aurait mauvaise grâce à leur conseiller la pratique du mélodrame pour faire l'essai préalable de leurs forces ou pour les contenir dans de sages limites; allez donc vanter les mérites du dessin aux deux couleurs à des artistes qui veulent faire des fresques ou des tableaux de dimensions colossales! Et cependant, M. Massenet n'a-t-il pas fait les *Érinnyes*? M. Saint-Saëns a-t-il dédaigné d'écrire la musique d'*Antigone*? M. Xavier Leroux celle des *Perses*? M. Vincent d'Indy celle de *Médée*? — Genre bâtard, a-t-on dit, qui n'est ni opéra ni drame, mais un peu l'un et l'autre. Songez que l'objection serait tout aussi bonne contre l'opéra-comique, contre l'opérette...

Je conclus en exprimant le vœu que, dans une des matinées classiques de sa prochaine campagne, l'Odéon nous rende « l'opéra sans chanteurs », le *Pygmalion* de J.-J. Rousseau.

JULES COMBARIEU.

L'Administrateur-Gérant : H. CASSARD

Voi
ment
vres
littéra
ter c
éparsi
qui
malg
tout
pects
cœur
cette
une
mire
il ai
qu'il
en o
l'heu
rom
dram

F
ces
Nos
que
imp
atte
de s
berr
pag
lang

– 1

C
rab
M.
La
réh
et
pro
don
La
lieu
d'A
mes
réi
con
et

LA CH

Voici un
ment et fort
vres les plus
littérature co
ter quelques
éparses à tra
qui peut att
malgré tous
tout l'amour
pects, ses scr
cœurs comp
cette œuvre
une précision
mirer sans r
il aime une
qu'il y ait a
en ont tous
l'heure qui
roman plein
dramatique

par le p

Faut-il r
ces *Notes su*
Nos lecteurs
quels parfu
imprégnées
attendant qu
de ses mœu
barie, on
pages de ce
langueur et

LE DUC

— I. *La Dém*

On sait
rables, ceu
M. Marion
La Chalota
réhabilité l
et renouve
problème
donne aujo
La Chalota
tieux, ou
l'Aiguillon
ment qui
résistance
contraire l'
et injuste

LIVRES NOUVEAUX

LA CHARPENTE, par **J.-H. Rosny.**

Voici un beau, un très beau roman, simplement et fortement original. C'est une des œuvres les plus complètes que nous ait données la littérature contemporaine. A peine faut-il regretter quelques longueurs, en tout quelques pages éparses à travers le livre. Tout le désir éperdu qui peut attirer deux êtres l'un vers l'autre, malgré tous les obstacles de la société moderne, tout l'amour profond, avec ses pudeurs, ses respects, ses scrupules, toute la vie secrète de deux cœurs complices et silencieux est analysée en cette œuvre avec une puissance, une délicatesse, une précision subtile et abondante qu'il faut admirer sans réserve. Le héros du livre est marié ; il aime une jeune fille ; il en est aimé ; et, sans qu'il y ait aveu de leur passion réciproque, ils en ont tous deux la certitude : ils vivent pour l'heure qui les réunira. Elle sonne à la fin de ce roman plein d'idées et de choses, si violemment dramatique et si humainement douloureux.

NOTES SUR L'INDE,
par **le prince Bojidar Karageorgevitch.**
Avec 30 illustrations.

Faut-il recommander aux lecteurs de la *Revue* ces *Notes sur l'Inde* si précises et si pittoresques ? Nos lecteurs se rappellent de quelles harmonies, de quels parfums, de quelle lumière ces notes sont imprégnées : ils seront heureux de les relire. En attendant que l'Inde soit complètement dépoétisée de ses mœurs anciennes et de sa troublante barbarie, on peut la rêver encore, à travers les pages de ce livre, comme une terre de songe, de langueur et de volupté.

LE DUC D'AIGUILLON ET LA CHALOTAIS,
— I. *La Démission du Parlement.* — II. *Le Procès.* —
par **Barthélemy Pocquet.**

On sait que des travaux historiques considérables, ceux surtout de MM. Henri Carré et M. Marion, ont détruit la légende qui faisait de La Chalotais un héros et une victime, et ont réhabilité le duc d'Aiguillon. M. Pocquet reprend et renouvelle tout cet intéressant et tragique problème dans le grand ouvrage dont il nous donne aujourd'hui les deux premiers volumes. La Chalotais et ses Bretons étaient-ils des factieux, ou défendaient-ils leurs droits ; le duc d'Aiguillon fut-il l'agent loyal d'un gouvernement qui devait ou abdiquer, ou réduire la résistance de franchises usurpées, ou fut-il au contraire l'argent servile d'un pouvoir despotique et injuste ? Il ne sera désormais possible de [illegible]ne réponse motivée à ce grave problème [illegible]u'après avoir examiné de près la très [illegible]nce de documents nouveaux que [illegible]u cours d'un récit vivant et saisis[illegible]s la controverse.

LA JEUNESSE DU MARÉCHAL DE LUXEMBOURG,
par **Pierre de Ségur.**

Presque seul, parmi les grands capitaines de son temps, le maréchal de Luxembourg avait jusqu'ici manqué d'historien. Nul, de son vivant, n'a plus occupé l'opinion publique : toutes les batailles qu'il a livrées furent d'éclatantes victoires ; la cour, la ville, l'armée, tout le monde l'adorait ; et, quelques semaines après sa mort, commençait pour lui l'injuste oubli qui devait se poursuivre à travers les siècles. M. Pierre de Ségur nous montre en ce volume la jeunesse du maréchal ; souhaitons qu'il reprenne quelque jour l'histoire de cette vie tourmentée et aventureuse. Ce premier volume abonde en récits pittoresques, et c'est une curieuse figure que celle de « ce méchant bossu », actif, spirituel, décidé, « mélange déconcertant de vices et de vertus, de grandeur et de petitesses, d'héroïque dévouement et d'impitoyable égoïsme ».

AU HASARD DES CHEMINS,
par **A.-Ferdinand Hérold.**

Que de jolis rythmes en ce volume, et comme les mots y coulent doucement ! Qu'il évoque pour nous la rêverie d'Odysseus, qu'il s'arrête avec une amie dans une clairière, près d'un étang, ou au bord du chemin, dans la campagne, un matin de printemps, un soir d'automne, ou devant le portail d'une église, ou en pleine ville, parmi les rumeurs de la rue, M. A.-Ferdinand Hérold excelle à nous montrer des tableaux précis et pittoresques ; et en même temps, çà et là, sous les mots, des confidences vagues se devinent. C'est à peine une inflexion de voix qui émeut au passage ; et on y découvre une tristesse ou une espérance que le poète n'exprime pas. Il y a presque partout dans ces poèmes une grâce de bonté et de pudeur qui les fait aimer, et gagne le lecteur, à son insu.

LE GOUVERNEMENT LOCAL EN FRANCE ET L'ORGANISATION DU CANTON,
par **Charles Bellangé.**

Voici traitée pour la première fois dans toute son ampleur, avec les ressources nécessaires d'une science solide, prise aux bonnes sources et dûment contrôlée, avec un jugement droit, sans dogmatisme, ouvert aux réalités de notre temps, la question du gouvernement local et de la décentralisation possible et efficace en France. Ce plan d'une réorganisation administrative, sociale et économique du pays sur la base du canton pris pour unité se heurtera peut-être à des objections d'ordre technique, et se heurtera peut-être plus encore aux paresses et aux routines ; mais il n'est pas possible que la valeur théorique et la lucidité pratique de ce projet soit méconnue, ni que ce livre intelligent et sincère passe inaperçu.

LA REVUE DE PARIS

Paraît le 1er et le 15 de chaque mois

PRIX DE L'ABONNEMENT :

	UN AN	SIX MOIS	TROIS MOIS
PARIS	48 »	24 »	12 »
SEINE ET SEINE-ET-OISE	51 »	25 50	12 75
DÉPARTEMENTS	54 »	27 »	13 50
ÉTRANGER (UNION POSTALE)	60 »	30 »	15 »

On s'abonne aux bureaux de la Revue de Paris, *85 bis, faubourg Saint-Honoré, dans toutes les librairies et dans tous les bureaux de Poste de France et de l'Étranger.*

Les abonnements partent du 1er et du 15 de chaque mois.

Les mandats ou valeurs à vue pour Paris doivent être au nom de M. l'administrateur-gérant de la Revue de Paris, *85* bis, *faubourg Saint-Honoré.*

Les annonces sont reçues aux bureaux de la Revue de Paris, *85 bis, faubourg Saint-Honoré.*

La reproduction et la traduction des œuvres publiées par la Revue de Paris *sont, à moins d'indication spéciale, complètement interdites dans tous les pays y compris la Suède et la Norvège.*

IMPRIMERIE CHAIX, RUE BERGÈRE, 20, PARIS. — 8796-5-00. — (Encre Lorilleux).